

HISTOIRE
DE
TOM JONES.
TOME QUATRIEME.

THE HISTORY

OF

TOM JONES

BY HENRY FIELDING

HISTOIRE
DE
TOM JONES,
OU
L'ENFANT TROUVÉ;

Traduction de l'Anglois
DE MR. FIELDING,
Par Mr. DE LA PLACE;
Enrichie d'Estampes dessinées par Mr. GRAVELOT.
TOME QUATRIEME.



à LONDRES, & se trouve à PARIS,
Chez ROLLIN, FILS, Quai des Augustins.

M. DCC. LXIV.

HISTOIRE

TOM JONES

LEARN TO LOVE

THE NEW YORK

BY MR. BIRKING

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

TABLE DES CHAPITRES

Du quatrieme Volume.

LIVRE SEIZIEME,

Contenant l'espace de cinq jours.

CHAPITRE PREMIER.

*V*isite peu amusante pour Mr. Western. *Aff-*
fiction de Sophie, page 1

CHAPITRE II.

Petite consolation pour Sophie, 12

CHAPITRE III.

Sophie hors de prison, 17

CHAPITRE IV.

Jones reçoit des nouvelles de Sophie. Il va à
la Comédie avec Madame Miller & Par-
tridge, 26

CHAPITRE V.

Où l'Histoire est forcée de retrograder, 38

CHAPITRE VI.

Visite de Mr. Western à sa Sœur, accompa-
gné de Mr. Blifil, 44

Tome IV. *

CHAPITRE VII.

Conjuration de Lady Bellafton contre Jones, 49

CHAPITRE VIII.

Vifites de Mr. Jones à Madame Fitz-Patrick, 56

CHAPITRE IX.

Suite de la précédente vifite, 65

LIVRE DIX-SEPTIEME,

Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction, 71

CHAPITRE II.

Conduite généreuse de Madame Miller, 74

CHAPITRE III.

Vifite de Mr. Western à Mr. Alworthy, 81

CHAPITRE IV.

Scene finguliere entre Sophie & Madame Western, 91

CHAPITRE V.

Madame Miller & Mr. Nightingale vont voir Jones dans la prifon, 96

CHAPITRE VI.

Vifite de Madame Miller à Sophie, 10

DES CHAPITRES. iij

CHAPITRE VII.

Scene intéressante entre Mr. Alworthy & Madame Miller, 107

CHAPITRE VIII.

Matières diverses, 112

CHAPITRE IX.

Aventures de Jones dans la prison, 120

LIVRE DIX-HUITIEME,

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

Evénement tragique, 129

CHAPITRE II.

Visite de Mr. Alworthy au vieux Mr. Nightingale. Etrange découverte, 139

CHAPITRE III.

Contenant deux Lettres de différent style, 147.

CHAPITRE IV.

Continuation de l'Histoire, 155

CHAPITRE V.

Continuation de l'Histoire, 166

CHAPITRE VI.

Suite de l'Histoire, 170

CHAPITRE VII.

Nouveaux progrès de l'Histoire, 180

CHAPITRE VIII.

Nouveaux progrès de l'Histoire, 195

CHAPITRE IX.

Où l'Histoire commence à tendre vers la conclusion, 206

CHAPITRE X.

Où l'Histoire continue de tendre à grands pas vers la conclusion, 216

CHAPITRE XI.

Où l'Histoire touche à la conclusion, 227

CHAPITRE XII.

Conclusion générale, 239

Fin de la Table du quatrième & dernier
Volume.



L'ENFANT TROUVÉ,
OU
HISTOIRE
DE
TOM JONES.

LIVRE SEIZIEME,
Contenant l'espace de cinq jours.

CHAPITRE PREMIER.

*Visite peu amusante pour Mr. WESTERN.
Affliction de SOPHIE.*



Onsieur *Western*, en arrivant à
Londres, avoit mis pied à terre
dans *Piccadilly*, à la premiere
Hôtellerie qu'il avoit rencontrée,
& y avoit laissé ses chevaux, pour aller s'éta-
Tome IV. A

2 L'ENFANT TROUVÉ,

blir lui-même dans un logement que son Hôte lui avoit procuré, attendant *Hyde-Parck*.

C'est là que *Sophie*, en descendant du fiacre qui l'avoit amenée de chez Lady *Belaston*, demanda à se retirer dans la chambre qui lui étoit destinée; proposition qui fut si fort du goût du Pere, qu'il se hâta de l'y conduire lui-même.

Leur conversation ne fut pas longue ce jour-là. Il lui apprit seulement que Mr. *Bliss* devant arriver au premier jour pour l'épouser, il la prioit de se disposer à obéir enfin de bonne grace à la volonté de son Pere; à quoi *Sophie* ayant répondu par un refus un peu plus formel que jamais, le pétulant *Western*, après mille malédictions, & autant de serments de l'y contraindre, dût-il y employer la force, ferma la porte de l'appartement sur elle, & en emporta la clef dans sa poche.

Tandis que la triste *Sophie*, abandonnée à elle-même, se livroit à l'amertume de ses réflexions, son Pere vuidoit tranquillement sa bouteille avec le Ministre *Supple* & l'Hôte, chez qui il avoit laissé son équipage. Ce dernier lui avoit plu, & le mettoit au fait du trait actuel de *Londres*: il n'étoit pas possible, suivant Mr. *Western*, qu'un homme qui logeoit les chevaux des plus grands Seigneurs de la Nation, n'en fût pas beaucoup plus qu'un autre.

Dans cette agréable société, Mr. *Western*, très-content de lui-même, passa la soirée & une bonne partie du lendemain, sans qu'il arrivât rien qui soit digne d'être inséré dans cette Histoire. Pendant tout ce temps-là notre *Sophie* demeura seule : son Pere, qui avoit juré qu'elle ne sortiroit de sa prison que pour épouser *Blifil*, ne consentoit d'en ouvrir la porte que pour lui donner à manger, & ne le permettoit qu'en sa présence.

Le sur-lendemain de son arrivée, tandis qu'il déjeûnoit avec son Ministre, un domestique vint annoncer un Gentilhomme qui demandoit à lui parler.

Un Gentilhomme ! s'écria *Western* ; eh qui diantre est-ce donc ! Va, Docteur, va voir qui c'est : Mr. *Blifil* ne peut encore être arrivé.... Descends, va vite, & sache ce qu'il me veut.

Le Docteur lui apprit, en rentrant, qu'un homme bien mis, avec une cocarde à son chapeau, & ressemblant fort à un Officier, disoit avoir des affaires particulieres, qu'il ne pouvoit communiquer qu'à Mr *Western* seul.

Un Officier ! s'écria encore plus haut le Pere de *Sophie* ; qu'est-ce qu'un homme de cette robe peut avoir à démêler avec moi ? Si c'est un Billet de route, ou de logement, je ne suis pas ici *Juge de Paix* ; mon pouvoir est limité dans l'étendue de mon ressort....

4 L'ENFANT TROUVÉ,
Qu'il monte cependant, puisqu'il veut absolument me parler.

Un Cavalier de très-bonne mine fut alors introduit, qui, après avoir demandé la grace de pouvoir dire un mot en particulier à Monsieur *Western*, lui parla en ces termes :

C'est de la part de Mylord *Fellamar*, Monsieur, que j'ai l'honneur de vous saluer : mais mon message, après ce qui se passa l'autre soir entre vous, ne doit sans doute pas vous étonner.

Mylord qui ? s'écria *Western* ; je n'entendis jamais ce nom-là.

Mylord *Fellamar*, lui dit l'Officier, est disposé à tout imputer à l'effet du vin, & le moindre aveu de votre part suffira pour le satisfaisaire. Les tendres sentiments qu'il a voués à votre aimable fille, ne lui permettent point de vous regarder avec des yeux ennemis ; & Mr. *Western* est l'homme de la terre avec lequel il voudroit le moins avoir un affront à venger. C'est un bonheur en vérité pour tous les deux, que le courage de Mylord ait déjà assez éclaté pour lui permettre de laisser dans l'oubli la façon dont vous le traitâtes. Ce qu'il exige seulement, est un simple aveu de votre faute en ma présence.... Le moindre mot finira tout. Vous le verrez même dès tantôt vous rendre ses devoirs ; & il n'aspire qu'après le moment fortuné de pouvoir se présen-

ter, de votre aveu, à Madame votre fille, en qualité d'Amant.

Je n'entends pas trop bien tout ce que vous me dites, répondit *Western*.... Je m'imagine pourtant, puisqu'il s'agit de ma fille, qu'il est question d'un Lord dont Lady *Bellaſton*, ma cousine, m'a parlé. Si c'est cela,... présentez mes devoirs à Mylord, & dites-lui que ma fille est promise à un autre. Peut-être, repliqua le Gentilhomme, que Monsieur n'est pas suffisamment instruit de la grandeur de l'alliance que j'ai l'honneur de lui proposer. Je ne crois pas du moins qu'un Seigneur aussi puissant & aussi illustre....

Ecoutez, Monsieur, interrompit *Western*, il faut vous parler franchement; ma fille est en effet promise : mais dût-elle ne pas l'être, rien ne pourroit m'engager à prendre un Lord pour gendre; je les déteste tous, & ne veux aucune accointance avec eux.

Monsieur, lui dit l'Officier, si telle est votre dernière résolution, j'ai ordre de vous dire, que Mylord attend le plaisir de vous voir ce matin dans *Hyde-Parck*.

Vous pouvez lui dire de ma part, répondit *Western*, que j'ai trop d'affaires pour m'aller promener, & que je ne sors pas aujourd'hui de chez moi.

Monsieur, lui dit l'autre, vous êtes sûrement trop galant-homme pour me charger

6 L'ENFANT TROUVÉ,

sérieusement d'une pareille réponse. On ne dira jamais de vous, qu'après avoir insulté un Pair du Royaume, vous lui ayez refusé satisfaction. La tendresse de Mylord pour votre fille, lui faisoit désirer ardemment que cette aventure se terminât à l'amiable; mais dès qu'il ne peut plus vous regarder comme un Pere, son honneur ne lui permet pas de passer sous silence l'indigne traitement que vous osâtes lui offrir.

Moi! s'écria *Western*.... C'est un mensonge atroce : de ma vie je ne lui offris rien.

L'Officier ne fit à ceci qu'une réponse très-laconique, mais accompagnée de quelques remontrances manuelles, dont Mr. *Western* ne sentit pas plutôt tout le poids, que ce digne Seigneur de Paroisse commença à parcourir très-lestement tous les coins de sa chambre, en beuglant aussi haut que s'il eût désiré d'avoir toute la maison pour témoin de son agilité.

Le Ministre, qui achevoit de déjeuner, accourut aux clameurs de son Maître.... Juste Ciel! juste Ciel! Monsieur, de quoi s'agit-il donc?... De quoi il s'agit? répondit *Western* : d'un assassin sans doute, qui en veut à la fois à ma vie & à mon argent.... Regarde ce bâton qu'il tient encore à la main!... Il m'assommoit avec, ... tandis que je lui parlois poliment....

Comment, Monsieur, lui dit froidement le Capitaine, ne m'avez-vous pas donné un démenti?

Non, sur mon honneur!... Je ne le crois pas, dis-je; j'ai seulement nié d'avoir insulté Mylord... Mais je n'ai jamais prétendu dire que *vous aviez menti*;... & vous n'eussiez pas dû frapper un homme désarmé. Si j'eusse eu un bâton pareil au tien, je t'eusse frotté les oreilles de la bonne manière... Viens, descends dans la cour; laisse-m'en prendre un, si tu l'oses, & nous verrons beau jeu.

Je vois, Monsieur, lui dit l'Officier, que vous n'étiez pas digne de la peine que j'ai prise; & je vais rendre compte de vos sentiments à Mylord... Je suis fâché de m'être sali les mains avec vous.

Il sortit, en achevant ce tendre adieu, tandis que Mr. *Western*, à qui la colère, peut-être la politique, sembloit avoir interdit la parole, se faisoit tenir par son Ministre.

Cependant la pauvre *Sophie*, qui du fond de sa prison avoit entendu les heurlements de son Pere, se tuoit de frapper des pieds & des mains, & de crier pour que l'on vînt à elle. On l'entendit enfin: & *Western* effrayé des accents douloureux de notre Héroïne, oubliant tout-à-coup son injure, vola à l'appartement de sa fille.

Elle étoit à demi-morte lorsqu'il entra. Ce-

8 L'ENFANT TROUVÉ,

pendant, à la vue de son Pere, elle ramassa toutes ses forces, se traîna jusqu'à lui, lui ferra les mains, & lui cria d'une voix entrecoupée, ô mon Pere! ô mon cher & très-aimé Pere!... ayez pitié de mes terreurs;... n'êtes-vous point blessé?

Non, non, s'écria *Western*, le mal n'est pas grand. Le coquin croyoit m'en avoir fait davantage : mais les Loix sont là, il s'en repentira, je t'en réponds.... Eh de grace, dit-elle, apprenez-moi donc ce que c'est. Quel est le malheureux qui a osé vous insulter?

J'ignore son nom, répondit *Western*; c'est un de ces aigrefins que nous payons, je crois, pour nous battre; mais il me le rendra bien, si tant est qu'il ait quelque chose à perdre....

Mais encore un coup, lui dit *Sophie*, daignez du moins m'apprendre le sujet de la querelle.

Belle demande! C'est toi-même. Ai-je jamais eu d'affaires, de querelles, de chagrins que pour toi?... Ah, *Sophie*! c'est à toi seule que je dois toutes mes infortunes.... Tu feras enfin mourir ton pauvre Pere!... Un Lord, que le Ciel confonde, & dont le d.... fait le nom mieux que moi, s'avise de t'aimer; & parce que je ne veux pas de lui pour gendre, le bourreau m'envoie un cartel!...

Allons, *Sophie*, soit bonne fille, & mets fin aux peines de ton Pere; allons, consens à mon bonheur, en épousant celui que mon cœur t'a destiné: il fera ici dans deux jours; promets-moi seulement de l'épouser dès qu'il sera venu, tu me rendras le plus heureux des hommes: chevaux, bijoux, carrosse, tu n'as qu'à demander, tu n'as qu'à souhaiter, la moitié de mon bien est à toi dès aujourd'hui.... Que dis-je! tout est à toi si tu le veux.

Mon Pere me permettra-t-il, dit en soupirant *Sophie*, de lui parler un instant?

En doutes-tu, ma fille, répondit *Western*; ne fais-tu pas que mon plus grand plaisir est de t'entendre?... Parle, mon cher enfant; j'espère t'entendre toute ma vie avec plaisir. O ma *Sophie*! tu ne fais pas, tu ne soupçonnes pas combien je t'aime; non, tu ne le fais pas: aurois-tu quitté ton pauvre Pere, qui n'a d'autre joye, d'autre consolation dans la vie, que celle de voir, d'entendre, & d'aimer sa petite *Sophie*?

A ces mots les yeux du bon-homme étoient couverts de larmes; & *Sophie*, en essuyant les siennes, répondit ainsi:

Je connois toute la tendresse que mon Pere a pour moi; le Ciel m'est témoin de celle que je ressens pour lui; & la seule crainte de me voir forcée de passer dans les bras de cet

10 L'ENFANT TROUVÉ,

homme , a pu m'arracher à ceux d'un Pere que j'aime assez passionnément pour sacrifier ma vie à sa félicité. Que dis-je ! j'ai plus fait encore ; j'ai voulu le contraindre à se plier à vos desirs ; j'étois presque déterminée à affronter le sort le plus affreux que je connoisse , pour marquer mon obéissance au plus tendre des Peres. Mais c'est à quoi tous mes efforts n'ont pu ni ne pourront jamais me résoudre.... Ici Mr. *Western* commença à froncer le sourcil , ses yeux s'enflammerent , & sa bouche alloit tonner contre sa fille , lorsque *Sophie* , qui s'en aperçut , le supplia de daigner l'entendre encore un moment.

Si la vie de mon Pere , dit-elle , si sa santé , si sa félicité réelle est attachée à quelque prix , & que mon sang puisse seul le payer , parlez , Monsieur , me voilà prête , je m'expose à tout , j'affronte tout pour garantir une tête si chere !... Oui , malgré l'horreur que m'inspire le plus détesté des Amants !... Oui , pour sauver mon Pere , je consentirois même d'épouser *Blifil* !... Mais....

Je t'ai déjà dit , interrompit *Western* , que mon bonheur & ma vie sont attachés à ton obéissance.... Vois donc si tu veux conserver ton Pere.... Je suis désespéré , je meurs enfin , si tu n'as point pitié de moi.

Se peut-il , lui dit-elle en le regardant tendrement , que les vœux d'un si bon Pere n'aient

d'autre but que de me rendre misérable ? Moi ! s'écria *Western*, non tous mes vœux sont pour te rendre heureuse. Est-il rien que je ne donnasse pour te voir au comble du bonheur ?...

Souffrez-donc, interrompit *Sophie*, souffrez que je sache, souffrez que je sente en quoi consiste ce bonheur que vous me souhaitez. S'il est vrai que l'opinion seule fasse notre félicité, quel sera donc mon sort lorsque je me croirai la plus infortunée des femmes ?

Il vaut bien mieux te croire telle, lui dit le Pere, que de l'être en effet en épousant l'indigne vagabond que tu aimes.

Si vous daignez vous en fier à moi, lui dit *Sophie*, je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré de ne jamais épouser ni lui, ni tout autre, sans votre consentement. Laissez-moi consacrer ma vie uniquement à vous servir & à vous plaire ; souffrez que je sois encore votre chere *Sophie*, & que ma seule affaire, mes seuls plaisirs, soient de faire les vôtres.

Non, *Sophie*, répondit *Western*, on ne me trompe pas ainsi : ta Tante auroit droit alors de penser ce qu'elle ne pense déjà que trop de moi. Non, *Sophie*, encore un coup, présume un peu mieux de ton Pere ; crois qu'il connoît assez le monde pour ne jamais compter sur la parole d'une femme en toute affaire où il sera question d'un homme.

Eh par où, s'écria *Sophie*, par où ai-je

12 L'ENFANT TROUVÉ,

donc mérité, de la part de mon Pere, une pareille défiance ? Lui manquai-je jamais dans mes promesses ? Et depuis le berceau ne m'a-t-il pas toujours vue sincere ?

Tout cela peut être, s'écria *Western* en se levant, mais je veux & je prétends être obéi ; & tu l'épouseras, dusses-tu périr le lendemain. Ces mots, accompagnés d'un Dictionnaire entier de serments, d'injures & d'imprécations, épouvanterent tellement *Sophie*, qu'elle tomba presque sans sentiment dans un fauteuil.

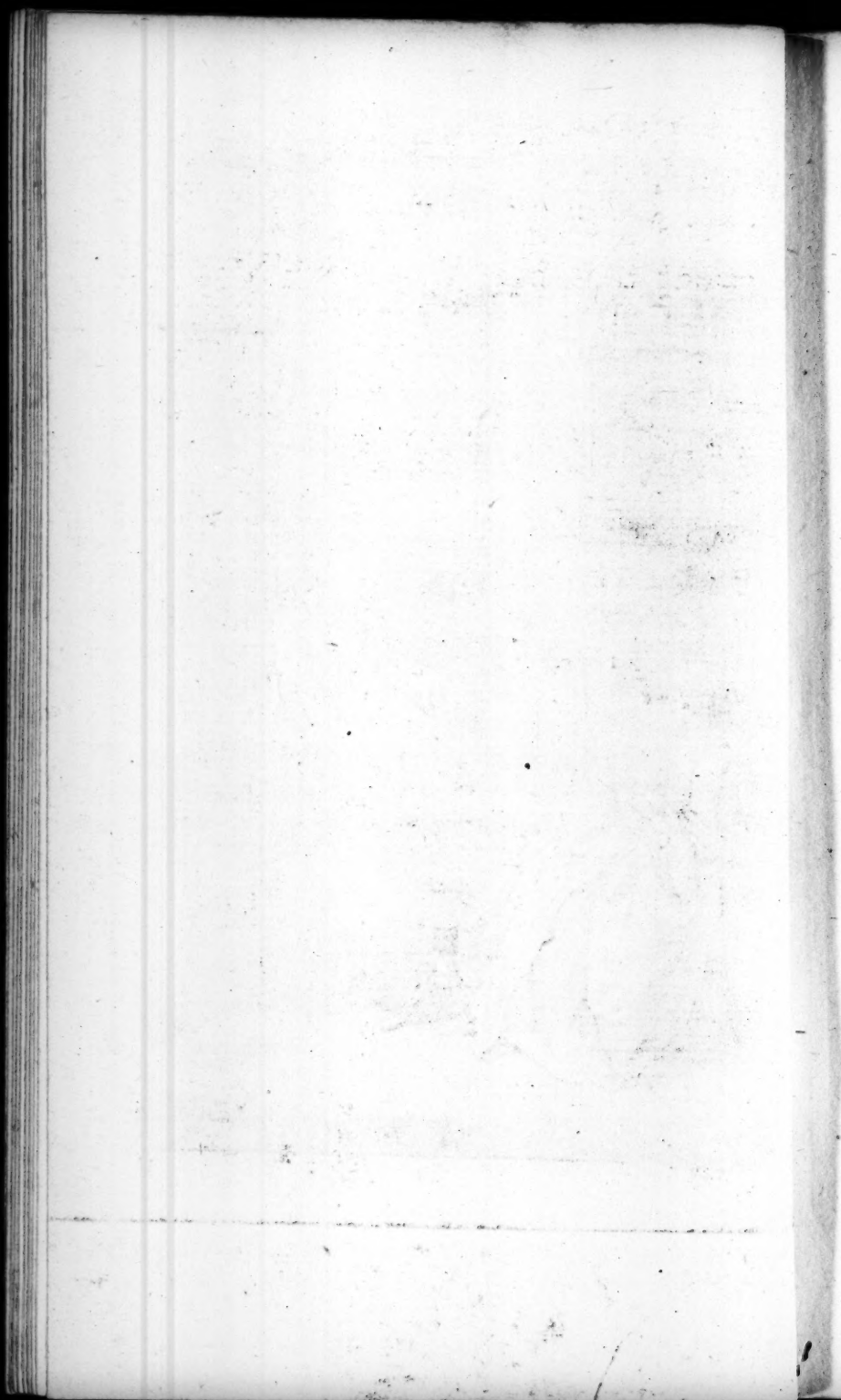
Western, craignant d'être attendri par ce spectacle, se hâta de sortir de la chambre, dont il emporta la clef, & revint trouver son Ministre.

CHAPITRE II.

Petite consolation pour SOPHIE.

LA Maîtresse de la maison où logeoit Mr. *Western*, avoit déjà conçu d'étranges idées de ses hôtes. Cependant, comme on l'avoit assurée que ce Gentilhomme étoit puissamment riche, & qu'elle tiroit un prix exorbitant de ses chambres, elle crut devoir fermer les yeux sur tout ce qui la choquoit ; &, qui plus est, se taire. La prison de *Sophie*





ne laissoit pourtant pas de l'inquiéter : ce que sa servante lui avoit appris du caractère doux & affable de notre Héroïne , intéressoit tous les cœurs pour elle ; mais les vrais intérêts de l'Hôtesse ne lui permettoient que de la plaindre.

Quoique *Sophie* ne mangeât presque rien , on la servoit pourtant régulièrement. Malgré tout le courroux de son Pere , quelque chose qu'elle eût désirée , quelque prix que la chose eût dû coûter , *Sophie* eût été dans l'instant satisfaite. *Western* , quoiqu'entêté , quoique bizarre , aimoit , ou plutôt adoroit sa fille ; & l'espoir de lui procurer le plus léger plaisir , en étoit toujours un vraiment sensible pour cet homme singulier.

L'heure du dîner arrivée , *Western* , qui avoit juré de ne confier à personne la clef de l'appartement de *Sophie* , accompagna *George* (le Garde-chasse) qui lui portoit un poulet rôti , & l'attendit à la porte.

George , en mettant le plat sur la table , saisit l'occasion de présenter ses respects à sa jeune Maîtresse , qu'il n'avoit pas vue depuis long-temps , & la pria instamment de ne pas , à son ordinaire , renvoyer la volaille entière à la cuisine. J'ai su , dit-il , Madame , que vous n'avez rien mangé depuis deux jours ; goûtez les œufs dont ce poulet est farci ; je sais que vous les aimez , & j'espère que vous en ferez contente.

Quoique la douleur ne produise pas toujours les mêmes effets sur toutes les personnes, comme sur une Veuve, par exemple, à qui elle aiguise l'appétit beaucoup plus que ne feroit l'air des Plaines de *Bansted* ou de *Salisbury*, il est pourtant vrai, quoi qu'en pense le vulgaire, qu'une douleur réellement extrême, après s'être bien exhalée, n'est pas tout-à-fait insensible à la faim.

Sophie en fournit une preuve : personne n'eut peut-être jamais lieu, si l'on pese bien sa position, d'être plus affligé qu'elle. Elle se détermina pourtant, sans y penser, si l'on veut, à dépecer sa volaille, & ne fut pas peu étonnée d'en voir tomber une Lettre, contenant ce qui suit.

MADAME,

Si j'étois moins pénétré de vos malheurs, je tâcherois, non pas de vous peindre les miens, mais de vous exprimer l'état horrible de mon ame, en apprenant par Honora tout ce que vous avez souffert. Mais si la sensibilité seule peut concevoir l'idée des maux que ressent un cœur tendre, mon aimable Sophie n'a pas besoin d'être mieux informée de l'amertume de mes peines. Est-il rien sur la terre qui puisse ajouter à mon supplice, lorsque je vous

sais malheureuse ? Oui, ma Sophie, c'est de savoir que je n'en puis accuser que moi-même ; c'est d'avoir à m'imputer toute l'horreur de votre destinée. Peut-être osé-je ici trop présumer de moi-même : mais qui peut m'envier un déplorable avantage, qui me coûte si cher ? Pardonnez donc, belle Sophie, à un sentiment si gracieux ; pardonnez au tendre intérêt qui m'enhardit à vous demander si mes conseils, mon secours, ma présence, mon absence, ma mort même, peuvent être utiles à ma Sophie, & soulager ses maux ? Pourrois-je, hélas ! jamais payer tout ce que je lui coûte ? Les vœux les plus ardents, la tendresse la plus pure, la soumission la plus respectueuse, tout enfin ce que l'amour peut inspirer de sentiments dignes d'un objet adorable, peut-il indemniser Sophie du sacrifice qu'elle feroit à ma félicité ? Ah ! s'il étoit possible qu'elle daignât s'en contenter, fuyez, fuyez cher objet que j'adore ; accourez dans des bras toujours ouverts pour vous recevoir & vous protéger : seule, ou suivie de l'opulence même, ma Sophie m'est également chère ; je possède avec elle tous les trésors de l'Univers !

Si votre prudence ordinaire juge que mon ardeur m'emporte trop loin ; si ce sacrifice vous paroît trop grand ; s'il n'est

16 L'ENFANT TROUVÉ,

aucun moyen de vous rendre la paix, & de calmer le courroux d'un Pere, que de renoncer à moi pour jamais, chassez de votre cœur l'ombre même de la pitié; oubliez, effacez de votre souvenir un malheureux, qui n'est déjà que trop coupable. Croyez que votre bonheur m'est mille fois plus précieux que le mien même; que c'est mon cœur qui vous le jure. Mon premier desir, (eh pourquoi la fortune ne le rempliroit-elle pas?) mon premier desir, dis-je, fut de vous voir toujours, & de vous voir toujours heureuse : celui qui m'occupe aujourd'hui, est d'apprendre bientôt que vous le soyez en effet. Mais rien ne peut égaler mon supplice, lorsque je me reproche que vous avez pu souffrir un instant pour celui qui sera toute sa vie, &c.

THOMAS JONES.

Nous nous dispensons sans scrupule de rendre compte au Lecteur des sentimens de *Sophie* à la lecture de cette Lettre, nous ne lui dirons pas même combien de fois elle la relut; nous augurons assez bien de lui pour laisser ce détail à son imagination. La réponse de notre Héroïne paroîtra peut-être un de ces jours; pour aujourd'hui, cela n'est pas possible, & cela par une seule raison : c'est que la

pauvre fille n'avoit ni plume , ni encre , ni papier.

Le soir, tandis qu'elle réfléchissoit à loisir sur cette Lettre , un bruit assez aigu vint tout-à-coup frapper son oreille & interrompre ses méditations. L'une des voix qui composoient ce *duo* discordant, étoit sort de la connoissance de *Sophie*. Il fallut écouter long-temps l'autre , pour reconnoître l'organe de la Tante *Western*, qui ayant appris par un domestique le logement de son cher frere, venoit d'arriver chez lui.

Nous allons par conséquent prendre maintenant congé de *Sophie* , & , suivant notre politesse ordinaire , tenir quelques instants compagnie à Madame *Western*.

C H A P I T R E I I I .

SOPHIE hors de prison.

Monsieur *Western* & le Ministre *Supple* , (l'Hôtel étant occupé ailleurs) fumoient tranquillement leur pipe, lorsqu'on annonça l'arrivée de Madame *Western*. Le Pere de *Sophie*, grand observateur du cérémonial, sur-tout envers sa sœur, qu'il respectoit malgré lui-même, se hâta de courir au-devant d'elle.

En vérité, dit-elle, en se jettant dans un large fauteuil, il n'est plus possible de voyager dans ce Royaume ! les sots Actes de votre Parlement ont achevé de rendre les chemins impraticables.... Mais, mon frere, par quel hazard vous êtes-vous fourré dans cet odieux logement ? jamais Homme de condition ne mit certainement le pied ici !...

Ma foi, je n'en fais rien, répondit *Western* : c'est l'Hôte de mes chevaux qui me l'a enseigné ; je l'ai cru assez faulx avec les Seigneurs pour savoir où ils logent.

Fort bien, lui dit sa Sœur. Et ma Niece, que m'en direz-vous ? auriez-vous déjà rendu vos devoirs à Mylady *Bellafton* ?

Oh qu'oui, répondit le vieux Gentilhomme, & votre Niece est en sûreté. Elle est là-haut dans sa chambre.

Comment, mon frere ! ma Niece est dans la maison, dites-vous ! elle ignore donc mon arrivée ?

Qui diantre le lui auroit dit ? repliqua *Western* ; j'ai la clef de son appartement dans ma poche. Je l'ai enlevée de chez notre Cousine dès le premier soir de mon arrivée, & depuis ce temps je puis répondre d'elle comme d'un renard dans un sac.

Juste Ciel, qu'entends-je ! s'écria la Sœur : je me doutois bien que vous auriez fait quelque sottise, & j'aurois bien dû m'y atten-

dre.... Quoi ! ne m'aviez-vous pas promis d'employer les voyes de la douceur & de la politesse ? N'est-ce pas votre brutalité qui a déjà forcé ma pauvre Niece de quitter le Pays ? Vous prétendez donc l'obliger à saisir l'occasion de prendre encore une fois la fuite?...

Brrr ! s'écria le vieux Gentilhomme en jettant sa pipe dans le feu , ne nous y voilà-t-il pas encore ? quand je m'attends à des louanges , j'éprouve encore votre censure.

Comment, mon frere , lui dit aigrement la Dame , avez-vous jamais pu penser que j'approuvassé l'emprisonnement de ma Niece ? ne vous ai-je pas répété cent fois, que dans un Pays libre les femmes ne sont point assujetties au pouvoir arbitraire d'un Pere , ou d'un Mari?... nous sommes libres comme vous, Monsieur ; & plutôt au Ciel que vous fussiez aussi digne de cette liberté ? Si vous prétendez que je reste encore quelques moments dans ce respectable Hôtel, que je vous reconnoisse encore dans le monde pour mon parent, ou que je me mêle encore des affaires de votre famille, rendez tout-à-l'heure la liberté à ma Niece.

Madame *Western*, le dos au feu , une main derriere elle , & l'autre roulant une prise de tabac dans ses doigts, avoit un air si redoutable en prononçant cette sentence, que ja-

mais *Thalestris*, à la tête des Amazones, n'inspira peut-être plus de terreur. Aussi Monsieur son frere, qui n'étoit point du tout préparé à ce choc, en fut-il si ébranlé, que jettant tout-à-coup la clef sur la table.... Tenez, dit-il, Madame, faites-en tout ce qu'il vous plaira : je voulois seulement garder *Sophie* jusqu'à l'arrivée de *Blifil*, qui ne peut tarder longtemps. S'il arrive quelque chose qui vous déplaît, je m'en lave les mains.

Je réponds de tout sur ma vie, s'écria Madame *Western*. Je ne m'engage pourtant ici qu'à une condition expresse : ne vous mêlez de rien, confiez aveuglément cette affaire à mes soins, sans quoi je pars. Si ces préliminaires sont ratifiés par mon frere, je tenterai de préserver l'honneur de sa famille; au cas contraire, je persiste dans l'exacte neutralité.

Souffrez, Monsieur, dit le Ministre *Supple*, en s'inclinant profondément, que je vous supplie d'en croire Madame : la douceur produit souvent plus d'effets que la menace.... Quoi ! s'écria le vieux Gentilhomme, tu t'en mêles aussi ? ... ose encore dire un mot, & je te chasse pour jamais.

Eh si, mon frere, lui dit la Dame; est-ce ainsi que vous respectez le Clergé ? Mr. *Supple* est un homme sensé, dont vous devriez suivre les conseils ; & sur-tout, dans cette occasion, la terre entiere sera de son avis. Mais

j'attends une réponse finale & cathégorique à mes propositions. Abandonnez votre fille à ma conduite , ou chargez-vous-en pour jamais , & que je n'entende plus parler ni de vous ni de votre famille.

Eh de grace , Monsieur ! s'écria *Supple* , daignez agréer ma médiation....

Qui diantre en a besoin ? cria *Western* à tue tête ; la clef n'est-elle pas sur la table ? qui l'empêche de la prendre , & de faire à sa mode ?

Non , mon frere , répondit la Dame , j'insiste sur la formalité : je veux qu'elle me soit remise avec la ratification des articles stipulés.

Eh bien , je vous la donne ,... prenez-la ;... la voilà ! s'écria *Western*. Ai-je jamais crain de vous confier ma fille ? n'a-telle pas déjà vécu des années entieres avec vous ?

Plût au Ciel , répondit la Tante , qu'elle ne m'eût jamais quittée ! tout ceci ne seroit sûrement pas arrivé.

Oh , sans doute , s'écria *Western* , je suis toujours le seul blâmable.

Mais oui , vous l'êtes , lui dit-elle ; je vous l'ai toujours dit , & je vous le dirai toujours. J'espere pourtant que vous deviendrez plus docile ; & que l'expérience du passé vous apprendra à ne point détruire , par vos bévues , tout ce que la sagesse de mes précautions a pu concerter d'avantageux pour vous. En vé-

22 L'ENFANT TROUVÉ,

rité, mon frere, vous n'êtes pas fait pour ces sortes de négociations, votre système de politique est défectueux en tous points. J'insiste donc, encore un coup, sur la promesse que j'exige;... allons, parlez, & sur-tout songez bien au passé!...

Que prétendez-vous, s'écria *Western* en jurant, que je vous dise encore? je crois, Dieu me le pardonne, que vous feriez damner le d....

Courage, mon frere, lui dit la Dame, vous voilà retombé dans vos louables habitudes,... il n'est plus possible de converser avec vous. J'en appelle à Mr. *Supple*, homme aussi prudent qu'équitable. Qu'il dise si mes propos ont de quoi vous fâcher;... mais vous avez une tête si dure....

Eh, Madame, dit le pauvre Ministre, de grace n'irritez point Monsieur!

Qu'appellez-vous irriter? dit vivement Madame *Western*;... j'apperçois, mon ami, que vous êtes aussi sot que lui. Mais, allons mon frere, puisque vous vous en fiez à moi, je veux bien encore entreprendre de ramener ma Niece à son devoir. Ah, que les affaires sont bien confiées dans les mains des hommes! la tête d'une femme en vaut mille des vôtres.

A ces mots, Madame *Western*, ayant appelé un domestique, se fit accompagner à l'appartement de *Sophie*.

Dès qu'elle fut partie, & que son frere eut soigneusement fermé la porte, il soulagea son cœur, en la maudissant à son aise, sans s'oublier lui-même, pour s'être mis en tête de songer à hériter d'elle.... Il faut pourtant patienter encore, dit-il en se radoucissant : ce seroit pitié de tout perdre, après avoir si longtemps souffert : la bégueule ne peut vivre toujours, & je fais que son Testament est en ma faveur.

Le Ministre approuva & loua fort cette résolution ; & Mr. *Western*, qui, dans la joye ou dans la douleur, avoit pour coutume de boire une bouteille de plus, ne tarda pas à s'en trouver si bien, que son cœur étoit déjà purgé de tout ferment de colere ou de haine, lorsque Madame *Western* rentra dans la chambre avec *Sophie*. Notre jeune Héroïne avoit sa cape & son petit chapeau.... Je l'emmene à mon logement, dit la Tante ; car en vérité, mon frere, ces appartements ne sont pas dignes d'être habités par des êtres pensants.

Tout comme il vous plaira, Madame, répondit *Western*, elle ne peut être en meilleures mains ; & le Ministre, s'il me rend justice, vous certifiera que pendant votre absence je vous ai reconnue cinquante fois pour le meilleur cœur du monde.

Oh oui ! Madame, s'écria Mr. *Supple*, c'est ce que je suis prêt d'affirmer.

Vous conviendrez, mon frere, répondit Madame *Western*, que je vous ai toujours rendu la même justice : mais avouez aussi que vous êtes souvent un peu trop emporté. Il est vrai pourtant, qu'après quelques instants de réflexion, je connois peu d'hommes plus raisonnables.

Eh bien, ma Sœur, puisque vous pensez ainsi, répondit le bon Gentilhomme, je bois à vous de tout mon cœur. Je suis quelquefois un peu vif, j'en conviens; mais je n'ai pas de fiel. *Sophie*, sois bon fille; & si tu veux que je t'aime, obéis en tout à ta Tante.

Je ne doute point d'elle, répondit la Tante : ma Niece a déjà devant les yeux l'exemple de sa Cousine *Henriette*, qui s'est irrévocablement perdue pour avoir négligé mes conseils. A propos, mon frere, devineriez-vous bien qui est arrivé chez vous le jour de votre départ pour *Londres*? Cet impudent, cet odieux faquin, avec son nom *Irlandois*.... Ce *Fitz-Patrick*, qui a si indignement trompé *Henriette*. Il est entré sans se faire annoncer, sans quoi je l'eusse fait éconduire : il m'a même, pour ainsi dire, forcée d'entendre sur le compte de sa femme une longue & mauvaise histoire, où je n'ai rien compris. Mais ma réponse fut courte : je lui remis la Lettre qu'elle m'a écrite, & le chargeai de la réponse. Je m'imagine que ce pied-plat va chercher

cher à nous déterrer ici ; mais je vous prie de le congédier, car je ne prétends pas le voir.

Ni moi non plus, répondit *Western*, n'en craignez rien. Je n'autorise pas ainsi la désobéissance des filles. Bien en a pris à ce drôle-là que je n'aye pas été à la maison ; je l'aurois, morbleu ! fait jeter par les fenêtres.... Tu vois, *Sophie*, ce qu'entraîne la désobéissance....

Eh, mon frere, interrompit la Tante, pourquoi insulter mal-à-propos *Sophie* ? L'exemple est dans votre Famille : pourquoi ces répétitions odieuses ? Laissez-moi, encore un coup, le soin de tout ceci. Allons, allons, point de rancune, ma Sœur, j'y consens, répondit *Western*.

La Tante, heureusement pour *Sophie*, termina cette nouvelle contestation, en demandant des chaises à porteurs. Je dis heureusement, car le frere & la sœur alloient sans doute recommencer sur nouveaux fraix. Le sexe seul, & l'éducation, avoient mis entr'eux quelque différence ; du reste, tous deux étoient entiers & entêtés, tous deux aimoient passionnément *Sophie*, & tous deux se méprioient souverainement.



CHAPITRE IV.

JONES reçoit des nouvelles de SOPHIE. Il va à la Comédie avec Madame MILLER & PARTRIDGE.

L'Arrivée de George, le Garde-chasse, à Londres, & les services qu'il avoit promis de rendre à son ancien protecteur, consolent fort notre Héros. Ce fut en effet par son moyen qu'il reçut la Lettre suivante, que Sophie, remise en liberté, lui avoit écrite dès le soir même de la délivrance qu'elle devoit à Madame Western.

MONSIEUR,

Comme votre sincérité ne peut m'être suspecte, je crois vous obliger en vous apprenant que l'arrivée de ma Tante a mis fin à une partie de mes souffrances : je suis du moins avec elle, & je jouis de la liberté. Il est vrai qu'elle m'a fait promettre de n'avoir aucun commerce avec qui que ce soit sans son consentement, & que j'ai juré de garder inviolablement cette promesse. On ne m'a pourtant pas expressément défendu d'écrire, mais je ne sens

pas moins que c'est un oubli dont je ne puis me prévaloir. Ainsi, Monsieur, si je manque aujourd'hui à la foi promise, c'est pour vous avertir que je ne puis désormais continuer de recevoir vos Lettres, encore moins y répondre, sans en faire part à ma Tante. Toutes promesses sont sacrées pour moi, & comprennent tout ce que je sens qu'elles doivent raisonnablement soutenir. Cette déclaration, si vous la pesez bien, pourra peut-être adoucir dans votre esprit ce que ma résolution vous paroîtra avoir de trop austère. Mais pourquoi cherché-je à vous consoler ainsi? Quoique très-résolue à ne pas me conformer sur certains points aux desirs de mon Pere, il n'est pourtant pas moins vrai que je ne m'engagerai jamais ailleurs sans son consentement. La fermeté de ma résolution, & la certitude que je vous en donne, doit donc vous faire abandonner un espoir, dont la fortune peut-être a rendu le succès impossible. Songez, Monsieur, que votre propre intérêt l'exige; que c'est le seul moyen de vous réconcilier avec Mr. Alworthy; & que, s'il le faut même, j'ose vous en prier. Le hazard m'a rendu votre obligée, & vos intentions probablement encore plus. La fortune nous sera peut-être un jour moins contraire qu'au-

28 L'ENFANT TROUVÉ,
*jour d'hui. Croyez pourtant que je penserai
toujours sur votre compte conformément à
votre mérite, & que je suis véritablement,*

MONSIEUR

*Votre très-humble & très-
obligée Servante,*
SOPHIE WESTERN.

*P. S. Encore un coup, ne m'écrivez plus,
je vous prie, ... du moins quant à pré-
sent. Et recevez ceci, dont je n'ai pas be-
soin, & que je sais vous devoir être main-
tenant utile : mais ne sachez gré (je vous
en conjure) de cette bagatelle, * qu'à la
fortune qui l'avoit déjà fait tomber dans
vos mains.*

Un enfant eût mis moins de temps à épel-
ler cette Lettre, que notre Héros à la lire.
Les sentiments qu'elle fit naître en lui, étoient
mêlés de joye & de douleur : il ressentait,
en un mot, tout ce que sent un honnête hom-
me, qui, en lisant le Testament de son intime
Ami, s'y trouve gratifié d'un leg considérable.
Il crut pourtant, toutes réflexions faites, avoir
plutôt droit de se réjouir que de s'affliger. Le

* Ceci s'entend, sans doute, du Billet de Ban-
que de 100 livres sterlings.

Lecteur est peut-être même étonné qu'il eût ici trouvé matière à s'affliger; mais le Lecteur n'est peut-être pas aussi amoureux que l'étoit le pauvre *Jones*; & l'amour est une maladie dont les symptômes, ainsi que ceux de la consommation, flattent très-rarement le malade.

Ce qui le combloit de joye, c'est que sa Maîtresse, après avoir recouvré sa liberté, étoit maintenant avec une femme dont le commerce étoit infiniment moins dur que celui de Mr. *Western*. Un motif de consolation encore plus sensible pour lui, naissoit de la promesse que lui faisoit *Sophie* de ne jamais consentir à recevoir la main d'un autre. Car quelque désintéressée qu'il crût sa passion, & quelque généreuses que fussent ses offres dans la Lettre qu'il avoit écrite, nous n'en croyons pas moins de bonne foi que l'ami *Jones* eût été très-fâché d'apprendre qu'un autre eût épousé *Sophie*, quelque'avantageuse que cette alliance eût dû être pour elle. Un degré si raffiné d'amour *Platonique*, & si totalement détaché des sens, est un don que le Ciel n'accorde guères qu'aux femmes. J'en connois du moins qui se vantent de le posséder.

Mr. *Jones*, après avoir employé trois grandes heures à lire & à baiser sa Lettre, se trouva disposé à remplir une promesse qu'il avoit déjà faite plus d'une fois à Madame

Miller : c'étoit de l'accompagner à la Comédie , avec la plus jeune de ses filles , & *Mr. Partridge* , qu'on avoit jugé à propos de mettre de la partie.

Notre Héros , qui étoit de bonne humeur , s'apprétoit à jouir de la surprise & des critiques de *Partridge* , dont il n'attendoit que ce pur & simple sentiment de la nature , que l'art rectifie quelquefois , mais qu'il gâte encore plus souvent.

Mr. Jones , *Madame Miller* , la jeune *Betsy* , & *Partridge* , ne furent pas plutôt placés au premier rang de la premiere galerie , que ce dernier débuta par crier tout haut qu'il n'avoit jamais vu une plus belle maison.

Dès que la symphonie fut commencée , je ne conçois pas , dit-il , que tant de Musiciens jouent ensemble sans se faire détonner l'un l'autre.

A la vue du moucheur de chandelles , voyez , voyez , *Madame* ! s'écria-t-il en parlant à *Madame Miller* , n'est-ce pas là le vrai portrait de celui qui est dans nos Livres de prières , avant l'Office de *la Conspiration des poudres* ? ... Eh pourquoi donc tant de chandelles ? Hélas ! ajouta-t-il en soupirant , une pauvre famille en auroit largement pour toute l'année.

Aussi-tôt que la Piece commença , (c'é-

toit HAMLET, * *Prince de Dannemarck*,)
Partridge fut tout yeux & tout oreilles. Ce
 ne fut qu'à l'arrivée du Spectre qu'il retrouva
 sa langue, pour demander à *Jones* qui étoit
 cet homme si étrangement habillé? J'ai vu,
 ajouta-t-il, quelque peinture en tapisserie, ou
 ailleurs, qui ressemble à cela. Est-ce bien une
 armure qu'il a sur le corps? Cela doit être
 bien lourd.... C'est un Revenant, lui dit as-
 sez cruellement *Jones*. Bon! dit *Partridge* en
 affectant un sourire, tâchez, tâchez de me per-
 suader celui-là! Ce n'est pas que j'en aye ja-
 mais vu; mais celui-ci, à mon gré, n'en a
 pas du tout l'air. Non, non, Monsieur, les
Esprits ne reviennent pas dans cet équi-
 page.

On le laissa dans son erreur, qui réjouit
 fort tout leur voisinage, jusqu'à la scène en-
 tre *Hamlet* & le Spectre. *Partridge* alors
 frappé des attitudes naturelles de Mr. *Gar-
 rick*, † se laissa tout-à-coup convaincre de
 ce qu'il venoit de nier l'instant auparavant à
 son Maître, & commença à trembler de fa-
 çon que ses genoux se frapportoient fréquem-
 ment l'un l'autre.

Qu'as-tu donc? lui dit notre Héros; ce

* Tragédie de *Shakespear*, Théâtre Anglois, Tome II.

† Excellent Acteur Anglois, sur-tout dans le rôle d'*Hamlet*.

32 L'ENFANT TROUVÉ,
guerrier, que tu vois sur le Théâtre, te fait-il
peur?

O là, Monsieur, lui dit *Partridge*, je
vois maintenant que vous aviez raison.... Je
ne crains pourtant rien, je sais que ce n'est
qu'une Comédie.... Et d'ailleurs, si c'étoit
en effet un Revenant, quel mal pourroit-il
faire de si loin, & parmi tant de monde?...
Au reste, si j'ai eu quelque peur, je ne suis
du moins pas le seul.

Qui, qui, s'écria *Jones*, oses-tu regarder
ici comme aussi poltron que toi?

Poltron tant qu'il vous plaira, dit *Partridge*; mais si ce petit homme sur le Théâtre n'est pas véritablement effrayé, je n'ai jamais connu la crainte.... Oui, oui, *suis-moi*, dit-il? Oh! je t'en souhaite; au diantre qui s'y fie!... Miséricorde! le petit homme le suit? Ah! quelle témérité!... qu'il t'en arrive ce qu'on voudra, c'est toi qui l'as voulu.... Je te suivrais, moi!... Je suivrais plutôt le d.... Mais c'est peut-être lui-même; car il prend, dit-on, la figure qu'il veut.... Ah! les voilà revenus.... Arrête ici, dit-il encore. Il n'a, parbleu! été déjà que trop loin,... & plus loin que je n'irois pour tout le Domaine d'*Angleterre*.

Jones voulut alors parler.... Chut! chut! s'écria *Partridge*: mon cher Monsieur, laissez-moi, je vous prie, l'entendre....

Pendant toute la tirade du Spectre, *Partridge* fut à peindre : les yeux fixés alternativement sur l'Ombre & sur *Hamlet*, le corps tremblant, & la bouche béante, il exprimoit successivement toutes les passions dont le Prince de *Dannemarck* étoit agité.

L'Acte fini.... Ma foi, *Partridge*, dit notre Héros, tu surpasses mon attente. Tu jouis mieux du spectacle que je ne t'en croyois capable.

Raillez, raillez, Monsieur, répondit *Partridge* : si le d.... même ne vous fait pas peur, je n'en puis mais ; quant à moi, je ne rougis pas de le craindre. Je sens pourtant que tout ceci n'est pas naturel ; ce n'est pas non plus le fantôme qui m'épouvante, j'ai bien vu à la fin que c'étoit un grand homme déguisé comme cela. Mais quand j'ai vu trembler le petit homme, j'avoue que la vérité de sa terreur m'a saisi, & que j'ai un peu tremblé à mon tour.

Et penses-tu, s'écria *Jones*, que ce petit homme étoit réellement effrayé ?

Comment, Monsieur, lui dit *Partridge*, n'avez-vous pas remarqué vous-même, quand le *Revenant* lui dit qu'il étoit son Pere, & comment il avoit été assassiné dans le jardin, n'avez-vous pas remarqué, dis-je, comme sa frayeur s'est dissipée par degrés, & comment sa crainte s'est changée en douleur?... Hé-

las ! il m'en seroit arrivé autant en pareil cas.... Mais silence. Ciel ! quel bruit est-ce là ?... le voilà revenu.... Oh bien, quoique je sache que tout ceci n'est pas vrai, je ne voudrois pourtant pas être aussi près d'eux que tous ceux que j'y vois.... Oui, oui, s'écria-t-il, (en voyant *Hamlet* tirer son épée du fourreau) tu peux faire le brave !... A quoi sert une épée contre les gens de l'autre Monde ?

Pendant le second Acte, *Partridge* fut assez tranquille, & admira beaucoup la richesse des habillements. Il ne put pourtant s'empêcher, en observant la contenance du Roi *Clodius*, de s'écrier, que les physionomies sont trompeuses ! qui croiroit, en voyant l'air de probité de cet homme-là, que c'est un assassin ! *Nulla fronti fides.*

Il demanda ensuite à *Jones*, si le Spectre reviendroit encore ; mais notre Héros, qui vouloit jouir de sa surprise, se contenta de lui répondre que peut-être on le verroit bientôt paroître & disparaître en un clin d'œil, comme un trait de feu.

Partridge, quoiqu'intérieurement pénétré d'horreur, attendit pourtant ce moment avec impatience. Dès qu'il vit paroître le fantôme.... le voilà ! le voilà ! Monsieur, s'écria-t-il tout haut. Eh bien, lui dit *Jones*, le petit homme te paroît-il épouvanté ? Peut-être autant que vous me le croyez, ré-

pondit *Partridge*. Mais est-on maître de cela ? Pour moi, je ne voudrois pas être où est maintenant, comment l'appellez-vous ? Monsieur *Hamlet*, pour tous les biens du monde.... Mais, ô Ciel ! qu'est devenu l'*Esprit* ? Je crois, Dieu me le pardonne, l'avoir vu fondre ou s'abymer sous terre !... Ma foi, tu as bien vu, lui dit *Jones*. Eh bien, à la bonne heure, répondit *Partridge* ; je suis bien sûr que ce n'est qu'un jeu ; & d'ailleurs, si cela n'étoit pas, Madame *Miller* ne riroit pas de si bon cœur.

Pour vous, Monsieur, l'Enfer même en personne ne vous feroit pas trembler.... Tant pis, tant mieux ; mais voyons, voyons ceci.... Oh ! cela ne m'étonne pas, il est poussé à bout. Mets-la, mets-la en pieces, mon ami.... * Si l'infame eût été ma Mere, c'est ainsi que je l'eusse traitée : on ne doit rien à de pareilles marâtres.... Oui, va-t-en, va-t-en, chienne, je n'aime pas à te voir.

Notre critique fut passablement sage jusqu'à la petite Tragédie qu'*Hamlet* fait jouer devant le Roi. Ceci dérouta *Partridge* ; mais notre Héros ne l'eut pas plutôt mis au fait des projets du jeune Prince, que le Pédagogue commença à s'applaudir de n'avoir jamais versé le sang de son prochain. Puis, se re-

* Il faut avoir lu la Piece pour bien goûter tout ceci.

tournant vers Madame *Miller*, ne trouvez-vous pas, lui dit-il, que le Roi a l'air touché? c'est pourtant un bon Acteur, ajouta-t-il, & qui fait tout son possible pour le cacher. Je ne voudrois pas, pour le Trône sur lequel il est assis, avoir une conscience aussi bourrelée que la sienne.... Il se sauve! cela ne m'étonne pas.... Va, tu seras cause que toutes les belles physionomies me seront désormais suspectes.

La scene des Fossoyeurs attira ensuite l'attention de *Partridge*, qui fut très-surpris du grand nombre de crânes répandus sur le Théâtre.

Ne vois-tu pas, lui dit *Jones*, que cet endroit étoit ci-devant un des plus fameux Cimétieres de la Ville? Je ne m'étonne donc plus, s'écria *Partridge*, d'y voir des Révenants. Mais je ne vis jamais un Fossoyeur plus mal-adroit. Quand j'étois Clerc de notre Paroisse, j'avois un Sacristain, qui, tandis que celui-ci fait une fosse, en eût expédié trois. Ce nigaud se sert de la bêche, comme si de sa vie il n'avoit remué la terre.... Oui, oui, chante! tu aimes sans doute mieux cela que le travail....

Monsieur, à quel propos le petit homme va-t-il prendre cette tête? Il y a en vérité des gens bien hardis.... Il paroissoit cependant tout à-l'heure craindre le Spectre. *Nemo omnibus horis sapit.*

Il n'arriva plus rien de remarquable pendant le reste du spectacle, à la fin duquel notre Héros demanda au Pédagogue lequel des Acteurs lui avoit plu davantage? Belle question! répondit *Partridge*; le Roi apparemment.

En vérité Mr. *Partridge*, dit Madame *Miller*, vous n'êtes pas du goût de la Ville entière, dont tous les suffrages sont pour *Hamlet*, que l'on regarde comme le meilleur Comédien qui fût jamais. Lui? s'écria *Partridge*, avec un sourire méprisant; je jouerois, je vous assure, tout aussi bien que lui. Si je voyois un *Esprit*, je ferois tout ce qu'il a fait, & peut-être encore mieux. Vous m'allez peut-être parler de cette conversation avec sa mere, qu'on a tant applaudie? Eh, quel honnête-homme, en pareil cas, vis-à-vis une si méchante mere, n'eût pas dit & fait exactement les mêmes choses? Je vois bien que vous vous moquez de moi: mais en vérité, Madame, quoique je n'aye jamais été à la Comédie à *Londres*, j'en ai pourtant vu dans la Province. J'aime le Roi, moi: quoiqu'il parle une fois plus haut que les autres, il prononce distinctement;... tout le monde peut voir que c'est un véritable Acteur.

Tandis que Madame *Miller* & *Partridge* étoient occupés de cette conversation, une Dame monta & vint parler à *Jones*: c'étoit Madame *Fitz-Patrick*. Je vous ai vu, dit-

38 L'ENFANT TROUVÉ,

elle, de la loge où j'étois; & comme j'ai à vous parler pour une affaire qui vous touche essentiellement, venez demain matin.... Non, non, reprit-elle, venez plutôt l'après-midi chez moi, & je vous instruirai de ce qu'il faut que vous sachiez.

Jones promit de se rendre à l'adresse qu'elle lui indiqua, & la Dame partit.

C'est ainsi que se terminèrent les aventures de la Comédie, où *Partridge* brilla, & plut beaucoup, non-seulement à *Jones* & à Madame *Miller*, mais encore à toutes les personnes des environs qui avoient été à portée de l'entendre, & qui l'avoient écouté avec plus d'attention qu'elles n'en avoient accordé aux Acteurs mêmes.

La crainte que lui avoit inspiré le Spectre, l'empêcha de se coucher cette nuit-là; & il sua, pendant plusieurs autres, des deux ou trois heures avant que de s'endormir, tant son ame avoit été ébranlée par l'illusion du spectacle.

CHAPITRE V.

Où l'Histoire est forcée de rétrograder.

LEs meilleurs Peres sont rarement exempts de prédilection pour quelques-uns de leurs enfants : le mérite supérieur

n'est même pas communément ce qui la détermine; mais je crois qu'on ne peut les condamner, lorsque cette supériorité décide & justifie leur choix.

En partant de ce principe, le Lecteur, qui ne doit pas trouver mauvais que je regarde comme mes enfans tous les personnages agissans dans cette Histoire, ne doit pas non plus condamner l'inclination particulière que je me sens pour *Sophie*; je m'imagine même que la beauté du caractère de mon enfant chéri, pourra rendre cette foiblesse excusable aux yeux de la critique même.

C'est ce sentiment de tendresse particulière, qui ne me permet jamais sans regret de perdre long-temps de vue notre Héroïne. Je me hâterois par conséquent de savoir ce qui est arrivé à cette aimable créature depuis son départ de chez son Pere, si je ne me croyois pas absolument obligé de rendre une légère visite à Mr. *Bliffl*.

Mr. *Western*, dans la confusion d'idées que les premières nouvelles qu'il avoit reçues de sa fille avoient excitées dans sa tête, ayant pris sur le champ le parti de courir après elle, n'avoit pas du tout songé à faire la moindre part de sa découverte à Mr. *Bliffl*. Ce ne fut qu'à la première Hôtellerie qu'il rencontra sur la route, que le bon-homme s'en souvint, & qu'il dépêcha un Courier pour ap-

prendre à *Blifil* que *Sophie* étoit enfin retrouvée; & qu'il étoit toujours déterminé à la lui donner pour épouse, immédiatement à son arrivée à *Londres*, si *Blifil* étoit d'avis de l'y suivre au reçu de la Lettre qu'il lui écrivoit.

Comme l'amour de *Blifil* étoit de nature à ne pouvoir être ralenti que par un grand événement, (tel par exemple que la ruine entière de *Sophie*) ce fidele Amant, quoique bien convaincu d'avoir seul occasionné la fuite de sa Maîtresse, n'en étoit pas plus refroidi pour elle, & ne balança pas un instant à accepter les offres de Mr. *Western*.

Il est vrai, laissant à part son avarice, qu'il se promettoit, en épousant cette fille, de satisfaire une de ses plus grandes passions, c'est-à-dire, sa haine. Le mariage, suivant lui, étoit également propre à contenter l'amour ou la vengeance; & certains exemples nous prouvent, que cette opinion est du moins du nombre des probables. A dire le vrai, si nous pouvions partir de la conduite extérieure d'un assez bon nombre de gens mariés les uns envers les autres, nous pourrions peut-être assez vraisemblablement conclure que la plupart d'entr'eux, en s'associant ensemble, le cœur à part, a pu penser comme le sage *Blifil*.

Il trouva pourtant un obstacle dans son

chemin : ce fut de la part de Mr. *Alworthby*.

Cet homme respectable, à qui on n'avoit pu cacher la fuite de Mlle. *Western*, non plus que l'aversion qu'elle avoit conçue pour son Neveu, n'avoit pas eu besoin de réfléchir long-temps pour sentir qu'on lui en avoit imposé, & pour se repentir d'avoir laissé pousser si loin les choses. Il n'avoit jamais pensé qu'en fait de mariage, il fût inutile de consulter l'inclination des enfans ; il croyoit, au contraire, que le plus sûr moyen de rendre les deux Parties heureuses, étoit de les laisser présenter à l'Autel par la main de l'Amour.

Bliss s'attacha d'abord à dissiper les soupçons que son Oncle pouvoit avoir conçus de sa bonne foi dans tout le cours de cette affaire : ses protestations, ses sermens d'avoir été le premier trompé, déjà fortifiés par les déclarations précédentes de Mr. *Western*, tranquilliserent enfin Mr. *Alworthby*. Mais ce n'étoit pas assez. Il falloit amener l'Oncle au point de ne pas trouver mauvais que son Neveu recommençât de nouveau ses poursuites ; l'apparence seule des difficultés d'un pareil projet eût suffi pour désespérer tout autre génie moins entreprenant. Mais, sûr de ses talents, ce Jeune-homme ne connoissoit rien dans la vaste étendue du ressort de la ruse qu'il pût croire au-dessus de ses forces.

La peinture de sa vive tendresse pour *Sophie*, de l'espoir que sa persévérance pourroit peut-être un jour la toucher en sa faveur, fit la matiere de son début. Il demanda en grace que dans une affaire d'où dépendoit la félicité ou le malheur de sa vie, il lui fût du moins permis de tenter toutes les voyes permises pour s'en procurer le succès. Me préserve le Ciel, s'écrioit-il du ton le plus pathétique, de penser seulement à réussir par d'autres moyens ! D'ailleurs, Monsieur, ajoutoit-il, (en laissant tomber quelques larmes de commande) si l'événement trompe mon espérance, ne sera-t-il pas toujours temps, ne serez-vous pas toujours maître de refuser votre consentement ? Voyez ce que me mande Mr. *Western*, voyez avec quelle ardeur il desire cette alliance ; les sentiments d'un Pere peuvent-ils vous être suspects ? Quoi ! voulez-vous que *Jones*, prétendez-vous qu'un scélérat m'enleve une si digne épouse ? & la jeunesse de *Sophie* est-elle un objet indigne de la charité de Mr. *Alworthy* ?

Tous ces arguments ne pouvoient manquer d'être fortement sécondés par *Tuakum*, qui insista même un peu plus que *Blifil* sur l'obéissance que les enfants doivent en toute occasion à leurs Peres. Les mesures que *Blifil* vouloit prendre, ne partoient, selon lui, que des motifs les plus chrétiens. Le pauvre Jeu-

ne-homme (ajouta-t-il avec emphase) n'a parlé qu'en dernier lieu de la charité, & je suis presque convaincu que c'est le premier des motifs qui le guident.

Square, s'il eût été présent, eût sans doute parlé de même, quoique sur un autre ton; & sa morale, sur la convenance des choses, auroit eu très-beau jeu: mais le dérangement de sa santé l'avoit conduit depuis peu aux Eaux de *Bath*.

Mr. *Alworthy*, quoiqu'avec répugnance, fut enfin forcé de céder aux desirs de son Neveu. Je vous accompagnerai à *Londres*, lui dit-il, où vous ferez maître d'employer tous les moyens décents & convenables pour mériter l'affection de *Sophie*. Je vous déclare cependant que je ne consentirai jamais à l'ombre même de la violence, & qu'elle ne sera jamais votre épouse que de sa pleine & franche volonté.

C'est ainsi que la tendresse de Mr. *Alworthy* pour son Neveu mit en cette occasion sa prudence en défaut, & c'est ainsi que la meilleure des têtes est quelquefois trahie par la foiblesse du meilleur des cœurs.

Bliss ayant réussi au-delà de ses espérances, ne songea qu'à hâter l'exécution de ses projets. Rien d'important n'arrêtoit son Oncle à la campagne: il l'engagea à partir dès le lendemain, & ils arriverent à *Londres* le

44 L'ENFANT TROUVÉ,
soir même que Mr. *Jones* se réjouissoit si
bien à la Comédie aux dépens du bon *Par-*
tridge.

Le lendemain de son arrivée Mr. *Blifil*
ne manqua pas d'aller, dès le matin, rendre
ses devoirs à Mr. *Western*, de qui il fut très-
bien reçu, & qui l'assura (un peu plus qu'il
ne pouvoit peut-être,) que *Sophie* seroit à
lui dans peu de jours. Il ne voulut pas mê-
me que le jeune Amant retournât chez son
Oncle, jusqu'à ce qu'il l'eût présenté lui-mê-
me à Madame *Western*, sa Sœur.

CHAPITRE VI.

Visite de Mr. WESTERN à sa Sœur, ac-
compagné de Mr. BLIFIL.

LA sage Madame *Western* étoit occupée
à lire à sa Niece un Traité de la Pru-
dence & de la Politique matrimoniale, lors-
que son Frere & Mr. *Blifil* entrèrent brus-
quement chez elle, sans se faire annoncer. *So-*
phie, à la vue de *Blifil*, frémit, pâlit, &
pensa s'évanouir; sa Tante, plus aguerrie, se
contenta de rougir, & régala Mr. son Frere
de cette petite vespérie.

En vérité, Monsieur, je ne vous conçois

point ! quoi , la regle des procédés vous fera donc toujours inconnue ? L'appartement d'autrui ne vous fera donc jamais plus sacré que le vôtre , & vous croirez jusqu'à la mort y pouvoir entrer aussi librement que chez vos manants de Fermiers ? ... En quel siecle , en quel Pays les hommes entrèrent-ils jamais aussi familièrement , sur-tout à certaines heures , dans l'appartement d'une Femme de condition , sans la moindre décence , & , qui pis est , sans se faire annoncer ? ... Quelle peste de chicane , s'écria *Western* , allez-vous là me chercher ? ne semble-t-il pas que Point de vos brutalités , Monsieur , s'il vous plaît , interrompit brusquement Madame *Western* Vous avez effrayé ma pauvre Niece au point qu'elle ne se soutient qu'à peine Allez , rentrez dans votre cabinet , ma chere , & tâchez de vous remettre ; j'apperçois que vous en avez besoin.

A ces mots , *Sophie* , qui de ses jours n'avoit peut-être reçu d'ordre plus agréable , se hâta de disparoître.

Parbleu , ma Sœur , lui dit *Western* , je crois que vous extravaguez . J'amene ici mon futur gendre pour faire sa cour à ma fille , & vous la renvoyez !

Mais , mon Frere , répondit-elle , il faut être un peu plus qu'extravagant , sur-tout sachant la situation actuelle des choses , pour

J'en demande pardon à Mr. *Blifil*, mais il fait sûrement à qui imputer une réception aussi disgracieuse. Quant à moi, il ne sauroit douter du plaisir que j'aurai toujours de le voir; mais le bon sens que je lui connois, ne lui auroit probablement pas permis de se présenter si cavalièrement chez des personnes à qui l'on doit quelques égards, à moins d'y être ce qu'on appelle forcé par quelqu'un.

Blifil, étourdi de l'apostrophe, alloit faire succéder une sottise réponse à de très-sottes révérences; mais Mr. *Western* lui en épargna l'embarras. Oh! j'ai tort, s'écria-t-il, j'ai tort sans doute: cela ne peut être douteux, dès que Madame a prononcé.... Mais enfin nous sommes ici: ou faites revenir ma fille, ou souffrez que Mr. *Blifil* aille la voir. C'est pour cela qu'il vient à *Londres*, & nous n'avons plus de temps à perdre.

Doucement, mon frere, s'écria Madame *Western*: Mr. *Blifil* fait certainement trop son monde, après ce qui vient d'arriver, pour prétendre revoir ma Niece ce matin. Les femmes bien nées sont délicates, on les choque aisément; & les sens une fois agités se calment rarement si vite. Si Mr. *Blifil*, maître d'agir par lui-même, eût d'abord envoyé présenter ses devoirs à ma Niece, en lui demandant la permission de la saluer cette après-midi, peut-être eussé-je obtenu d'elle un con-

sentement de le voir. Mais c'est de quoi je désespere maintenant.

Je suis bien fâché, Madame, lui dit *Bli-fil*, de ce que l'extrême tendresse dont Monsieur *Western* m'honore, & dont je ne croirai jamais être assez digne, ait été cause.... de ce que.... Eh, Monsieur, interrompit la Dame, vous n'avez pas besoin d'excuse; ne connoissons-nous pas mon frere?

Je m'embarasse fort peu qu'on me connoisse, répondit *Western*, moitié fâché, moitié interdit; mais quand prétendez-vous qu'il la voye? Car enfin, je vous répète encore que c'est pour cela seul qu'il vient à *Londres*, ainsi que Mr. *Alworthy*.

Eh bien, mon frere, que Monsieur envoie demander l'heure de ma Niece: j'augure que son message, si l'on en croit mes conseils, pourra être reçu favorablement; je suis même convaincue que la visite de Monsieur, dans un temps mieux choisi, pourroit n'être pas refusée.... Et moi je vous dis qu'elle pourroit bien l'être, répondit brusquement *Western*; je connois mieux le terrain que vous.... Mais il y a des gens qui savent toujours tout mieux que d'autres.... Si l'on m'eût laissé faire, *Sophie* seroit encore chez moi;... je ne serois pas fort étonné de la voir encore décamper dès ce soir, car je fais combien elle déteste.... N'importe, interrompit

fort à propos la Tante, je prétends que l'on rende à ma Niece tout ce qui lui est dû. Je pense un peu plus que vous à soutenir les droits de ma famille : *Sophie* y fait & y fera toujours honneur, c'est moi qui vous le dis. Sa conduite ne nous fera point rougir, j'y mettrois ma fortune entiere.... Passez chez moi dans l'après-dînée, mon frere, vous me ferez plaisir; j'aurai à vous parler de choses véritablement importantes:.... mais il est tard, il faut que je m'habille; Mr. *Blifil*, ainsi que vous, m'excusera sans doute.... Point de difficulté, répondit *Western*, mais fixez le moment où vous trouverez bon que.... Mais, dit-elle nonchalamment, c'est ce que je ne faurois trop vous dire.... Vous viendrez cette après-midi.... Nous verrons.

Que diantre faire avec une pareille femme? s'écria *Western*, en se retournant vers *Blifil*. Je suis plus embarrassé avec elle, qu'un basset avec un vieux lievre. Attendons, peut-être sera-t-elle tantôt plus traitable.... Je sens toute mon infortune, Monsieur, lui dit le consterné *Blifil*; mais je sens également tout ce que je vous dois.

Il fit alors une profonde révérence à Madame *Western*, qui ne demeura pas en reste; & nos deux mécontents partirent; *Western* jurant entre ses dents que *Blifil*, quoi qu'il pût arriver, verroit *Sophie* avant le soir.

Si

Si Mr. *Western* crut avoir à se plaindre de cette visite, Mr. *Blifil* en étoit encore moins satisfait. Le premier n'en imputoit rien qu'à la mauvaise humeur de sa sœur, & à sa délicatesse ordinaire sur la moindre violation des bien-séances; mais *Blifil* voyoit un peu plus loin. Deux ou trois mots échappés à la Dame dans le cours de la conversation, avoient suffi pour lui faire soupçonner qu'il se tramoit quelque chose d'important contre ses intérêts. On verra bientôt qu'il n'avoit pas tout-à-fait tort.

CHAPITRE VII.

Conjuration de Lady BELLASTON contre JONES.

L'Amour avoit jetté des racines trop profondes dans le cœur du Lord *Fellamar*, pour que la rusticité de Mr. *Western* les en eût totalement arrachées. Il est vrai que dans la première chaleur de son ressentiment, ce jeune Lord avoit chargé le Capitaine *Eglane* d'une commission, dont cet Officier avoit un peu excédé les bornes. Il en eût même révoqué l'ordre, si, après avoir revu Lady *Bellaston*, (l'après-dînée du lendemain qu'il avoit été insulté par *Western*) il avoit pu retrouver le Capitaine. Mais ce dernier avoit été si

scrupuleux à remplir ses devoirs, qu'après avoir déterré le logement du Pere de *Sophie*, la crainte de manquer son homme l'avoit engagé à passer la nuit dans un cabaret, vis-à-vis les fenêtres du pauvre *Western*. *Eglane* n'avoit, par conséquent, pu recevoir la Lettre par laquelle Mylord le prioit de suspendre, jusqu'à nouvel ordre, l'exécution dont il étoit chargé.

Le lendemain de son projet manqué contre *Sophie*, le Lord *Fellamar*, comme nous l'avons dit, ayant vu l'après-midi Lady *Belaston*, avoit été si bien instruit par elle du caractère de Mr. *Western*, que ce Seigneur avoit senti toute l'absurdité du ressentiment qu'il avoit conservé contre le bon Gentilhomme, sur-tout dans la résolution où il persistoit encore de rechercher sa fille par les voyes les plus honorables.

Il fit part de toute la violence de sa passion à Mylady; qui, bien loin de l'en détourner, fortifia son espoir, en l'assurant que la famille entière, & le Pere de *Sophie* même, lorsqu'il seroit dans un état un peu plus sobre, se trouveroient très-honorés de sa recherche. Le seul obstacle que je craigne, ajouta-t-elle, ne peut naître que de la part du jeune drôle dont je vous ai déjà parlé, qui, quoique misérable & vagabond, est parvenu je ne fais trop comment à se faire très-bien vêtir, & à

passer pour un quelqu'un :... mais un pareil adversaire n'est pas digne de vous ; & je m'imagine que, sans vous compromettre, il ne seroit pas difficile de le faire enlever & embarquer sur la Flotte qui doit partir au premier jour pour *l'Amérique*. J'en ferois d'autant moins de scrupule, que votre amour & l'honneur d'une famille respectable y sont également intéressés ; & que ce malheureux est réellement un libertin, que vous préserverez sans doute d'une fin beaucoup plus déplorable.

Le Lord *Fellamar* remercia sincèrement Mylady de la part qu'elle vouloit bien prendre à une affaire d'où dépendoit tout le bonheur de sa vie.

Elle lui dit alors que les inquiétudes qu'elle avoit conçues pour sa Cousine, l'avoient engagée à faire faire des recherches pour découvrir le logement de *Tom Jones* ; & que le hazard lui avoit enfin procuré son adresse, qu'elle donna à Mylord.

Je ne vois rien, Madame, lui dit-il, après l'avoir remercié de nouveau, qui doive s'opposer au projet que vous me proposez ; & je vous promets même de songer à son exécution. Daignez pourtant, je vous en supplie, vous charger de mes propositions envers la famille de *Sophie* ; je remets tout, & ma fortune même, entre vos mains : trop heureux

si je puis me flatter d'obtenir cette aimable fille à ce prix.

Allez, Mylord, soyez tranquille, lui dit la Dame; répondez-moi seulement de *Jones*, je vous réponds du reste. Songez sur-tout que le temps est cher, & que vous ne sauriez trop tôt prévenir les entreprises de cet odieux rival.

Ainsi se termina cette fatale conversation, dont nous verrons bientôt les suites; mais revenons auparavant à Madame *Western*.

Au moment de son arrivée à *Londres*, elle avoit envoyé faire de très-respectueux compliments à Mylady, qui, charmée d'un événement aussi heureux dans la circonstance présente, avoit volé chez Madame *Western* avec toute la vivacité d'une Amante qui croit aller voir ce qu'elle aime. Il étoit, à son gré, beaucoup plus gracieux pour elle d'avoir à traiter avec une femme sensée & au fait du monde, qu'avec un grossier Campagnard, qu'elle honoroit du titre d'*Iroquois*.

Les deux Dames furent en effet bientôt d'accord. Le seul nom de Lord *Fellamar* suffisoit pour flatter l'ambition de la *Western*: la vivacité de sa tendresse pour *Sophie*, & la générosité des propositions de ce Seigneur, acheverent d'enchanter la Tante, & de la décider en faveur du Lord.

Jones, à son tour, fut mis sur le tapis. Les deux Dames déplorèrent également la

passion ridicule de notre Héroïne pour un objet si peu digne d'elle ; & Madame *Western* ne manqua pas d'en rejeter toute la faute sur la bêtise de son frere. J'espere pourtant, ajouta-t-elle, que ma Niece, qui réellement a de l'esprit, sacrifiera en faveur d'un Amant tel que Mylord *Fellamar*, une inclination qu'elle n'auroit peut-être jamais surmontée en faveur de Mr. *Blifil*. Car enfin, il faut rendre justice à *Sophie*, elle a du goût ; & ce Mr. *Blifil*, entre nous, est un sot animal, un vrai payfan, ma chere Cousine, qui, de même que tous nos Gentilshommes Casaniers, n'a rien d'humain ni de recommandable que sa fortune.

Je ne suis donc plus si surprise, dit Lady *Bellafton*, de l'attachement de *Sophie* pour Mr. *Jones*. Il est réellement aimable, & possède, dit-on, des vertus que les hommes prétendent nous être cheres. Croiriez-vous bien?... ceci vous fera rire, j'en ris encore moi-même.... Croiriez-vous bien, dis-je, que ce petit Monsieur s'est avisé de m'en conter ? rien n'est en vérité si plaisant.... Vous en doutez, n'est-il pas vrai ? tenez, voici de sa prose, & de quoi vous convaincre combien Mr. *Jones* a les inclinations élevées.

A ces mots Lady *Bellafton* remit à Madame *Western* la Lettre par laquelle notre Héros lui faisoit des propositions de maria-

ge; & que le Lecteur, s'il en a envie, peut relire dans le quinzieme Livre de cette Histoire.

Je suis en vérité confondue ! s'écria la *Western*, après avoir lu la Lettre. Voilà, je vous l'avoue, un vrai chef-d'œuvre d'impudence.... Mais on pourroit faire quelque usage de cette pièce. Voudriez-vous me la confier ? Oh ! très-volontiers, s'écria Lady *Bellafton*, faites-en tout ce qu'il vous plaira. Je ne serois pourtant pas bien-aise que vous la montrassiez à d'autres qu'à *Sophie*, & encore faudroit-il que cela vînt à propos.

Ah, cela est très-bon ! s'écria Madame *Western*;... mais revenons à notre amoureux : comment reçûtes-vous sa proposition ? comment le traitâtes-vous ?... Comme vous l'eussiez fait, ma chere, répondit Mylady en ricanant. J'ai tâté une fois du mariage, je m'en souviens ; & c'est assez, je pense, pour toute femme raisonnable.

Lady *Bellafton* ne doutoit pas de l'effet que produiroit cette Lettre, & sortit très-contente d'avoir encore assuré, de ce côté, sa vengeance contre le pauvre *Jones*.

Quelques Lecteurs s'étonneront peut-être, que haïssant également *Sophie*, cette Dame fût si empressée à faire réussir un mariage très-avantageux pour cette jeune personne. Mais nous les supplions de vouloir bien feuil-

leter le grand Livre de la nature; ils trouveront, vers la dernière page, en caractères assez brouillés, que les femmes, malgré la conduite contraire des Meres, Tantes, &c. en fait de mariage, pensent réellement que le plus grand des malheurs est de voir leur inclination traversée; & que jamais la haine ne peut plus efficacement s'exercer contre elles, qu'en renversant tout leur espoir de ce côté. Ils trouveront encore, à peu près au même endroit du Livre, qu'une femme à qui un Amant a été cher jusqu'à un certain point, fera plus de la moitié du chemin pour aller au d.... plutôt que de souffrir que sa rivale soit heureuse dans les bras de son infidèle.

Si ces raisons ne paroissent pas satisfaisantes, nous avouons ingénument que nous n'en connoissons pas d'autres qui aient pu motiver les actions de cette Dame, à moins que nous ne supposions qu'elle se fût vendue secrètement à Mylord *Fellamar*, ce que nous n'avons cependant pas trop lieu de soupçonner.

C'étoit justement de cette grande affaire que Madame *Western* étoit occupée, c'étoit dans l'instant même, qu'après une lecture préparatoire, elle se dispoisoit à en parler à sa Niece, que Mr. *Western* & *Blifil* étoient entrés si imprudemment chez elle. De là sa froideur pour *Blifil*, de là son indignation

56 L'ENFANT TROUVÉ,
contre son frere, de là enfin l'espece d'ordre
qu'elle lui avoit donné de passer chez elle dans
l'après-midi.

CHAPITRE VIII.

Visite de Mr. JONES à Madame FITZ-PATRICK.

Nous avons dit, dans le Chapitre de la Comédie, que Madame *Fitz-Patrick* avoit prié notre Héros de passer chez elle : il savoit trop bien vivre pour y manquer. Mais avant que de rendre compte de cette visite, il paroît convenable, suivant notre méthode, de retourner un peu sur nos pas, pour rendre raison du changement de Madame *Fitz-Patrick*, qui, après avoir déménagé exprès pour se soustraire aux importunités de Monsieur *Jones*, s'avise maintenant de lui demander une entrevue.

Cette Dame, ayant appris par Lady *Belaston* que Mr. *Western* étoit arrivé à *Londres*, s'étoit hâtée de l'aller voir dans son logement de *Picadilly*, & en avoit été assez mal reçue pour n'avoir plus envie d'y retourner. Delà un vieux domestique de Madame *Western* avoit conduit Madame *Fitz-Patrick* chez sa Maîtresse, où elle n'avoit pas été

mieux accueillie. Bref, elle étoit revenue chez elle assez bien convaincue que son plan de réconciliation avec sa famille étoit absolument avorté, & qu'il falloit renoncer pour jamais à l'espoir de se réunir avec de tels parents. De ce moment Madame *Fitz-Patrick* ne pensa plus qu'à la vengeance, & la rencontre de *Jones* à la Comédie lui avoit fait naître une idée digne des sentiments dont son ame étoit remplie.

Le Lecteur se rappellera peut-être aisément que Mr. *Fitz-Patrick*, avant que d'épouser sa femme à *Bath*, en avoit conté à Madame *Western*, & que la haine de la Tante contre la Niece étoit née de cette rivalité. Madame *Westren* n'avoit pu pardonner à la jeune *Henriette* de lui avoir ainsi enlevé un Amant, dont elle espéroit bientôt faire un époux.

Fondée sur ce principe, & sur une plus ample connoissance du caractère de sa Tante, Madame *Fitz-Patrick* avoit imaginé que la bonne Dame pourroit n'être pas insensible à la tendresse de notre Héros.

Dès qu'il fut arrivé chez elle, après avoir excusé sa conduite passée envers lui, sous différents prétextes assez inutiles à rapporter, Madame *Fitz-Patrick* fit part de son projet à Mr. *Jones*, &, en lui en démontrant la réussite inmanquable, lui prouva en même-temps

58 L'ENFANT TROUVÉ,

qu'il devoit renoncer à jamais revoir *Sophie*, s'il étoit assez scrupuleux pour refuser de se servir d'un innocent stratagème, qui avoit déjà si bien réussi à Mr. *Fitz-Patrick*.

Jones, qui ne le trouvoit pas si innocent, remercia pourtant la Dame de l'intérêt qu'elle daignoit prendre à son infortune. Ce stratagème, lui dit-il, Madame, a pu réussir à Mr. *Fitz-Patrick*; mais Madame *Western* ignoroit qu'il vous aimât. Ici il n'en est pas de même; mon amour pour *Sophie* n'est, hélas! que trop public. D'ailleurs, j'ose presque vous assurer que *Sophie* elle-même ne consentiroit jamais à une trahison de cette espèce: son ame m'est connue, l'ombre même de la fausseté est un crime à ses yeux.

Cette réponse parut dure à Madame *Fitz-Patrick*; elle en fut un peu démontée: il est vrai qu'elle n'étoit pas trop polie de la part de notre Héros. Mais tels sont les Amants; ils ne connoissent point de bornes quand ils s'agit de louer leurs Maîtresses. *Jones* ne pensoit pas, en louant ainsi l'une des Cousines, à quel point il insultoit l'autre.

En vérité, Monsieur, lui dit la Dame avec quelque dépit, je ne connois rien de si aisé à tromper qu'une femme un peu âgée, quand elle est amoureuse; & je puis vous jurer que je connois très-bien ma Tante. Est-il bien difficile de feindre, que le désespoir de voir

Sophie irrévocablement promise à *Blifil*, a enfin fixé toutes vos idées sur Madame *Western*? Croyez-vous ma Cousine assez simple pour concevoir quelque scrupule d'une petite supercherie que l'amour rend si excusable? N'est-ce pas fort bien fait, au contraire, que de punir cette vieille folle de tous les maux que ses pareilles causent journellement dans les familles par leurs passions tragi-comiques? & n'est-il pas déplorable que la Loi ait négligé de pourvoir à leur châtimement? Je ne fus pas si scrupuleuse, je l'avoue; & si *l'ombre même de la fausseté est un crime* aux yeux de *Sophie*, j'ose encore espérer, si tant est qu'elle vous aime, qu'en cette occasion elle se croira peu coupable. Quoi qu'il en soit, Monsieur, je vous ai dit ce que je pense; à vous permis de le trouver mauvais, comme à moi de savoir à quoi m'en tenir sur ce que je dois penser de vous.

Jones vit alors clairement l'impolitesse qu'il avoit commise, & employa tous ses efforts pour la réparer; mais il ne fit que bégayer d'assez mauvaises excuses, & que s'embarrasser encore davantage. A dire le vrai, je crois qu'il est toujours plus sûr de laisser tomber une balourdise, que d'entreprendre de l'excuser, encore moins de la justifier : c'est un mauvais pas où l'on s'enfonce d'autant plus, qu'on fait d'efforts pour s'en dégager;

& peu de gens en pareil cas sont aussi généreux que Madame *Fitz-Patrick*, qui jetant enfin un coup d'œil gracieux sur notre Héros.... Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses, lui dit-elle; je pardonne aisément les fautes que l'amour fait commettre.

Elle renouvela ensuite ses propositions, qu'elle fortifia de tout ce que son imagination put lui suggérer pour engager *Jones* à tenter l'entreprise. Elle en parla même si chaudement, que notre Héros, pénétrant enfin les motifs de la Dame, n'en devint que plus ferme & plus en garde contre ses insinuations. J'aime *Sophie*, Madame, ou plutôt je l'adore, lui dit-il avec vivacité : mais, indépendamment du succès de votre projet, que je crois impossible, la tendresse que je ressens est d'un genre trop peu connu pour ne vous pas étonner. Hélas ! malgré tout mon amour, l'inégalité de nos conditions me frappe au point que j'ose à peine souhaiter que *Sophie* puisse un jour me croire digne d'elle.

Jones s'étendit beaucoup sur cet article ; un cœur vraiment généreux ne croit jamais avoir tout dit. Mais, quelque beaux que fussent ses sentiments, nous n'avons pas maintenant le loisir de les rapporter. Revenons plutôt à Madame *Fitz-Patrick*.

Il est de jolies femmes, (car je n'ose pas m'exprimer ici en termes trop généraux) il

est de jolies femmes, dis-je, chez qui l'amour-propre est si grand, qu'il tient, pour ainsi dire, à tous les objets. La vanité, seul principe de leurs pensées, seul mobile de leurs actions, les accoutume insensiblement à s'adopter toutes les louanges qu'on peut donner à d'autres : peu leur importe que ce soit le bien d'autrui, leur adresse ingénieuse ne fait pas moins l'approprier à leur usage. Vis-à-vis cette espèce de femmes, il est presque impossible de rien dire à l'avantage d'une autre, sans qu'elles trouvent le moyen de se l'appliquer à elles-mêmes.... Si la beauté, (dit une de ces femmes) si l'esprit, si les talents, si la gayeté de Madame une telle font tant d'impression sur cet homme, que ne doit-il pas penser de moi qui possède toutes ces qualités dans un degré infiniment supérieur?... Un homme devient même souvent plus aimable aux yeux de cette espèce de femmes, en exagérant l'éloge de sa Maîtresse : tandis que d'un côté il exprime l'ardeur & la générosité de ses sentiments, on réfléchit de l'autre, on pense au plaisir qu'il y auroit à être aimé d'un homme capable de ressentir des mouvements si vifs pour un mérite inférieur à celui dont on se flatte d'être douée.

Quelqu'étrange que ceci paroisse à certains yeux, nous avons pourtant des exemples (indépendamment de celui de Madame Fitz-

Patrick) de la vérité d'une observation qui paroîtra peut-être ici un peu trop métaphysique. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que celle-ci commença alors à ressentir pour Mr. *Johnes* certain je ne fais quoi, dont les symptômes se débrouillèrent plus aisément dans l'esprit de la Dame, qu'ils ne s'étoient ci-devant débrouillés dans celui de la pauvre *Sophie*.

Il est vrai que la véritable beauté, dans les deux sexes, est d'une puissance à laquelle on peut plus difficilement résister que bien des gens ne le pensent. On a beau nous dire, nous avons beau répéter nous-mêmes (comme les enfants répètent une leçon qui n'a frappé que leur mémoire) que les dehors sont ce que l'on doit moins considérer dans les personnes, & que les charmes du dedans sont les seuls qui soient véritablement aussi solides qu'estimables; j'ai toujours observé, à l'approche d'une grande beauté, que ces charmes intérieurs dont la solidité nous touche tant, ne brillent pas plus à nos yeux que les astres de la nuit après le lever du Soleil.

Lorsque notre Héros eut mis fin à des exclamations dignes de ceux de *Clélie* même, Madame *Fitz-Patrick*, soupirant un tendre soupir, & jettant sur terre des yeux qui jusqu'alors avoient été fixés sur l'amoureux *Johnes*: en vérité, s'écria-t-elle, vous me percez le cœur! mais c'est le sort d'une tendresse

telle que la vôtre, d'être payée d'ingratitude par des ames peu faites pour en bien sentir tout le prix. Je connois ma Cousine, Mr. *Jones*, & sans doute bien mieux que vous : une femme capable de résister à de tels sentiments, étoit peu digne de les faire naître.

Madame, s'écria *Jones*, étonné du propos, vous ne prétendez pas sans doute !... Je fais ce que je prétends, s'écria aussi haut Madame *Fitz-Patrick*, je fais ce que j'entends par-là. Oui, je soutiens fermement qu'il est un certain pouvoir enchanteur dans le véritable amour ; qu'il est peu de femmes assez heureuses pour l'avoir rencontré dans le cœur d'un Amant ; qu'il en est moins encore d'assez tendres, d'assez intelligentes pour savoir discerner, connoître & apprécier toute l'étendue de leur bonheur. Je n'entendis jamais un Amant penser & s'exprimer si généreusement que vous ; vous dissipez tous les soupçons, vous forcez le cœur à vous croire ; & celui que vous n'attendrissez pas, est à mes yeux bien méprisable.

L'air dont ceci fut dit, les gestes qui l'accompagnerent, d'accord avec le langage des yeux, inspirerent tout-à-coup à notre Héros des soupçons dont nous nous dispenserons de faire part au Lecteur. Au-lieu de repliquer, ... je crains, dit-il, Madame, en se levant, d'avoir déjà trop abusé de vos bontés.

64 L'ENFANT TROUVÉ,
par la longueur de ma visite; souffrez que je
prenne congé de vous.

Point du tout, Monsieur, répondit Madame *Fitz-Patrick*. . . . Oh, bon Dieu! vous voyez en moi la plus sincère & la plus compatissante de vos amies. . . . Mais, puisque vous êtes si pressé, réfléchissez du moins sur le projet dont je vous ai fait part: c'est le zèle, c'est la pitié qui l'a dicté, & je suis convaincue que vous en connoîtrez tout le mérite. Venez même m'en dire des nouvelles le plutôt que vous pourrez. . . . Demain matin, si vos affaires vous le permettent, ou en tout cas dans la journée; je ne compte point de sortir.

Un regard qui accompagna cet adieu, mit la dernière main aux soupçons de Mr. *Jones*, & confirma la résolution qu'il avoit déjà prise depuis plus d'un quart-d'heure, de ne plus revoir cette Dame; car, tout vicieux que nous l'avons vu quelquefois dans le cours de cette Histoire, son cœur, ses pensées étoient tellement à *Sophie*, que nulle femme sur la terre (nous le croyons du moins) n'eût pu parvenir alors à le rendre infidèle.

Cependant, la fortune qui n'étoit point de ses amies, se préparoit à l'attaquer par un autre côté, en lui suscitant l'aventure vraiment tragique dont nous allons vous faire part.

C H A P I T R E IX.

Suite de la Visite précédente.

Monsieur *Fitz Patrick* ayant été informé par Madame *Western* de l'asyle qu'avoit choisi son épouse, étoit parti de *Bath* pour la venir chercher à *Londres*.

On se souvient apparemment du caractère jaloux & emporté de ce Gentilhomme ; & on n'a peut-être pas non plus oublié les soupçons qu'il avoit conçus à *Upton* contre *Jones*, lorsqu'il l'avoit surpris en même chambre dans cette Hôtellerie avec Madame *Waters*. La Lettre que sa femme avoit écrite à Madame *Western*, & qui lui avoit été remise par cette dernière, avoit achevé de lui rendre notre Héros d'autant plus odieux, que Madame *Fitz-Patrick* en avoit fait à sa Tante un très-beau portrait. La seule circonstance que son épouse s'étoit trouvée en même-temps que *Jones* dans l'Hôtellerie d'*Upton*, étoit plus que suffisante pour enflammer une aussi mauvaise tête : qu'on juge de l'effet que le concours des autres étoit capable d'y produire.

Ce furieux, cherchant sa femme de porte en porte, rodoit depuis le matin dans les rues

de *Londres*, & venoit d'apprendre sa demeure : il mettoit le pied sur la porte de la maison, au moment malheureux où *Jones* se présente pour en sortir.

Fitz-Patrick ne reconnut pas d'abord notre Héros; mais un Jeune-homme bien mis, & qui sortoit de chez sa femme, étoit bien digne de l'attention d'un époux de ce caractère. Que venez-vous de faire dans cette maison? dit-il brutalement à *Jones*. Je viens d'y rendre visite à une Dame, répondit modérément l'autre. Quelles affaires avez-vous avec elle? repliqua l'*Irlandois*.... Ah, s'écria *Jones* en reconnoissant Mr. *Fitz-Patrick*, je suis charmé de vous revoir! j'espère que la petite méprise qui avoit pensé nous brouiller, n'a pas laissé de rancune entre nous.

Sur mon ame! Monsieur, lui dit *Fitz-Patrick*, je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vu nulle part;... j'ignore même votre nom. Je ne fais pas plus le vôtre, lui dit *Jones*; mais je vous ai sûrement vu à *Upton*, où nous eûmes une querelle assez plaisante, que nous allons, si vous voulez, terminer dans le moment avec une bouteille de vin.

A *Upton*! s'écria *Fitz-Patrick*.... Ah, sur mon ame! c'est lui. Ne vous appelez-vous pas *Jones*? Vous l'avez dit, lui répondit notre Héros.... O, parbleu, vous êtes l'homme que je cherche!... Oui, je veux

boire un coup avec vous, mais recevez avant celui-ci de ma part. Voilà pour toi, coquin; (dit-il en exécutant sa promesse) si tu n'es pas content de cette politesse, ceci t'en prépare une autre.

A ces mots, tirant son épée, Mr. *Fitz-Patrick* se mit en défense: seule position des armes qu'il eût jamais connue.

Jones, violemment ébranlé d'une attaque aussi imprévue, mit pourtant d'abord l'épée à la main; & quoiqu'absolument novice dans le métier des Armes, il tomba si vigoureusement sur l'*Irlandois*, qu'après avoir fait sauter sa garde en pièces, il passa son épée au travers du corps de ce Gentilhomme, qui ayant chancelé quelques pas, s'écria en tombant, j'en ai assez, je suis un homme mort.

J'espere que non, s'écria *Jones* en courant à lui; mais, quoi qu'il en arrive, vous ne pouvez l'imputer qu'à vous-même.

Dans ce moment un certain nombre d'hommes armés tombèrent sur notre Héros, & se saisirent de sa personne. Je ne prétends point vous résister, leur dit-il, je vais vous suivre; mais que du moins quelqu'un de vous reste, & prenne soin du blessé.

Oui, oui, lui répondit l'un d'eux, on aura soin du blessé; il y a apparence qu'il ne vivra pas dans deux heures. Quant à vous, mon cher Monsieur, vous avez un mois de répit

en attendant la *Session*, * & le reste. Peste de lui ! dit un autre, il a prévenu son voyage ; ce n'étoit pas pour *Tyburn* qu'il étoit destiné.

Le pauvre *Jones* essuya mille autres raileries de cette canaille, qui n'étoit autre que la troupe employée par Mylord *Fellamar* pour l'enlever & le faire conduire à la Flotte. Ces misérables, postés au coin de la rue, l'avoient vu entrer chez Madame *Fitz-Patrick*, & n'attendoient que sa sortie pour faire leur coup, lorsque ce malheureux accident arriva.

L'Officier de cette illustre Brigade conçut très-fagement qu'il n'avoit plus autre chose à faire que de remettre son prisonnier entre les mains du Magistrat de la Police, ce qui fut bientôt exécuté.

Le Connétable, voyant notre Héros richement vêtu, & ayant appris qu'il s'agissoit d'un duel, le traita civilement ; & envoya même, à la prière du prisonnier, savoir des nouvelles du blessé, qui étoit alors dans une taverne entre les mains d'un Chirurgien. Le rapport fut que la blessure étoit mortelle, & qu'il n'y avoit aucun espoir de sauver l'*Irlandois*. Sur quoi le Connétable ayant signifié à *Jones* qu'il falloit aller chez un Commissaire, j'irai par-tout où vous voudrez, répondit le prisonnier, mon

* Où l'on juge les Criminels.

fort m'est fort indifférent; car, quoique convaincu de n'être pas coupable suivant les Loix, le poids du sang que j'ai versé n'en est pas moins un cruel fardeau pour mon cœur.

Après toutes ces formalités, qui demandèrent du temps, notre Héros fut conduit si tard à *Newgate*, * qu'il ne voulut pas envoyer chercher *Partridge* jusqu'au lendemain; & comme il étoit sept heures du matin avant que *Jones* eût pu fermer l'œil, il en étoit bien douze lorsque le pauvre Pédagogue, mortellement effrayé du malheur de son Maître, arriva à la prison. Il pleuroit à chaudes larmes en abordant *Jones*; & sa terreur étoit d'autant plus grande, qu'ayant oui dire que Mr. *Fitz-Patrick* étoit mort de sa blessure, le timide *Partridge* appréhendoit à chaque instant de le voir à ses trousses. Enfin il se ressouvint d'une Lettre, qui lui étoit parvenue la veille par le ministère du Gardeschasse, & qu'il devoit remettre au prisonnier. Notre Héros se hâta d'en rompre le cachet, & y lut ces mots:

Vous ne devez cette Lettre qu'à un événement, qui, je l'avoue, m'a fort surpris. Ma Tante vient de me montrer une des vôtres à Lady Bellaston, où vous lui proposez un mariage; & je suis bien con-

* Fameuse Prison de Londres.

70 L'ENFANT TROUVÉ, &c.

vaincue qu'elle est de votre main. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'elle soit datée du jour même où vous prétendiez être si inquiet & si touché de mes malheurs.... Je laisse cette matiere à vos réflexions. Tout ce que je souhaite maintenant, c'est que votre nom ne vienne jamais jusqu'aux oreilles de

S. W.

Dans la situation actuelle de *Jones*, tant pour l'esprit que pour le corps, nous osons présumer que *Tuakum*, après lui avoir vu lire cette Lettre, auroit eu quelque pitié des horreurs de son sort. Mais, tout affreux qu'il est, nous sommes pourtant forcés de le quitter pour mettre fin au seizieme Livre de cette Histoire.

Fin du seizieme Livre.





L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE DIX-SEPTIEME,

Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.



Uand un Auteur comique a rendu ses principaux personnages aussi heureux qu'ils peuvent l'être, ou quand l'Auteur tragique a conduit les siens au dernier période du malheur, tous deux sont satisfaits, tous deux croyent leur tâche remplie.

Si nous étions de complexion un peu tragique, le Lecteur avoueroit sans doute que nous ne sommes pas loin du but, puisqu'il

72 L'ENFANT TROUVÉ,

seroit difficile au noir Héros de *Milton* même, ou à quelqu'un de Messieurs ses Suffragants sur terre, de concerter une situation plus cruelle & plus désespérante que celle où nous avons laissé le pauvre *Tom Jones* dans le dernier Chapitre de cette Histoire. Quant à *Sophie*, la meilleure femme du monde ne souhaiteroit sûrement pas plus de maux à la plus odieuse rivale, que ceux dont nous pouvons la supposer accablée. Que nous reste-t-il donc à faire pour achever la Tragédie? deux ou trois meurtres tout au plus, quelques vieilles sentences habillées de neuf... Parterre, applaudissez.

Mais de tirer nos Acteurs chéris de l'aby-me d'infortunes où les voilà plongés, de les amener vraisemblablement au port de la félicité, c'est bien une autre opération... Oui sans doute, & si difficile que nous n'oserions même l'entreprendre.

S'il n'étoit question que de *Sophie*, il est assez probable que nous pourrions enfin lui trouver un bon mari, *Blifil*, par exemple, Mylord *Fellamar*, ou quelqu'autre. Mais pour *Jones*, ses calamités, graces à son imprudence, sont devenues si terribles, il a si peu d'amis, & ses ennemis sont si puissants, que nous désespérons absolument de l'amener à bien.

Ce que nous promettons donc au Lecteur, c'est

c'est que malgré toute l'amitié que l'on peut nous croire pour ce pauvre garçon, dont malheureusement nous avons fait notre Héros, nous ne lui prêterons aucun de ces secours surnaturels, dont nos confreres se servent si adroitement dans le moindre petit embarras, pour le soulagement de leurs principaux personnages. Si Mr. *Jones* ne trouve pas le secret de se tirer naturellement d'affaire, nous ne ferons en sa faveur aucune violence à la vérité, non plus qu'à la dignité de l'Histoire. Nous aimerions infiniment mieux (cela paroîtra pourtant un peu *Anglois*) avoir à raconter sa fin lamentable à *Tyburn*, que de manquer à notre devoir d'Historiens, en abusant de la bonne foi des Lecteurs.

Les Anciens, en pareil cas, étoient bien plus à l'aise : leur Mythologie, que le Vulgaire eût tremblé de révoquer en doute, leur offroit toujours des moyens certains pour tirer d'oppression leurs Héros favoris. Toutes les Divinités du Paganisme étoient aux ordres des Auteurs, & toujours prêtes à exécuter leurs moindres commandements. Plus leur intervention étoit surprenante, plus elle frappoit & enchantoit le Spectateur, ou le Lecteur crédule.

Heureux Anciens, que vous aviez beau jeu ! Vous eussiez plutôt transporté votre Ami d'un Pays à l'autre, & vous l'en eussiez ra-

74 L'ENFANT TROUVÉ,
mené sain & sauf, avec plus de facilité que
n'en trouve un malheureux Moderne pour
délivrer avec vraisemblance son Héros des
fers du moindre Géolier!

Les *Arabes*, les *Persans*, tous les *Asiatiques* ont le même avantage, en écrivant ces Contes merveilleux que j'ai vu lire avec une avidité si singulière : leurs Fées, leurs Génies en font tous les fraix; la puissance de ces êtres chimériques est pour eux un Article de Foi, l'*Alcoran* même les consacre. Mais ces ressources nous sont interdites, les moyens naturels sont les seuls qui nous soient permis. Essayons donc ce que nous pouvons faire en faveur de l'ami *Jones* : quoique, pour dire le vrai, quelque chose nous souffle à l'oreille qu'il n'est pas encore parvenu au comble de son infortune; & que la plus terrible nouvelle qu'il ait jamais reçue, est peut-être prête à lui être annoncée.

CHAPITRE II.

Conduite généreuse de Madame MILLER.

Monsieur *Alworthy* & Madame *Miller* étoient à déjeuner ensemble, lorsque Mr. *Bliffl*, qui étoit sorti dès le matin, vint se joindre à eux, & adressa ainsi la parole à

ce bon Gentilhomme.... O mon cher Oncle, quelle triste nouvelle je suis forcé de vous apprendre, & que je crains d'augmenter vos regrets!... Ciel! se peut-il qu'un pareil scélérat ait tant éprouvé vos bontés?...

De quoi s'agit-il, mon enfant? lui dit l'Oncle: je crains d'en avoir obligé plus d'un dans le cours de ma vie, mais la charité n'adopte point les vices de son objet. Ah, Monsieur! c'est sans doute par une direction secrète de la Providence, que le mot d'adoption vient de sortir de votre bouche.... Votre fils adoptif, hélas! ce *Tom Jones*, ce malheureux que vous avez nourri dans votre sein, vient de prouver qu'il étoit en effet le plus infame de tous les hommes.... Par tout ce que les gens de bien réverent, (interrompit à haute voix Madame *Miller*) ce que vous dites n'est pas vrai. Mr. *Jones* n'est, ni ne fut jamais tel: son extrême probité, ses vertus me sont connues; & si tout autre avoit osé parler ainsi de lui en ma présence, cette eau bouillante lui eût déjà lavé la face.

Mr. *Alworthy* fut fort surpris de cette vivacité: mais Madame *Miller*, sans lui donner le temps d'ouvrir la bouche: Ah! de grace Monsieur, s'écria-t-elle, ne foyez pas irrité contre moi. L'offre du monde entier ne me feroit pas risquer de vous déplaire, mais je n'ai pu souffrir que l'on parlât ainsi de Mr. *Jones*.

J'avoue, Madame, répondit gravement Mr. *Alworthy*, que je suis étonné de vous voir défendre avec tant de chaleur un homme que vous ne connoissez pas.

Je le connois, Monsieur, dit-elle, en vérité je le connois : je serois la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne m'en trouvois pas honorée. C'est lui qui a sauvé ma famille, c'est à lui que j'en dois une reconnoissance éternelle.... Ciel ! daigne l'en récompenser, daigne confondre ses ennemis ! Je fais, je vois enfin qu'il en a de bien dangereux, & je crois pénétrer leurs projets.

Vous me surprenez de plus en plus, Madame, lui dit Mr. *Alworthy* ; mais vous vous trompez sans doute, & c'est d'un autre apparemment que vous croyez parler ? Vous ne pouvez avoir aucune obligation de ce genre à l'homme dont il s'agit ici.

Pardonnez-moi, Monsieur, répondit-elle, je lui en ai d'essentielles : c'est le sauveur de ma famille.... Daignez m'en croire, mon cher Monsieur ; on l'a perdu, on vous a trompé, on vous trompe encore, cela ne peut être autrement. Non, il n'est pas possible qu'un cœur tel que celui de Mr. *Jones* ait pu véritablement vous manquer au point de mériter votre haine. Vous l'aviez cru digne de vos bontés, vous m'en avez mille fois fait l'éloge, vous l'aimiez ; donc il en étoit digne :

fans la malice de ses ennemis, vous l'aimeriez fans doute encore, vous ne souffririez pas du moins qu'on osât à vos yeux le traiter d'infame. Non, encore un coup, mon cher Monsieur, mon digne & respectable ami, ces noms affreux ne sont pas faits pour lui; il a mieux mérité de vous. Ah! que n'avez-vous pu l'entendre! que n'avez-vous pu être témoin invisible de tout ce qu'il m'a dit de vous! que vous seriez mieux convaincu des tendres & respectueux sentiments, de la vive & sincere tendresse que cet infortuné ressent toujours pour son cher bienfaiteur! Votre nom même ne sortit jamais devant moi de sa bouche qu'avec vénération. Je l'ai vu, Monsieur, je l'ai vu dans cette chambre même, à genoux, prosterné sur la terre, implorer pour vous tout ce que le Ciel peut répandre de faveurs sur la tête d'un juste. J'aime ma fille, vous le savez; mais ce pauvre garçon vous aime encore davantage.

J'apperçois maintenant, dit *Blifil* (avec ce ricanement grimacier dont l'Enfer a doué ses mignons) je vois clairement que Madame connoît notre homme. Mon Oncle trouvera fans doute encore plus d'une de ses connoissances à *Londres*, chez qui Mr. *Jones* aura été raconter ses douleurs. Quant à moi, je vois, par les propos détournés de Madame, qu'il m'a peu ménagé; mais, en vérité, je le lui pardonne.

Puisse le Ciel vous en dire autant ! Monsieur, s'écria Madame *Miller* : nous avons souvent plus besoin de clémence que nous ne pensons.

Madame, dit Mr. *Alworthy* avec quelque émotion, la façon dont vous traitez mon Neveu me paroît un peu dure, & ne sauroit en vérité me plaire. Si celui qui vous a si méchamment prévenu sur son compte, croit adoucir par-là mon ressentiment, il se trompe ainsi que vous. Sachez même, Madame, que le Jeune-homme ici présent a peut-être été l'Avocat le plus chaud de l'ingrat dont vous prenez aujourd'hui la défense. Ceci, affirmé par moi, doit je crois vous faire sentir tout le mauvais cœur & la lâcheté de votre client.

On vous trompe, Monsieur, répondit Madame *Miller* ; fusse-je maintenant au lit de la mort, je vous dirois encore que l'on vous trompe indignement. Je ne prétends pourtant pas que le pauvre opprimé soit absolument exempt de fautes ; mais elles n'ont d'autre principe que la jeunesse & la légèreté, dont l'âge le corrigera, & qui d'ailleurs sont déjà-présent balancées par un cœur si généreux, si droit & si sincère, que le Ciel, après le vôtre, n'en forma peut-être jamais de pareil.

En vérité, Madame *Miller*, s'écria Monsieur *Alworthy*, si quelqu'un m'eût rapporté ceci de vous, je ne l'eusse pas cru.... Et

moi, Monsieur, s'écria aussi la bonne femme, je vous garantis que vous me croirez lorsque je vous aurai appris (car je ne veux rien vous cacher) tout ce que l'honneur & la probité m'obligent de vous dire; loin d'en être offensé (je connois trop combien vous êtes juste) vous conviendrez, j'en suis bien sûre, qu'il faudroit que je fusse indigne de vivre, si je ne rendois pas justice à Mr. *Jones*.

Eh bien, Madame, il faut vous satisfaire, dit Mr. *Alworthy* : je serai même charmé de voir par quels moyens il est possible d'excuser une conduite que je trouvois, je vous l'avoue, inexcusable. Après cette promesse, permettez maintenant à mon Neveu d'achever ce qu'il avoit à nous dire, & dont son début me fait préjuger l'importance. Peut-être ce nouveau trait de Mr. *Jones* suffira-t-il pour vous ouvrir les yeux.

Madame *Miller*, ayant enfin promis de se taire, Mr. *Blifil* commença ainsi :

Si mon Oncle n'est pas offensé des emportemens de Madame *Miller*, il peut être bien convaincu que pour ce qui me touche je n'en conserve aucun ressentiment. Je ne m'imaginois pourtant pas que vos bontés pour elle méritassent un semblable retour.... Fort bien, mon enfant, interrompit Mr. *Alworthy*; mais qu'aviez-vous à nous apprendre? Qu'a-t-il fait encore de nouveau? Par-

80 L'ENFANT TROUVÉ,
lez, je vous en prie.... Qu'a-t-il fait? Ah! Monsieur, s'écria *Bliss*, quoi qu'en dise Madame *Miller*, vous ne l'eussiez jamais appris de moi, s'il étoit possible de vous cacher ce que tout le monde fait maintenant. Hélas! il a tué un homme : je ne dis pas, assassiné.... La Loi ne l'envisagera peut-être pas ainsi.... Et je l'aime encore assez pour conserver cet espoir.

Mr. *Alworthy*, surpris, consterné du coup, leva les yeux au Ciel, garda quelque temps le silence; puis se retournant vers Madame *Miller* : eh bien, Madame, s'écria-t-il, que me direz-vous maintenant?

Que je ne fus jamais plus saisie ni plus affligée, répondit-elle en soupirant.... Mais si le fait est vrai, je parierois encore ma tête, que le mort, quel qu'il soit, avoit tort. Tout fourmille ici de bandits, dont l'occupation favorite est d'insulter les Jeunes-gens. Il a sans doute été poussé à bout; car de tous ceux qui logeront jamais chez moi, Mr. *Jones* est le plus doux, le plus affable, & le moins querelleur. Tout le monde l'aimoit, & quiconque l'a connu n'en a jamais dit que du bien....

Tandis qu'elle donnoit ainsi carrière aux effusions de son cœur, quelqu'un qui frappa tout-à-coup à la porte, mit fin à la conversation. La bonne Hôtesse, jugeant que c'étoit

une visite pour Mr *Alworthy*, se hâta de se retirer, en prenant par la main sa petite fille, dont les yeux étoient baignés de larmes, à cause des mauvaises nouvelles qu'elle venoit d'entendre de Mr. *Jones*, qui l'appelloit sa petite femme, lui donnoit beaucoup de joujoux, & jouoit souvent avec elle.

Quelques Lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de ces petits détails, que nous nous plaçons quelquefois de rapporter, à l'exemple de *Plutarque*, l'un de nos meilleurs frères en fait de narrations historiques; d'autres nous le pardonneront peut-être en faveur du reste : en tout cas ils ne peuvent que s'en venger.

C H A P I T R E III.

Visite de Mr. WESTERN à Mr. ALWORTHY.

MAdame *Miller* ne faisoit que de sortir, lorsque Mr. *Western* entra, en criant comme un forcené : quoi ! ces coquins de porteurs ne seront pas contents quand un honnête Gentilhomme leur donne encore douze sols par-dessus le marché convenu ! Tout est arabe, tout est frippon dans cette Ville, tout conspire pour piller impunément

82 L'ENFANT TROUVÉ,

la Noblesse de la Campagne ! Que la peste les creve tous , je n'y remets jamais le pied !...

Lorsque ce petit mouvement de colere fut un peu apaisé , il se souvint qu'il en avoit un autre à exprimer sur le même ton. Eh bien , dit-il , voilà de belle besogne sur le tapis ! Nos chiens ont pris le change : nous comptons chasser un renard ; c'est maintenant à un blaireau que nous avons à faire.

De grace , mon cher voisin , lui dit amicalement Mr. *Alworthby* , laissez la métaphore , & parlez un peu plus clairement.

Volontiers , dit *Western* ; sachez donc que le bâtard de quelqu'un , je ne fais trop de qui , nous a bien tracassés ; ... & qu'aujourd'hui , un autre bâtard sans doute , car c'est un Lord , prétend avoir ma fille. Mais au diantre si j'y consens jamais ! ces beaux Messieurs ont assez ruiné la Nation : mes terres ne passeront jamais la mer pour aller à *Hanovre*.

Vous m'étonnez , mon cher ami , lui dit Mr. *Alworthby*. Eh parbleu ! je suis étonné moi-même , répondit *Western*. Je fus hier au soir chez ma sœur , qui m'en avoit prié. Qu'y trouvai-je , pensez-vous ? une chambre toute pleine de femmes.... Mylady Cousine *Bellaſton* , Mylady *Betty* , Mylady *Catherine* , & Mylady , je n'en fais rien : au d.... si l'on me rattrape jamais dans un pareil che-

nil ! j'aimerois mieux, ainsi qu'un certain *Actéon*, être changé en lievre, chassé, & mangé par mes chiens. Jamais homme ne fut poursuivi, ni harcelé comme je le fus hier, par cette maudite meute ! si je m'échappois d'un côté, j'étois coupé de l'autre ; si je retournois sur mes pas, un autre me happoit. O ! c'est le plus grand parti de l'*Angleterre*, disoit l'une des Cousines ; (*ici, Mr. Western essayoit de les contrefaire*) c'est le mariage du monde le plus avantageux, crioit une autre, qui se disoit aussi Cousine. (car il faut que vous sachiez qu'elles l'étoient toutes, & j'en connois à peine une) Certainement, disoit la grosse *Mylady Bellaston*, il faudroit que mon Cousin fût fou à lier, pour refuser une alliance aussi honorable !

Je commence à vous entendre, lui dit Monsieur *Alworthy* ; c'est apparemment un parti proposé pour Miss *Western*, qui se trouve du goût de la famille, & qui n'est point du vôtre.

Du mien, s'écria le Pere, il s'en faut bien parbleu ! c'est un Lord, vous dis-je ; & vous savez que je déteste ces gens-là comme la gale.... Et oui, ma fille est pour leur nez : ils n'ont qu'à s'y attendre.... D'ailleurs, ne me suis-je pas engagé avec vous ? n'avez-vous pas ma parole ? Ai-je jamais rompu un marché fait?...

Quant à cet article, mon cher voisin, répondit Mr. *Alworthy*, je vous affranchis de tout engagement. Un contrat ne devoit jamais lier celui qui ne peut le remplir dans son temps, ni acquérir le pouvoir de l'exécuter dans la suite.

Eh qui vous dit cela, Monsieur? répondit *Western*; je vais dans l'instant même vous prouver que je l'ai, ce pouvoir. Venez tout-à-l'heure avec moi chercher les dispenses nécessaires; nous irons de là chez ma Sœur; d'où je prétends bon gré malgré retirer ma fille; & de là nous verrons qui sera maître!... Elle épousera *Bliss*, Monsieur, ou je l'enferme au pain & à l'eau pour le reste de ses jours.

Voulez-vous bien m'entendre, lui dit Monsieur *Alworthy*? Apparemment, répondit l'autre, parlez, je vous écoute.

Soyez certain, Monsieur, lui dit Mr. *Alworthy*, que sans chercher à flatter, ni vous, ni la jeune Demoiselle, jamais proposition ne me fut plus agréable que celle d'une alliance entre nos deux maisons: notre voisinage, notre ancienne amitié, auroient suffi pour me la rendre chère. Quant à Miss *Western*, non-seulement le concours des sentimens unanimes de quiconque la connoît, mais mes propres observations la peignoient à mes yeux comme un trésor inesti-

mable pour un époux digne d'elle. Je ne parlerai point de ses qualités personnelles, rien ne peut les apprécier ; la bonté de son caractère, sa douceur, sa modestie, sont au-dessus de mes éloges. Il en est une cependant chez cette aimable fille, qui, en la rapprochant des Anges mêmes, la met au-dessus de son sexe, bien plus encore que tous les autres : qualité peu brillante à la vérité pour les yeux du vulgaire, mais précieuse aux yeux du Sage, & si peu remarquée dans le monde, que, manquant de terme pour vous l'exprimer, je suis forcé d'user ici de négative. Je ne la vis jamais, quelqu'aîsée qu'en fût l'occasion, chercher à faire parade de la beauté de son esprit, soit par la vivacité de ses réponses, soit par ce qu'on appelle des saillies brillantes : nulles prétentions en elle à cet égard, encore moins à ce genre de réputation qui ne s'acquiert que par le grand faveur, secondé de l'expérience ; affectation insupportable, sur-tout dans une jeune personne de son sexe, & presque aussi ridicule que les grimaces de son Sapajou. Point de sentiments décisifs, point d'opinions exclusives, point de critiques alambiquées. Soumise aux lumières des hommes, je ne l'ai vue avec eux que modeste, attentive à leurs décisions, toujours disciple dans son maintien, n'affectant jamais l'air de maître. *Tuakum & Square*

disputoient un jour ensemble sur une matiere à portée de tout le monde: Pardonnez-le moi, mon ami, je voulus éprouver *Sophie*; je la priai de prononcer entre eux, ou du moins de nous faire part de son sentiment. Daignez m'en dispenser, dit-elle avec un sourire aussi spirituel qu'aimable; je n'insulterai ni l'un ni l'autre jusqu'au point de me ranger de son côté. Je n'ajoute qu'un mot à ceci; c'est que votre fille, n'ayant jamais (du moins à mes yeux) connu l'affectation, est en effet tout ce qu'elle paroît être.

Ici *Bliss* laissa échapper un grand soupir; sur quoi *Mr. Western*, pleurant de joye d'entendre si bien louer sa fille, lui dit en bégayant: console-toi mon enfant, va, tu l'auras; elle est à toi, te dis-je, fût-elle vingt fois plus parfaite encore!

Croyez donc, mon cher ami, reprit Monsieur *Alworthy*, que le mérite de cette aimable personne, indépendamment de sa fortune, que je fais être très-considérable, est ce qui m'a fait embrasser votre proposition avec le plus d'ardeur. J'aspirois après l'instant de voir entrer dans ma famille un trésor aussi précieux. Mais s'il n'est pas permis de souhaïter un bien suprême, la probité défend de se le procurer par des voyes injustes ou violentes. Si les Loix ne s'opposent point au consentement forcé que les Peres arra-

chent de leurs enfants, notamment dans le cas du mariage, c'est un défaut du gouvernement du Pays, dont quiconque hait l'injustice & l'oppression, ne croit jamais devoir abuser : l'exacte probité doit toujours suppléer à la négligence ou à l'oubli du Législateur. Nous sommes malheureusement dans le cas, mon ami. Pouvons-nous, sans être barbares, que dis-je, pouvons-nous, sans impiété, forcer une femme à embrasser un état, à s'imposer des devoirs, dont elle devient aussi comptable envers les hommes qu'envers le Ciel même ? Pouvons-nous l'accabler contre son gré, d'un joug très-difficile à supporter, & la priver en même-temps des secours qui lui rendroient le fardeau moins pénible ? Brisérons-nous son cœur, dans l'instant où les devoirs que nous en exigeons peuvent à peine être remplis par les secours de ce cœur même ? Parlons avec franchise ; pour moi, je pense fermement que des Parents capables d'un tel excès de cruauté, se rendent responsables de tous les maux qu'elle produit.

Ce que je vous ai dit de mon estime pour *Sophie*, doit vous prouver, mon cher voisin, avec quelle douleur j'ai d'abord entrevu son éloignement pour mon Neveu. Ce soupçon n'est aujourd'hui que trop changé en certitude : ainsi ne trouvez pas mauvais, si, en conservant toute la reconnoissance que je dois à

vos offres , je perds maintenant toute idée d'une alliance aussi chere qu'honorable pour Mr. *Blifil* & pour moi.

Monsieur, répondit *Western* avec un air que ces derniers mots avoient glacé, je vous ai entendu patiemment : j'espere qu'on m'entendra de même ; & si je ne réponds point à tout mot pour mot, prenez que je n'aurai rien dit. D'abord, répondez à ceci.... Est-elle ma fille ou non ? Est-elle ma fille ? Répondez à cela. Un pere est, dit-on, bien éclairé, lorsqu'il connoît ses enfants. Mais mon titre n'est pas douteux, elle est ma fille, j'en mettrois le doigt au feu. Or, si je suis son Pere, ne dois-je pas gouverner mon enfant ? Pouvez-vous me contester cela ? Si je dois gouverner mon enfant, n'est-ce pas surtout dans les choses les plus importantes?... Qu'ai-je exigé d'elle au surplus ? Que lui ai-je demandé pour moi ? Rien, que je sache, dont on puisse se plaindre.... Je la prie, au contraire, de prendre dès-à-présent la moitié de mon bien, & le reste après ma mort. Et pourquoi cela ? Uniquement pour la rendre heureuse. Qu'a-t-on donc à me dire ? Si je prétendois me marier moi-même, passe, on pourroit se plaindre, on pourroit crier : mais au contraire, encore un coup, j'offre de me lier, & de façon à ne pas trouver une servante pour épouse ; que diantre prétend-on de plus ?

Je suis, dit-on, un barbare, un tyran, je n'aime point ma fille.... Brrr ! Moi qui verrois périr l'Univers, moi qui sacrifierois tous mes chevaux & mes chiens même les plus chéris pour sauver une égratignure à *Sophie*.... Ma foi, mon cher *Alworthy*, excusez-moi si vous voulez, mais vos propos m'étonnent ! libre à vous de vous en fâcher ; mais, sans mentir, je vous croyois beaucoup plus sage.

Mr. *Alworthy* ne répondit à cette apostrophe que par un de ces fourires, dont le mépris, encore moins la malice, n'alterent jamais la pureté. Si les Anges rient quelquefois des absurdités humaines, c'est ainsi qu'en rioit Mr. *Alworthy*.

Bliss alors prenant la parole : Je serois, dit-il, au désespoir d'employer en cette occasion la moindre violence. Ma conscience, qui me la reprocheroit envers toute autre, me l'interdit bien plus encore envers une femme que j'aime. Quelle que soit sa cruauté pour moi, ma passion n'en sera pas moins pure, & j'attendrai tout de ma persévérance. Les femmes, à ce que j'ai vu dans plus d'un Livre, y deviennent enfin sensibles ; & tout espoir ne m'est peut-être pas encore interdit.

Quant au Lord dont Mr. *Western* vous parle, il n'est point de son goût ; & j'ose même me flatter qu'il n'est point de celui de sa fille : que dis-je ? hélas ! j'en suis trop assu-

90 L'ENFANT TROUVÉ,
ré. Je suis trop convaincu que cet indigne
& trop coupable *Jones* occupe encore tout
son cœur.... Tu as raison, tu as raison, mon
fils, interrompit Mr. *Western*.

Du moins, reprit *Blifil*, quand elle ap-
prendra son crime, dût la Loi ne point l'en-
voyer au supplice, sans doute qu'un assassin....
Quoi, quoi, s'écria *Western*, il a commis
un meurtre!... Ah le chien! nous le verrons
donc bientôt à *Tyburn*? J'en suis parbleu
comblé de joye!...

Mon enfant, dit Mr. *Alworthy* à *Blifil*,
cette malheureuse passion que vous nourris-
sez encore, me chagrine au-delà de toute
expression.... Il n'y a rien que je ne fisse
pour vous procurer un bonheur pur & sans
remords.

Je ne demande rien de plus, s'écria *Blifil*:
mon cher Oncle me connoît trop pour crain-
dre que toute autre félicité ait droit de me
flatter.

Ecrivez-lui donc, j'y consens, lui dit Mon-
sieur *Alworthy*; voyez-la même, si tant est
qu'elle le permette.... Mais nulle ombre de
violence, j'insiste sur ce point : plus de prison,
plus de menaces, rien enfin qui puisse ou l'es-
frayer ou la contraindre.

Blifil & *Western* promirent à Mr. *Al-*
worthy tout ce qu'il voulut. Le dernier s'in-
forma & se réjouit fort du malheur de *Jo-*

nes, dont il comptoit pour le coup n'avoir plus rien à redouter. Il sortit enfin, après avoir engagé Mr. *Alworthy* à venir dîner avec lui à son Auberge, où il devoit être seul, attendu qu'il avoit envoyé le Ministre *Supple* exécuter quelques commissions un peu loin de chez lui.

Mr. *Alworthy*, après le départ de *Western*, résuma avec son Neveu tout ce qui venoit d'être dit, & l'exhorta avec une tendresse vraiment paternelle à bien sonder son cœur sur une passion dont il ne prévoyoit pour lui que de funestes suites, &c. Le Lecteur peut aisément imaginer les réponses de Monsieur *Bliss*. L'importance des matieres qui nous appellent, & sur-tout l'ennui d'avoir si long-temps perdu de vue notre aimable Héroïne, ne nous permet pas d'écouter davantage un Amant que nous ne plaignons guères.

C H A P I T R E IV.

Scene singuliere entre SOPHIE & Madame WESTERN.

LE dîner étoit à peine fini entre la Tante & la Niece, que la premiere, qui avoit déjà notifié ses intentions à l'autre, lui apprit que Mylord *Fellamar* devoit la venir voir

dans le cours de l'après-dînée. *Sophie*, effrayée de cette nouvelle, après avoir en vain prié sa Tante de lui sauver une pareille visite, se borna enfin à la supplier de ne la pas laisser seule avec le Lord. Une pareille demande ne pouvoit manquer d'exciter la curiosité de Madame *Western*, & fournit à *Sophie* l'occasion d'apprendre à la Tante ce que la Niece avoit déjà essuyé, & ce qu'elle avoit encore à craindre de la témérité d'un Amant si emporté.

Ciel ! s'écria Madame *Western* ; ce que j'entends est-il possible ?... Oui, Madame, répondit *Sophie* interdite, & levant à peine les yeux : mon Pere parut alors heureusement. Je suis pétrifiée, je suis anéantie & confondue, dit, en soupirant, la sage *Western*. Jamais femme de notre nom n'essuya de pareils outrages. J'eusse arraché les yeux d'un Prince assez audacieux pour prendre avec moi de moindres libertés !... Non, cela ne se peut : vous vous trompez, *Sophie* ; ou ce Roman n'est inventé que pour m'indigner contre lui.... Otez-moi votre estime, Madame, lui répondit notre Héroïne, si vous me croyez capable d'un mensonge. Je vous ai dit la vérité, je vous l'atteste encore.

Eh bien, je l'eusse poignardé si j'eusse été présente, s'écria Madame *Western*.... Mais ses intentions ne pouvoient être criminelles.

Non, cela ne se peut, encore un coup; il ne l'eût point osé.... D'ailleurs, ses propositions me le prouvent; elles sont à la fois honorables & généreuses. Je ne fais, mais le siecle permet un peu trop de liberté. J'ai eu des Amants comme une autre, & je ne parle pas de si loin; malgré ma répugnance pour le mariage, j'en ai eu plus d'un; mais jamais le plus hardi d'entr'eux n'osa tenter de telles entreprises; jamais mortel n'a baisé que ma joue : toute femme qui se respecte, accorde à peine davantage à son mari; & je sens même tout ce qu'il m'en eût coûté pour m'y résoudre.

En ce cas, lui dit *Sophie*, ma chere Tante me permettra peut-être une observation, que je crois naturelle. Vous convenez d'avoir eu plusieurs Amants; vous me le cacheriez en vain, c'est un fait que personne n'ignore. Vous les avez tous refusés, cela n'est pas moins connu; mais avouez aussi que dans le nombre, il en étoit tout au moins un dont le rang avoit quelque droit de flatter la vanité de toute autre femme? Cela est vrai, ma chere *Sophie*, répondit la Tante; je me suis vue une fois maîtresse d'accepter un titre éminent. Eh, pourquoi donc, repartit *Sophie*, ne voulez-vous pas que j'en refuse autant aujourd'hui? Il est vrai, mon enfant, dit Madame *Western*, que j'ai refusé un grand titre : mais il n'égalait pas celui qui se présente

à vous; non, quoique très-illustre, je crois que le vôtre.... Oui, oui, le vôtre doit l'emporter....

Mais, Madame, interrompit la Niece, vous avez eu, je le fais, d'autres partis en main : vous en avez rejeté un, deux, trois, & peut-être plus, dont la fortune étoit considérable.... J'en conviens, répondit la Tante. Eh bien, Madame, continua *Sophie*, pourquoi ne pourrois-je pas, après avoir refusé celui-ci, en espérer aussi un autre, & peut-être meilleur? Vous êtes jeune encore, ma Tante, & vous ne seriez certainement pas femme à vous livrer au premier venu. Je suis très-jeune, moi; pourquoi voudriez-vous que je désespérasse de ma fortune?... Eh bien, ma chere, lui dit en se radoucissant Madame *Western*, qu'induissez-vous de tout ceci? Je vous supplie uniquement, répondit *Sophie*, de ne me pas laisser tantôt seule avec le Lord *Fellamar*; accordez-moi cette grace, & je recevrai sa visite, si tant est que vous croyiez que je le doive après l'outrage qu'il m'a fait.

Il faut vous satisfaire, lui dit la Tante. Vous savez, *Sophie*, combien je vous aime, & que je ne puis rien vous refuser. Ah! que vous connoissez bien la douceur, ou plutôt la foiblesse de mon caractère! je ne fus pourtant pas toujours de même : je fus jadis accusée d'un peu de cruauté; la cruelle *Parthe-*

nisse étoit mon nom; & j'ai cassé cent carreaux de vitres remplis de vers farcis de cette fameuse épithete. Je ne fus jamais si belle que vous, *Sophie*, j'en conviens volontiers; je vous ai pourtant ressemblé beaucoup autrefois. Je suis un peu changée. Les Etats, les Empires même, comme le dit fort bien *Tulle Cicéron* dans ses *Epîtres*, ont leurs décroissements.... La bonne Tante se laissa ainsi aller sur son propre chapitre, sur ses conquêtes, & sur sa cruauté, pendant trois bons quarts-d'heure, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de Mylord, qui, après une visite très-ennuyeuse, & durant laquelle Madame *Western* ne quitta point la chambre, prit le parti de la retraite, aussi peu satisfait de la Tante que de l'aimable Niece. Car Madame *Western* étoit de si bonne humeur, que toutes les idées de *Sophie* étoient maintenant trouvées bonnes; & qu'il étoit même de très-bonne politique, suivant la disposition présente de cette Dame, de tenir la bride un peu haute à un Amant du caractère de Mylord *Fellamar*.

Ainsi notre Héroïne, au moyen d'un peu de flatterie, sinon tout-à-fait innocente, du moins peu criminelle, obtint enfin quelque tranquillité. Laissons-la dans cette situation pour retourner à Mr. *Jones*, dont l'état actuel semble ne pouvoir devenir plus déplorable.

CHAPITRE V.

Madame MILLER & Mr. NIGHTINGALE vont voir JONES dans la prison.

DÈS que Mr. *Alworthy* & son Neveu furent partis pour aller dîner chez Monsieur *Western*, Madame *Miller* courut chez son gendre, pour lui faire part de l'accident arrivé à son ami *Jones*. Mais il en étoit déjà informé par *Partridge*; car notre Héros, on s'en souvient sans doute, en sortant de chez Madame *Miller*, avoit pris un appartement dans la même maison où logeoit Mr. *Nightingale*.

La bonne femme trouva sa fille bien affligée du malheur de *Jones*; & se hâta, après l'avoir consolée de son mieux, de se rendre à *Newgate*, où Mr. *Nightingale* étoit arrivé avant elle.

La fermeté & la constance d'un véritable ami est si consolante pour les malheureux quels qu'ils soient, que le malheur même, si tant est qu'il soit susceptible de remède, est presque compensé par le plaisir qu'il nous procure, en trouvant fideles ceux sur qui nous comptons. Quoi qu'en disent certains Philosophes superficiels, le manque de pitié parmi les

les hommes n'est pas si commun qu'on le pense. De toutes les passions, celle qui noircit, qui endurecit le plus notre ame, c'est l'envie. Nos yeux, & j'en suis bien fâché, s'élèvent rarement sur quelqu'un plus grand, meilleur, plus éclairé, ou plus heureux que nous, sans quelque petit sentiment de malignité; tandis que tombant sans peine sur nos inférieurs, leur infortune ou leur insuffisance excite assez communément notre compassion. Enfin, j'ai toujours remarqué que la plupart des ruptures arrivées entre les plus anciens & les meilleurs amis, n'ont eu d'autre principe que l'envie : vice honteux, foiblesse méprisable, & dont peu d'hommes peuvent pourtant se vanter d'être exempts. Mais brisons sur cette matière, qui nous meneroit peut-être un peu trop loin.

Soit que la fortune appréhendât que *Jonnes* succombât sous le poids de son adversité, ou qu'elle eût cru devoir un peu se relâcher de sa rigueur à son égard, il se sentit moins malheureux à la vue de deux vrais amis, &, qui plus est, d'un serviteur fidele. Car *Partridge*, malgré tous ses défauts, aimoit sincèrement son Maître; & quoique la crainte l'eût sans doute empêché de risquer sa vie pour lui, nous croyons pourtant fermement que l'or du monde entier ne l'eût pu forcer à abandonner ou à trahir notre Héros

Tandis que *Jones* exprimoit à ses amis tout le plaisir qu'il avoit de les voir, *Partridge* vint lui apprendre que *Mr. Fitz-Patrick*, malgré le premier sentiment du Chirurgien, vivoit encore. Sur quoi *Jones* ayant laissé échapper un profond soupir.... Pourquoi donc, mon ami, lui dit *Nightingale*, vous laisser accabler par un accident dont les suites, quelles qu'elles puissent être, ne seront jamais dangereuses pour vous? Je vous connois assez pour être sûr que vous n'avez nuls reproches à vous faire. Si *Fitz-Patrick* en meurt, eh bien, vous n'avez employé qu'une défense légitime contre un furieux qui menaçoit vos jours. Les informations ne peuvent que vous justifier; vous sortirez, en donnant caution; & le reste n'est rien que pure formalité, dont le moindre des chicaneurs se chargeroit lui-même pour moins d'une guinée.

Allons, allons, mon cher ami, lui dit *Madame Miller*, rappelez tout votre courage. Je suis certaine que vous n'étiez pas l'agresseur, je l'ai dit de même à *Mr. Alworthy*, & je suis convaincue qu'il verra bientôt que je n'ai dit que la vérité.

Quelle que soit ma destinée, répondit tristement *Jones*, je regarderai toujours le malheur d'avoir répandu le sang humain comme la plus grande infortune qui pût jamais m'ar-

river. Mais j'en ressens une autre, dont je ne suis pas moins accablé.... O Madame *Mil-ler* ! j'ai perdu pour jamais ce que j'avois de plus cher sur la terre.

Ceci ne peut regarder qu'une Maîtresse, répondit-elle ; mais courage encore un coup, j'en fais là-dessus plus qu'on ne pense, (elle avoit raison, *Partridge* avoit tout dégoisé,) & les choses ne vont peut-être pas si mal qu'on le croit. Quoi qu'il en soit, je ne donnerois pas un schelling des espérances de *Blifil*.

En vérité, ma chere Dame, lui dit *Jones*, vous ignorez la vraie cause de mes chagrins. Si vous saviez bien mon histoire, vous perdriez tout espoir de me consoler. *Blifil* m'inquiete fort peu, c'est moi seul qui me suis perdu....

Ne désespérez point encore, repliqua l'Hôtesse ; vous ignorez ce que peut une femme ; & si je puis vous être utile, comptez sur ma promesse, me voilà prête à tout tenter. Mon fils, mon cher *Nightingale*, qui est assez généreux pour me dire qu'il croit vous avoir autant d'obligations que moi, fait que c'est mon devoir. Faut-il aller de ce pas chez votre Amante ? Parlez, dictez-moi mon message ; je dirai tout, je ferai tout ce que vous croirez convenable.

O la meilleure & la plus respectable des femmes ! s'écria *Jones*, en lui serrant la main,

ne me parlez jamais de votre reconnoissance ;... mais il est une grace que vous pouvez, je crois, m'accorder. Quoique j'ignore par quel hazard, j'apperçois que vous connoissiez mon Amante : j'avoue que je l'adore. S'il étoit possible que vous pussiez parvenir à lui remettre ce papier, je ne croirois jamais pouvoir assez m'acquitter envers vous.

Donnez, Monsieur, donnez, dit Madame *Miller* ; si je dors avant qu'il soit remis à son adresse, que ce soit mon dernier sommeil. Consolez-vous, mon cher & jeune ami ; soyez assez prudent pour profiter de vos erreurs passées, & j'ose vous promettre que tout peut encore se réparer. Oui, j'espère encore vous voir heureux avec la plus charmante des femmes ; je sais qu'elle est telle, il n'est qu'une voix sur son compte.

Daignez m'en croire, Madame, lui dit notre Héros ; ce n'est pas en prisonnier, ce n'est pas en coupable prétendu repentant, que je vais vous parler. Mon repentir ne doit rien à l'horreur de ma situation : j'avois déjà gémi de mes foiblesses ; & malgré ce qui s'est passé chez vous, & dont je vous demande mille fois pardon, ne me regardez point de grace comme un Jeune-homme endurci dans le crime. Quoiqu'entraîné dans les sentiers du vice, je déteste le vicieux ; & jamais, à l'avenir, vous ne m'en verrez mériter le titre.

Madame *Miller*, très-satisfaite d'une déclaration dont elle eût rougi de douter un instant, ne songea plus qu'à seconder son gendre, qui s'appliquoit à consoler son ami; & ils y réussirent au-delà de leurs espérances. Il est vrai que la promesse qu'avoit fait la bonne femme, de remettre la Lettre à *Sophie*, y contribua d'autant plus que notre Héros ne voyoit aucun espoir de la lui faire rendre. *George*, le Garde-chasse, avoit été menacé par notre Héroïne, au cas qu'il lui en apportât d'autres, de les voir remises toutes cachetées à Mr. *Western*; & il en avoit fait part à *Partridge*. Un autre motif de consolation pour notre Héros, étoit de trouver en Madame *Miller* une Avocate aussi zélée auprès de Mr. *Alworthy*, dans les bontés duquel il conservoit encore quelque ombre d'espoir.

Après une visite assez longue, la Belle-mère & le Gendre le quitterent; l'une, en lui promettant de lui rapporter bientôt des nouvelles de *Sophie*; l'autre, de s'informer soigneusement de l'état de Mr. *Fitz-Patrick*, & de chercher quelques témoins de leur combat.

Laissons le dernier faire ses courses, & suivons l'Hôtesse chez la belle *Sophie*.



CHAPITRE VI.

Visite de Madame MILLER à SOPHIE

L'Accès auprès de notre Héroïne n'étoit plus difficile; sa dernière conversation avec sa Tante avoit rétabli l'amitié & la confiance entr'elles, & *Sophie* étoit libre.

Elle étoit à sa toilette, lorsqu'on lui annonça une Dame qui demandoit à lui parler.

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, Madame, lui dit en entrant la bonne Hôtesse, & je vous prie de me pardonner cette petite importunité; mais lorsque vous saurez ce qui m'engage à cette démarche, j'ose me flatter.... Parlez, Madame, lui dit gracieusement *Sophie*, quoiqu'un peu émue; sachons, je vous prie, ce que vous exigez de moi.... Nous ne sommes pas seules, Madame, repliqua Madame *Miller* à voix basse.... Sortez, *Betty*, dit notre Héroïne, en parlant à sa femme-de-chambre.

Dès que *Betty* fut sortie : Je suis chargée, Madame, dit l'Hôtesse à *Sophie*, de vous remettre ce Billet de la part du plus infortuné des hommes.

Notre Héroïne, à la vue de l'adresse, dont elle reconnut d'abord l'écriture, changeant tout-à-coup de couleur, hésita quelques instants.... Je n'aurois jamais cru, dit-elle, qu'une physionomie telle que la vôtre annonçât un pareil message;... quoi qu'il en soit, & de quelque part que vienne cette Lettre, je ne l'ouvrirai pas;... je serois au désespoir de soupçonner personne, mais je ne vous connois ni ne veux vous connoître.

Si vous daignez m'entendre un instant, répondit Madame *Miller*, je vous apprendrai qui je suis, & par quel hazard je me trouve chargée de ce Billet. Je ne suis point curieuse, Madame, lui dit *Sophie* en élevant un peu plus la voix, & vous pouvez rendre la Lettre à celui qui vous l'a donnée.

A ces mots, Madame *Miller* tombant aux pieds de notre Héroïne, implora sa pitié dans les termes les plus pathétiques.... Vous m'étonnez de plus en plus, s'écria *Sophie*; quel puissant intérêt peut donc vous animer ainsi en faveur de cet homme? Je serois fâchée de croire.... Non, Madame, ne croyez rien, s'écria l'autre, ne croyez que la vérité, mais daignez l'entendre; daignez connoître les motifs qui m'intéressent pour un innocent malheureux, le plus aimable & le plus estimable des hommes....

Elle raconta alors l'histoire de Mr. *Ander-*

son,... après quoi elle s'écria, tel est, Madame, tel est le caractère de celui pour qui je m'intéresse.... Mais c'est encore la moindre de mes obligations envers Mr. *Jones*. Il a sauvé ma fille.... Il a sauvé mon enfant, il m'a sauvé moi-même!... La bonne Madame *Miller*, fondant en larmes, raconta encore (à quelques circonstances près peu favorables à sa fille) toute l'histoire de son mariage avec Mr. *Nightingale*; & conclut en disant : jugez maintenant, Madame, si je fais rien de trop pour le meilleur, pour le plus chaud, & pour le plus généreux des amis!

Sophie, qui jusques-là avoit été pâle, devint alors du plus beau rouge. Je ne fais que vous dire, Madame, s'écria-t-elle en soupirant, votre reconnoissance est juste;... mais qu'importe pour votre Ami que je lise cette Lettre, puisque je suis fermement résolue de ne jamais....

Madame *Miller* l'interrompit ici pour renouvellement ses instances, & pour assurer *Sophie* qu'elle ne pouvoit absolument se résoudre à reporter la Lettre à Mr. *Jones*.

Eh bien Madame, lui dit *Sophie* en tremblant, je ne puis résister à la force.... Je sens bien que vous êtes maîtresse de la laisser ici malgré moi....

Nous ne pouvons interpréter au juste ce que pensoit alors notre Héroïne. Mais Ma-

dame *Miller*, moins embarrassée qu'elle, profita de ce moment. Elle laissa la Lettre sur un coin de la toilette, & se hâta de prendre congé de *Sophie*, après lui avoir demandé une permission de revenir dans la maison, qui ne fut ni accordée ni refusée.

La Lettre ne resta sur la table que jusqu'à ce qu'on eût perdu de vue Madame *Miller*; *Sophie* l'ouvrit alors, & la lut.

Cette lecture ne réhabilita pourtant point notre Héros dans l'esprit de son Amante. Après mille aveux d'être peu digne d'elle, accompagnés de toutes les expressions du désespoir, l'affligé *Jones* faisoit autant de protestations d'une fidélité éternelle, & ne se justifioit point sur la Lettre de Mylady *Bellaſton*. Il juroit seulement, supposant qu'il fût un jour assez heureux pour revoir *Sophie*, qu'il lui expliqueroit ce mystère de façon à se rendre digne de sa clémence. Il finissoit enfin, en désavouant fortement qu'il eût jamais songé à épouser Mylady *Bellaſton*.

Plus *Sophie* relisoit cette Lettre, plus cette énigme s'embrouilloit à ses yeux, & moins elle trouvoit jour à excuser le pauvre *Jones*. Il resta, par conséquent, toujours coupable dans l'esprit de notre Héroïne. Il est vrai que son ressentiment se trouvoit si bien partagé entre lui & Mylady *Bellaſton*, qu'il en res-

toit peu dans un cœur tel que le sien à réparer sur tout autre qu'eux.

Cette Dame devoit, malheureusement, dîner le jour même avec la Tante *Western* ; elles devoient toutes trois aller à l'Opéra, & delà à l'Assemblée chez Mylady *Hachet*. *Sophie* eût bien voulu être dispensée de tout cela, mais elle craignoit de désobliger sa Tante ; & la candeur de notre Héroïne ne lui avoit pas encore permis de s'imaginer que l'on pût faire la malade.

Sa toilette finie, elle descendit donc, à peu près disposée à affronter tous les ennuis de cette journée, qui fut en effet très-désagréable pour elle, attendu les railleries piquantes qu'elle eut plus d'une fois à essuyer de la part de Mylady *Bellaston*, & auxquelles l'abattement où se trouvoit notre Héroïne lui permettoit peu de répondre.

Autre infortune pour *Sophie*. Mylord *Fel-lamar* étoit à l'Opéra : il vint d'abord à elle, & la suivit à l'Assemblée. Il est vrai que la Musique d'un côté, & les Cartes de l'autre, sembloient devoir faire quelque diversion aux peines de cette tendre Amante. Mais ce Seigneur étoit auprès d'elle ; & telle est la délicatesse du sexe ! La présence seule d'un homme qui a des prétentions, & qui n'est point aimé, suffit, en quelque endroit qu'elle soit, pour mettre une femme mal à son aise.

Cependant, la nuit, qui vint enfin, termina les tribulations de cette ennuyeuse journée. Laissons donc notre Héroïne dans les bras du repos, si tant est qu'elle le trouve; & suivons notre Histoire, qui, si je ne me trompe, est parvenue au point de quelque grand événement.

C H A P I T R E VII.

*Scene intéressante entre Mr. ALWORTHY
& Madame MILLER.*

MAdame *Miller*, dans une longue conversation qu'elle eut avec Mr. *Alworthy*, à son retour du dîner de Mr. *Western*, trouva l'occasion de lui apprendre le malheur qu'avoit eu Mr. *Jones* de perdre tout, ce qu'il avoit reçu des bontés de son Bienfaiteur, dès le jour même qu'il avoit été renvoyé du Château; elle ajouta à cette relation toutes les infortunes que cette perte avoit causées depuis à notre Héros, & dont elle avoit été amplement instruite par le fidele Historien *Partridge*. Elle détailla ensuite toutes les obligations qu'elle devoit à *Jones*, en cachant pourtant les particularités qui pouvoient nuire à la chasteté de la pauvre *Nan-*

cy, avec autant de soin que si elle eût été devant un Juge chargé de faire le procès à sa fille.

Mr. *Alworthy* répondit à tout cela, qu'il étoit peu de caractères assez absolument vicieux pour être dépourvus de toute espece de bonnes qualités. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, quelque pervers que votre ami soit d'ailleurs, j'approuve votre reconnoissance, & j'excuse tout ce qui s'est passé jusqu'à présent; mais j'exige que son nom ne soit plus prononcé devant moi. C'est sur l'évidence que j'ai pris mon parti contre lui, & je vous prie, pour la dernière fois, d'en être convaincue.

Eh bien, Monsieur, je vous en crois, dit Madame *Miller*; mais le temps, si le Ciel est juste, dévoilera sûrement bien des choses, & vous reconnoîtrez sans doute que ce pauvre jeune homme étoit mille fois plus digne de vos bontés que d'autres gens que je ne nomme pas.

Madame, s'écria Mr. *Alworthy* avec émotion, je ne veux rien entendre contre la probité de mon Neveu; & si jamais vous vous échappez encore sur son compte, je quitte au même instant votre maison. J'ai étudié *Bliss*, Madame: son caractère est aussi bon que respectable; je vous répète même encore, qu'il a poussé l'amitié envers un ingrat jusqu'au

point de se rendre coupable, en me cachant trop long-temps des faits dont la noirceur méritoit toute mon indignation. L'ingratitude de celui que vous protégez, est de tous ses vices celui qui m'irrite le plus : j'ai même lieu de croire qu'il avoit formé un complot pour supplanter mon Neveu, & me forcer à le déshériter.

Soyez certain, Monsieur, s'écria Madame *Miller* un peu effrayée, (car quoique la physionomie de Mr. *Alworthy* fût celle de la candeur même, son front irrité n'en inspiroit pas moins la terreur) soyez certain, dit-elle, que je ne vous parlerai plus d'un Neveu sur le compte duquel vous pensez si bien. D'ailleurs, cette conduite ne me conviendrait guères, sur-tout s'agissant de votre Parent le plus proche : mais aussi, Monsieur, vous ne devez pas, non vous ne devez pas trouver mauvais que je fasse des vœux pour un pauvre misérable. Je sens que je puis maintenant l'appeler ainsi devant vous, je ne l'eusse autrefois point osé. Combien de fois ne vous ai-je pas entendu l'appeler du tendre nom de fils ? Combien de fois ne m'avez-vous pas tenu sur son sujet tous les propos d'un Pere ? Non, Monsieur, je n'oublierai jamais tout ce que vous m'avez répété mille fois de sa beauté, de ses talents, de ses vertus, de son cœur, & de sa générosité.... Non, je ne saurois l'ou-

blier. J'ai trouvé en lui tout ce que vous m'en aviez dit; c'est dans ma propre cause que j'en ai fait l'expérience; il a secouru, il a protégé, il a sauvé ma pauvre famille.... Pardonnez à mes pleurs: hélas! je les crois légitimes, puisqu'il a mérité votre disgrâce; puisque votre amitié, oui je le fais, Monsieur, & j'en suis sûre, est un bien plus précieux pour lui que la vie même.... Puis-je trop déplorer son sort? Ah! dussiez-vous avoir un poignard prêt à me percer le cœur, je ne gémirois pas moins du malheur d'un homme que vous aimâtes autrefois, & que je veux aimer toujours!

Mr. *Alworthy*, quoiqu'un peu ébranlé de ce discours, ne marqua pourtant aucun repentiment.... Allons, dit-il, Madame, en la prenant affectueusement par la main, parlons un peu de votre fille. Je ne puis condamner la joye que vous inspire un mariage, dont les apparences sont aussi avantageuses pour elle; mais vous savez que tout dépend principalement de la réconciliation du fils avec le Pere. Je connois Mr. *Nightingale*; j'eus autrefois d'assez grandes affaires avec lui, & je crois qu'il m'estime. Je veux lui faire ma visite, & tâcher de l'amener à la raison. Je le crois fort entier, fort affermi dans ses idées; mais comme il s'agit ici d'un fils unique, & que la chose est faite sans retour, peut-être

pourra-t-on l'abattre ; je vous promets d'y employer tous mes efforts.

Madame *Miller*, en exprimant toute sa reconnoissance à Mr. *Alworthy*, ne put se dispenser de retomber encore sur ce qu'elle devoit à *Jones*. C'est à lui, dit-elle, que je dois le bonheur d'éprouver encore l'effet de vos bontés pour moi en cette importante occasion....

Mr. *Alworthy* l'arrêta ; mais le cœur de ce digne Seigneur n'étoit pas fait pour être choqué des effets du principe vraiment noble qui faisoit agir, même involontairement, cette bonne femme. Nous croyons aussi que si le nouveau malheur qui venoit d'arriver à notre Héros, n'eût pas ranimé l'ancien ressentiment de son Bienfaiteur, nous présumons, dis-je, que Mr. *Alworthy* eût été beaucoup plus touché du récit d'une action, que la malice la plus raffinée ne pouvoit imputer à aucun motif tant soit peu suspect.

Cette conversation duroit depuis plus d'une heure, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de Mr. *Bliffl*, & d'un autre personnage qui n'étoit rien moins que Mr. *Dowling*, ce Procureur dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, maintenant grand favori de Monsieur *Bliffl* ; & que Mr. *Alworthy*, à la sollicitation de son Neveu, avoit depuis peu fait son Intendant, On l'avoit recom-

mandé à Monsieur *Western*, qui lui avoit promis chez lui le même office, dès qu'il seroit vacant ; & il étoit, en attendant, employé à quelques affaires que ce dernier avoit à *Londres*.

Mr. *Dowling* ne faisoit donc que d'arriver dans la Capitale, & il avoit saisi cette occasion pour apporter quelque argent à Mr. *Alworthy*. Mais comme tout ceci n'est pas digne de figurer dans notre Histoire, nous laisserons ensemble l'Oncle, le Neveu, & Monsieur le Procureur, pour passer à quelque chose de plus intéressant.

CHAPITRE VIII.

Matières diverses.

Avant que de rejoindre Mr. *Jones*, nous avons encore un coup d'œil à jeter sur *Sophie*.

Quoique cette jeune Demoiselle eût mis sa Tante au point de ne plus la gêner trop rigoureusement, Madame *Western* n'étoit pourtant pas moins bien intentionnée pour Mylord *Fellamar*. Son zèle pour ce Seigneur étoit même enflammé par les insinuations de Mylady *Bellafton*, qui affectant

d'être très-satisfaite de la conduite mesurée de *Sophie* envers le Lord, exhortoit la Tante à profiter de ces dispositions paisibles, pour précipiter ce mariage de façon que notre Héroïne se trouvât tout-à-coup engagée sans avoir eu le temps d'y réfléchir. C'étoit ainsi, suivant *Mylady Bellaston*, que les trois quarts des mariages des gens de condition se faisoient tous les jours. Proposition vraie peut-être, & qui en ce cas peut servir à rendre raison de la tendresse mutuelle des heureux époux de ce siècle.

Cette Dame en avoit parlé sur le même ton à Mylord, qui avoit adopté son sentiment; & ce jour même avoit été choisi, du consentement de Madame *Western*, pour une entrevue particulière entre les deux jeunes Amants.

Sophie, informée de la visite qu'elle avoit à recevoir, voulut en vain s'en dispenser; sa Tante exigea cette preuve de son obéissance avec un ton si supérieur, que notre Héroïne sentit qu'il falloit absolument se soumettre.

Comme les conversations de ce genre sont rarement intéressantes, on nous pardonnera peut-être de ne nous pas trop étendre sur celle-ci. Nous dirons seulement que Mylord, après maintes protestations de la tendresse la plus pure & la plus ardente, com-

mençoit à désespérer de pouvoir obtenir une réponse de *Sophie*, lorsque les yeux baissés, & d'une voix entrecoupée, elle lui dit ces mots.... Rendez-vous justice, Mylord, rappelez-vous vos premiers procédés, & comparez-les à votre langage.

Hélas! s'écria-t-il, mes torts sont-ils donc irréparables, & ne me reste-t-il aucun espoir d'expier mon crime? Ce que la violence de mon amour m'a fait entreprendre, m'a-t-il perdu pour jamais dans votre esprit? Ne suis-je plus à vos yeux qu'un insensé, qu'un extravagant méprisable? Parlez, Madame, prononcez mon arrêt.

Mylord, lui répondit *Sophie*, vous pouvez encore m'obliger, vous pouvez même encore compter sur ma reconnoissance.... Hâtez-vous, s'écria vivement l'amoureux Lord, hâtez-vous, Madame, de me rendre assez heureux pour pouvoir vous obéir!... Mylord, repliqua-t-elle, les yeux attachés sur son éventail, vous ne doutez pas sans doute des peines que votre prétendue inclination pour moi m'attire depuis quelques jours.... Pouvez-vous être assez cruelle, interrompit *Fel-lamar*, pour la traiter de prétendue? Oui, Mylord, répondit *Sophie*; on n'aime point véritablement un objet que l'on persécute; & les protestations les plus tendres, en pareil cas, sont toujours de nouvelles insultes.

Vos prétentions sur un cœur qui ne peut être à vous, font seules tout mon malheur : vous ne l'ignorez pas, Mylord, & vous n'en abusez pas moins de vos avantages.... Qui moi, Madame, s'écria *Fellamar*, moi capable de vous persécuter, tandis que votre gloire & votre intérêt sont les seuls objets qui m'animent ; tandis que je n'ai d'autre espoir, ni d'autre ambition, que de mettre à vos pieds mon nom, mon rang, ma fortune, & moi-même !

Eh, c'est delà précisément, lui dit *Sophie*, que vous tirez ces avantages dont je me plains ; ce sont ces charmes, très-indifférents à mes yeux, qui ont ébloui mes Parents. Mylord, encore un coup, il n'est qu'un seul moyen de m'obliger, & de regagner mon estime.... Devenez généreux, cessez de tourmenter une innocente créature qui ne vous offensa jamais, & de nourrir un espoir qui, dussé-je devenir cent fois plus malheureuse encore, ne sera jamais rempli.

Pendant que notre Héroïne parloit avec une fermeté qui lui étoit peu ordinaire, Madame *Western* entrant tout-à-coup dans l'appartement, l'air enflammé, l'œil brûlant de colere.... Je suis honteuse, Mylord, s'écria-t-elle, & je gémis pour vous de la façon dont on ose vous traiter ici. Sachez pourtant, Mylord, que la famille entière est pénétrée de

116 L'ENFANT TROUVÉ,

l'honneur que vous lui faites; & vous, Mademoiselle, qu'elle attend de vous une toute autre conduite.

Ici, Lord *Fellamar* intercéda, mais vainement, pour la pauvre *Sophie*. Madame *Western* exhala l'aigreur de son ressentiment, au point que notre Héroïne, toute en larmes, prit enfin le parti de se sauver dans son cabinet.

Mylord, aussi humilié qu'affligé de l'aventure, malgré les promesses & les encouragements qu'il recevoit de Madame *Western*, ne tarda pas à prendre congé de cette Dame, pour aller réfléchir un peu plus de sang froid au parti qui lui restoit à prendre.

Il seroit maintenant dans l'ordre de faire passer Madame *Western* dans le cabinet de sa Niece, à qui vraisemblablement elle doit avoir encore beaucoup de choses à dire. Mais il faut avant tout que nous rendions compte d'un événement fâcheux arrivé tout fraîchement, & qui seul avoit occasionné l'entrée subite & tumultueuse de cette Dame dans la chambre de *Sophie*, au moment où notre Héroïne, comme nous l'avons vu, parloit un peu haut à Mylord.

Le Lecteur saura donc que la nouvelle femme-de-chambre de *Sophie* avoit été recommandée par Lady *Bellaston*, chez qui

elle avoit servi. Cette fille, qui avoit eu ordre de veiller sur toutes les démarches de notre Héroïne, & qui s'en acquittoit très-exactement, avoit reçu ses instructions, le dirons-nous? de Madame *Honora* elle-même, de cette fidelle femme-de-chambre de *Sophie*, qui, gagnée par les caresses de Lady *Bellaston*, ne connoissoit plus rien sur la terre que sa nouvelle Maîtresse.

Madame *Western* avoit donc été informée par *Betty* de la visite de Madame *Miller* à *Sophie*, & de tout ce qui s'étoit passé par rapport à la Lettre de *Jones*. Et cette fille, après avoir été louée & récompensée de son zèle, avoit reçu ordre, au cas que la *Miller* revînt, de l'introduire chez la sublime Tante.

Or, l'Hôteesse étoit malheureusement revenue, dans le temps même que *Sophie* étoit aux prises avec le Lord; & Madame *Western*, en lui laissant croire que sa Niece l'avoit instruite de tout ce qui s'étoit passé dans la visite de la veille, n'avoit pas eu de peine à tirer de la bonne femme tout ce qu'elle avoit voulu, concernant *Jones* & ses projets. Cette découverte n'avoit pas été plutôt faite, que la Tante, changeant tout-à-coup de langage, avoit congédié Madame *Miller*, en l'assurant que non-seulement *Sophie* ne répondroit point à la Lettre, mais qu'elle ne

prétendoit plus revoir la porteuse de semblables messages, &c.

Ceci avoit d'abord enflammé la bile de la Tante ; mais sa colere avoit été portée au comble , lorsque passant dans la chambre à côté de celle où étoient les deux Amants, elle avoit entendu la façon décidée dont *Sophie* parloit au Lord *Fellamar*.

Ce Seigneur ne fut pas plutôt sorti, que Madame *Western* retourna chez *Sophie*, & l'accabla des reproches les plus durs sur l'abus de la confiance que sa Tante avoit daigné avoir en elle.... Voilà donc l'effet de vos promesses ? s'écria-t-elle en entrant. C'est donc ainsi, Mademoiselle, que vous avez rompu tout commerce avec un homme que vous juriez encore hier de ne revoir jamais ?

Moi ! Madame, répondit *Sophie* ; ô Ciel ! de quoi m'accusez-vous ?

Oserez-vous nier, repliqua la Tante, d'en avoir reçu une Lettre ?

Une Lettre, Madame ! lui dit notre Héroïne un peu déconcertée.

Il n'est pas trop poli, Mademoiselle, répartit Madame *Western*, de répéter mes propres mots. Oui une Lettre, oui, encore un coup, une Lettre, Mademoiselle ;... & je prétends la voir dans le moment.

Le mensonge est indigne de moi, Madame, lui dit *Sophie*. J'ai reçu une Lettre, il

est vrai ; mais sans l'avoir souhaitée , je puis dire même sans mon consentement.

Vous ne devriez pas moins rougir , s'écria la Tante , en osant m'avouer de l'avoir reçue. Mais où est-elle ? Je veux enfin , & je prétends la voir.

A cet ordre cruel , *Sophie* chercha d'abord en vain une réponse. Elle feignit ensuite de chercher la Lettre , & jura enfin qu'elle n'étoit pas dans sa poche , ce qui étoit très-vrai. Sur quoi la bouillante *Western* , perdant tout-à-coup patience , ... finissons , Mademoiselle , s'écria-t-elle , il ne me faut qu'un mot : voulez-vous épouser Mylord ?

Je vous l'ai déjà dit , Madame , répondit fermement *Sophie* , je ne l'épouserai jamais.

Eh bien , Mademoiselle , lui dit la Tante avec un serment terrible , préparez-vous à retourner demain chez votre Pere.

Sophie , à ces mots effrayants , fit en vain les plus grands efforts pour attendrir & calmer sa Tante ; rien ne put la toucher.

Laissons-les dans cette disposition , puisque nous n'apercevons rien , du moins quant à présent , capable de changer la résolution de l'implacable *Western*.



CHAPITRE IX.

Aventures de JONES dans la Prison.

NOTRE Héros avoit passé tristement plus de vingt-quatre heures, en attendant le retour de Mr. *Nightingale*. Ce n'est pas que cet aimable Jeune-homme eût oublié son ami malheureux : tout ce temps avoit été employé à son service.

Il avoit oui dire que les seuls vrais témoins du combat de *Jones* avec Mr. *Fitz-Patrick*, étoient de l'équipage d'un Vaisseau de guerre, actuellement à *Depfort*. Mr. *Nightingale* s'y étoit rendu ; on lui avoit dit que ces gens étoient à terre ; il les avoit cherchés, & en avoit enfin trouvé deux, buvant avec une tierce personne dans un cabaret près d'*Alderfgate*.

Mr. *Nightingale*, en revenant à la prison, demanda à parler en particulier à notre Héros, qui congédia *Partridge*.

Dès qu'ils furent seuls ;... mon Ami, dit *Nightingale*, en prenant *Jones* par la main, je suis porteur de mauvaises nouvelles, & j'en gémis : mais tel est mon devoir.... Ah ! je l'ai trop prévu, s'écria *Jones*, le pauvre *Fitz-Patrick* est mort.... J'espère que non, répondit

pondit l'autre, il vivoit encore ce matin : mais j'aurois tort de vous flatter ; sa blessure, si j'en crois tout ce qu'on m'a dit, n'en est pas moins mortelle. Quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à craindre, mon cher *Tom*, si l'affaire est exactement telle que vous me l'avez racontée. Dites-moi la vérité, mon ami, ne cachez rien à un autre vous-même : si vous supprimez la moindre circonstance, je tremble, je frémis de vous l'annoncer, mais vous êtes perdu !

Ciel ! que vous ai-je fait ? cher ami, lui dit *Jones* : ah ! pourquoi me percer le cœur d'un si cruel soupçon ?

Calmez-vous, lui dit *Nightingale*, vous allez tout savoir. Après les recherches les plus exactes, j'ai enfin rencontré deux de vos témoins. Je vous l'apprends avec douleur ; leur récit n'est point conforme au vôtre : ils vous chargent tous deux. C'est vous, disent-ils, qui êtes l'agresseur ; c'est vous qui portâtes le premier coup.

En ce cas, s'écria douloureusement *Jones*, ils sont injustes envers moi. Non-seulement je fus frappé le premier ; mais, qui plus est, je jure sur mon ame de n'avoir point mérité cette insulte. Quel intérêt ont donc ces malheureux de m'accuser si fausement ?

C'est justement ce que j'ignore ; & si vous-même n'y concevez rien, si votre ami le plus sincère cherche en vain la raison qui les en-

gage à vous calomnier, que pourra dire, que pourra croire un Juge dont le devoir est d'être indifférent, & de n'entendre que la Loi? Je les ai interrogés cent fois; la personne qui étoit avec eux, & que je crois un Courtier de Marine, leur a aussi représenté les conséquences d'une pareille déposition; ils y ont toujours persisté, ils ont même promis de la confirmer par serment. Au nom du Ciel, mon cher ami, rappelez-vous bien toutes les circonstances de ce funeste événement! il en est temps encore, craignez de vous y résoudre trop tard!... Je serois au désespoir de vous choquer. Mais la rigueur de la Loi ne vous est peut-être pas connue: quels que soient les motifs, elle punit toujours celui qui frappe le premier.

Hélas! cher *Nightingale*, s'écria le désolé *Jones*, quel intérêt peut avoir un malheureux tel que moi à déguiser la vérité? Et pensez-vous d'ailleurs que je consentisse à vivre avec la réputation d'un infame assassin? Si j'avois autant d'amis, hélas! que j'en ai peu, serois-je assez hardi pour les prier de protéger un homme coupable du plus odieux des crimes? Croyez-moi, croyez-moi, dis-je, je n'ai point cet espoir: le seul qui me reste, est dans un autre Juge; si j'en suis digne, il me protégera.

Mr. *Nightingale*, ébranlé par la fermeté

de *Jones*, recommençoit à le croire innocent, lorsque Madame *Miller* parut avec les mauvaises nouvelles que nous savons du succès de son ambassade.

Eh bien, s'écria alors *Jones*, d'un ton vraiment héroïque, le sort peut maintenant épuiser sur moi sa colere. La vie n'est plus à mes yeux qu'un fardeau.... Calmez-vous, mes amis; si le Ciel veut que je porte la peine d'un crime involontaire, je me flatte du moins qu'il daignera peut être un jour faire éclater mon innocence.

Cette scene se soutenoit dans le plus grand pathétique, lorsqu'un Guichetier vint annoncer une Dame qui vouloit parler à *Jones*.

Ce message l'étonna : il ne connoissoit pas de femme de qui il dût attendre une visite dans un pareil endroit. Cependant, comme il n'avoit pas de raison pour se dispenser de la recevoir, Madame *Miller* & Mr. *Nightingale* prirent congé de lui, & la Dame fut introduite dans le donjon de notre Héros.

Si jamais cet infortuné fut véritablement surpris, ce fut au moment que, jettant les yeux sur cette femme, il la reconnut pour Madame *Waters*. Mais quel que soit son étonnement, songeons d'abord à celui du Lecteur, qui probablement n'attendoit pas plus là cette Dame.

On fait assez qui elle est, ses galanteries

sont connues; & l'on n'a sans doute pas oublié qu'après toutes les aventures de l'Hôtellerie d'*Upton*, elle étoit montée en carrosse avec MM. *Fitz-Patrick* & *Maklachland*, pour se rendre avec eux à *Bath*.

Disons donc maintenant que Mr. *Fitz-Patrick*, veuf à regret d'une épouse vivante, avoit trouvé Madame *Waters* aimable; & qu'elle n'avoit pas cru devoir refuser à cet époux infortuné toutes les petites consolations qui dépendoient d'elle.

Ils étoient tous deux arrivés ensemble à *Londres*, depuis peu de jours; & Mr. *Fitz-Patrick*, qui n'avoit pas jugé à propos de lui rien dire de ses projets concernant sa femme, encore moins de l'envie qu'il avoit de se battre contre *Jones*, s'il le rencontroit, avoit gardé tous ces secrets jusqu'au moment où on l'avoit rapporté presque mourant de sa blessure.

Mr. *Fitz-Patrick* étoit naturellement Orateur, mais souvent obscur dans ses narrations : dans une circonstance aussi critique, il s'étoit trouvé encore un peu plus embrouillé que de coutume, & il avoit fallu du temps à Madame *Waters* pour comprendre un peu clairement, que celui qui avoit blessé Mr. *Fitz-Patrick* étoit ce Mr. *Jones* qui l'avoit déjà blessée elle-même au cœur, & dont le souvenir lui étoit encore extrêmement cher.

A peine avoit-elle été instruite de cet événement, & sur-tout de l'emprisonnement de notre Héros, que laissant Mr. *Fitz-Patrick* aux soins de sa garde, elle s'étoit hâtée d'accourir à *Newgate*.

L'air de gayeté qu'elle apportoit dans cette prison, fut tout-à-coup déconcerté par la physionomie sombre & abattue du pauvre *Jones*, qui à son aspect recula deux pas en arrière. Je pardonne à votre surprise, lui dit-elle en s'asséant; vous ne m'attendiez sûrement pas dans un endroit où je crois que peu d'hommes reçoivent des visites, si ce n'est peut-être de leurs femmes.... Jugez, Mr. *Jones*, de ce que vous pouvez sur moi. Je ne croyois guères, lorsque nous nous séparâmes à *Upton*, que nous dussions nous retrouver ici.

Je sens, Madame, lui dit notre Héros, tout ce que je vous dois : on suit rarement les infortunés, & sur-tout jusques dans ces lieux.

Je vous proteste, s'écria-t-elle, que j'ai peine à croire que vous soyiez le même Monsieur *Jones* qui m'avoit paru si aimable? Quoi! votre visage est plus triste encore que votre appartement? Eh quel est donc l'état de vos affaires?

Je pensois, Madame, lui dit notre Héros, en vous voyant entrer ici, que vous en étiez mieux instruite. Bon ! dit-elle, vous voilà bien

allarmé. Est-ce pour avoir un peu régenté un brutal ? Il n'y a pas tant de mal à cela.

Jones ne parut pas content de cette gentillesse hors de saison, & marqua le plus grand regret de ce qui lui étoit arrivé. Sur quoi la Dame, touchée des inquiétudes de notre Héros, l'interrompant tout-à-coup : puisque la chose, lui dit-elle, vous tient si fort au cœur, je veux vous consoler. Votre homme n'est point mort, & je suis à peu près sûre qu'il n'est pas en danger de mourir. Son premier Chirurgien, il est vrai, (jeune homme qui vouloit se faire valoir) a fort exagéré le mal, pour que la cure lui fît sans doute plus d'honneur ; mais le Chirurgien du Roi, qui voit le malade depuis peu, en pense bien différemment, & nous répond presque de lui. Le hazard le plus singulier me fait trouver logée dans la maison de votre adversaire : je l'ai vu, il vous rend justice. Il déclare, à qui veut l'entendre, qu'il n'a rien à vous reprocher, que vous vous êtes battu en brave homme, & qu'il fut en tous points l'agresseur.

Ces nouvelles inattendues consolèrent beaucoup notre Héros. Il informa Madame *Waters* de bien de choses qu'elle savoit déjà ; il lui en apprit d'autres qu'elle ignoroit, l'aventure du manchon, par exemple, & autres particularités de son histoire, sans pourtant jamais nommer *Sophie*. Il déplora en-

suite ses égarements passés, chacun desquels, disoit-il en soupirant, avoit eu de si funestes suites, qu'il se croiroit impardonnable, si désormais il ne pensoit & ne vivoit pas mieux.

Madame *Waters*, qui ne trouvoit pas cette morale tout-à-fait de son goût, en fit d'abord quelques plaisanteries, que notre Héros ne trouva pas du sien. La visite de cette Dame, à ce que nous pouvons imaginer, avoit eu un tout autre but : il fallut se contenter d'être prêchée, & enfin congédiée avec toute la politesse dont Mr. *Jones* étoit capable. Elle se consola pourtant, dans l'espérance que notre Héros, une fois hors de prison, reprendroit avec la liberté cet ancien enjouement & cette aimable vivacité, dont le souvenir étoit encore si précieux pour elle.

Ainsi, le surcroit de tristesse que la visite de Mr. *Nightingale* avoit apporté au pauvre *Jones*, fut en partie effacé par celle de Madame *Waters*. Mais il n'étoit pas moins pénétré du rapport que lui avoit fait Madame *Miller*. Ce qu'elle lui avoit dit quadroit si bien avec la Lettre qu'il avoit reçue de *Sophie*, qu'il ne lui paroissoit plus douteux que celle dont il avoit chargé la bonne Hôtesse, n'eût été livrée à la Tante. Plus d'espérance, par conséquent : *Sophie* ne l'aimoit plus, *Sophie*

128 L'ENFANT TROUVÉ, &c.

le méprisoit , *Sophie* l'avoit abandonné....
Tout ce que cette pensée jeta d'horreur dans
son ame , ne pouvoit être égalé que par le
nouveau coup de foudre que lui réservait en-
core la fortune. C'est ce qu'on verra dans le
Livre suivant.

Fin du dix-septieme Livre.





L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE DIX-HUITIEME,
Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

Événement tragique.



Andis que *Jones* s'abymoît ainsi dans l'amertume de ses réflexions, *Partridge*, les yeux égarés, la pâleur sur le front, & se soutenant à peine, vint se présenter devant lui.

Qu'as-tu ? lui dit notre Héros ; jamais spectre n'eut, je crois, l'air plus effrayant que toi.

Monsieur, lui dit *Partridge* d'une voix

caflée & tremblante, daignez ne pas vous irriter.... Je n'ai point écouté la converfation que vous venez d'avoir, mais j'étois dans la chambre prochaine ; & plutôt au Ciel que j'euffe été à cent lieues delà !... Que veux-tu dire ? interrompit *Jones* ; de quoi s'agit-il donc ?

De quoi il s'agit, Monsieur, répondit l'autre ! jufté Ciel ! cette femme, qui fort.... Ne la vîtes-vous pas à *Upton* ?

Sans doute, lui dit *Jones* : eh bien, qu'en induis-tu ?

Est-ce véritablement avec elle que vous paffâtes la nuit dans cette Hôtellerie ? lui dit le Pédagogue en frémiſſant.... Hélas ! s'écria *Jones*, je crains bien que mon crime n'ait pas été ſecret.... De grace, Monsieur, lui dit *Partridge*, répondez-moi précifément.... Est-il bien vrai ?... Est-il conſtant que ce ſoit avec elle que mon Maître ?...

Ami, répondit notre Héros, pourquoi t'acharner ainſi à renouveler mes remords ? Ne t'ai-je pas tout avoué ?

En ce cas, s'écria douloureuſement *Partridge*, puiſſe le Ciel avoir pitié de nous ! Mais, ou je n'exiſte pas, ou cette femme eſt votre Mere.

A ces mots, *Jones* glacé d'épouvante & d'horreur, devint en un inſtant plus défiguré & plus effrayant que *Partridge* même. Tous

deux étoient debout, tous deux se regardoient d'un œil farouche, tous deux étoient muets.... *Jones* enfin tâcha d'articuler ces mots.... Ciel! Ah Dieu!... Comment se peut-il!... Parle, *Partridge*!... Explique-toi!

O, Monsieur! s'écria *Partridge*, le cœur me manque, je ne saurois parler.... Mais ce que je vous ai dit, n'est que trop vrai.... Cette femme, qui sort d'ici, cette malheureuse, est votre Mere.... Que je suis malheureux moi-même de ne l'avoir point vue alors! j'aurois sans doute prévenu ce crime. L'enfer seul à pu tout disposer pour l'accomplissement de cette horrible aventure.

C'en est fait, ami! s'écria notre Héros! la fortune a résolu ma perte, & m'a conduit par degrés jusqu'aux portes du désespoir. Mais dois-je en accuser la fortune? Puis-je imputer mon malheur à d'autres qu'à moi-même? Tous ceux qui me sont arrivés, ne sont-ils pas des suites naturelles de mes égarements, ou plutôt de mes vices? O *Partridge*! ce que j'apprends de toi, me confond & me désespère.... Quoi Madame *Waters*!... Mais hélas! puis-je en douter encore? Sans doute elle ne t'est que trop connue.... S'il te reste quelque amitié pour moi, ou plutôt si tu me crois encore digne de ta pitié, cours, vole, je te prie, tâche de ramener ici cette femme infortunée, que je n'ose appeller ma Mere!....

Juste Ciel ! un inceste ! Ah , malheureux , à quel sort étois-je réservé !...

Les transports de sa douleur , ou plutôt de son désespoir , furent alors si violents , que *Partridge* ne crut pas devoir le quitter. L'épuisement succédant pourtant insensiblement à ce premier torrent de sa passion , il revint enfin à lui-même , & , après avoir appris au bon *Partridge* qu'il trouveroit Madame *Waters* dans la maison où logeoit Mr. *Fitz-Patrick* , il le chargea d'aller prier cette femme de revenir à la prison.

S'il plaisoit au Lecteur , pour ne pas trop fatiguer sa mémoire , de retourner pour un moment à la scene de l'Hôtellerie d'*Upton* , dans notre neuvieme Livre , il admireroit mieux par combien d'accidents aussi naturels que singuliers le hazard avoit empêché que *Partridge* & Madame *Waters* se rencontrassent pendant un jour entier qu'ils avoient passé dans cette Hôtellerie. Que d'exemples de ce genre arrivent dans le cours de la vie ! Que de grands événements naissent chaque jour des circonstances les moins remarquables ! Un œil éclairé en a sans doute déjà aperçu plus d'une preuve dans cette véritable histoire.

Après une vaine recherche de deux ou trois heures , *Partridge* revint trouver son Maître , sans avoir vu Madame *Waters*. Jo-

nes, déjà outré de sa lenteur, retomboit dans le désespoir, en écoutant le rapport de l'affligé Pédagogue, lorsqu'on lui apporta cette Lettre.

MONSIEUR,

Depuis que je vous ai quitté, j'ai rencontré un homme qui m'a appris des choses qui vous concernent, dont je suis aussi surprise que vivement pénétrée. Mais n'ayant pas le loisir d'entrer maintenant dans des matières de si grande importance, daignez suspendre votre curiosité jusqu'à notre première entrevue, qui ne sera retardée que jusqu'au moment où il me sera possible de sortir du logis. O, Monsieur JONES, que je ne pensois guères, lorsque je passai cette heureuse journée à Upton; que je ne pensois guères, hélas! que le souvenir de ce jour fortuné dût répandre une amertume affreuse sur tout le reste de ma vie! Croyez pourtant que je serai toujours sincèrement votre infortunée

JENNY WATERS.

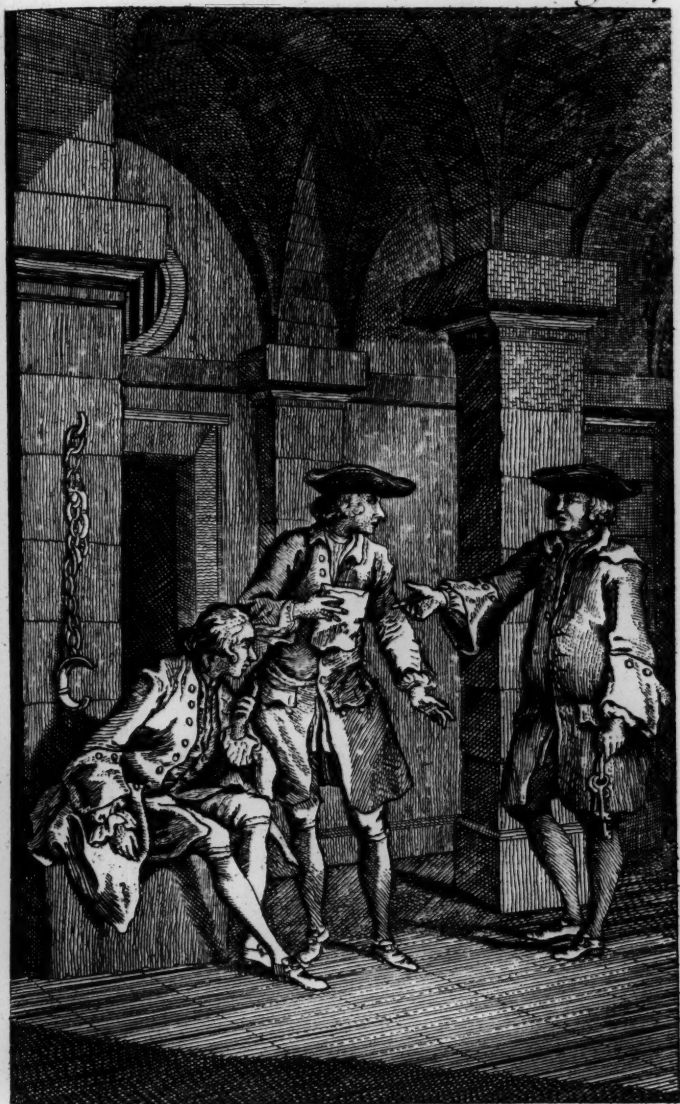
• P. S. De grace, ne vous laissez point accabler par la douleur; Mr. Fitz-Patrick va de mieux en mieux, on ne craint plus rien pour sa vie. Ainsi, quels que soient

les crimes dont vous ayiez à gémir, l'homme ne doit du moins plus être de ce nombre.

Jones n'eut pas plutôt parcouru cette Lettre, qu'elle lui tomba des mains, & qu'il retomba lui-même dans l'état le plus affreux. *Partridge*, l'ayant lue à son tour, éprouva presque les mêmes mouvements qui déchiroient son Maître. La situation déplorable de ces deux hommes n'est point du ressort de la plume, je la laisse au pinceau.

Tandis que l'un & l'autre, également muets, également inanimés, (du moins en apparence) se regardoient, peut-être sans se voir, un Guichetier entra dans la chambre; &, sans faire la moindre attention à ce que leurs physionomies auroient eu de frappant pour tout autre, annonça une personne qui demandoit *Mr. Jones*, & introduisit *George* le Garde-chasse.

Celui-ci, à qui les spectacles d'horreur étoient moins familiers, n'eut besoin que de jeter les yeux sur *Jones* pour juger du défordre de son ame. Il l'imputa d'abord à sa funeste aventure, dont les circonstances n'étoient pas racontées favorablement pour notre Héros dans la famille de *Mr. Western*; d'où il conclut que *Mr. Fitz-Patrick* étoit sans doute mort, & que le pauvre *Mr. Jones*



é
t
f
fi
é
v
E

p
n
c
c

t
d
p
c
n
p
q
t

/r
n
s
r
P
l
n
c

étoit par conséquent dans le cas de faire bientôt une mauvaise fin. Cette pensée allarma fort le Garde-chasse, qui, malgré la petite infidélité qu'il avoit faite à son ancien ami, étoit naturellement compatissant, & conservoit encore la mémoire de tout ce que notre Héros avoit fait autrefois pour lui.

A ce triste spectacle, le pauvre homme eut peine à retenir ses larmes : son attendrissement fut même si sincère, qu'il offrit de bon cœur à *Jones* tout ce qu'il avoit d'argent comptant dans sa poche.

Jones, sensible à cette offre, l'en remercia tendrement, en l'assurant qu'il ne manquoit de rien ; sur quoi le Garde-chasse devint plus pressant encore.... Allons, allons, mon cher Maître, s'écria *George*, rappelez votre courage, tout n'est peut-être pas désespéré. Etes-vous le premier Gentilhomme qui en ait tué un autre, & qui s'en soit bien tiré?...

Il n'est plus question de cela, lui dit *Partridge* ; Mr. *Fitz-Patrick* n'est ni mort, ni mourant. Mon Maître a bien d'autres chagrins, & tes offres de service n'y peuvent rien. Que fais-tu ce que je puis faire ? répondit *George* : s'il s'agissoit de ma jeune Maîtresse, j'aurois bien quelque chose de nouveau à en dire à mon Maître.... Que dites-vous, Mr. *George* ? s'écria *Jones* ; ne

parliez-vous pas de ma *Sophie*?... Ma *Sophie*! ah, malheureux! te convient-il de profaner encore ce nom? J'espère encore que vous l'aurez, répondit *George*.... Eh pour quoi pas? Oui, oui, Monsieur, j'ai quelque chose à vous dire là-dessus. Madame *Western*, continua-t-il, vient de ramener Madame *Sophie* chez son Pere, & cela a produit un beau tapage. Je n'ai pu trop bien en démêler le sujet, mais mon Maître & Madame *Western* étoient fort en colere; elle est même sortie de chez nous, en déclarant qu'elle n'y reviendrait jamais. J'ignore le fin de tout cela: ce que je fais, c'est que tout est redevenu tranquille dans la maison, dès qu'elle en a eu les pieds dehors. *Robin*, qui a servi le Pere & la fille au souper, vient de m'apprendre qu'il n'a jamais vu notre Maître de si bonne humeur, ni si gai avec notre jeune Dame. *Robin* prétend même que Mr. *Western* a embrassé plus d'une fois Madame *Sophie*, en lui jurant qu'à l'avenir elle seroit sa Maîtresse, & qu'il ne penseroit jamais plus à l'enfermer.

J'ai cru, Monsieur, continua *George*, que cette nouvelle pourroit vous plaire; & je me suis dérobé, quoiqu'il soit tard, de la maison, pour venir vous la dire.

Je vous en remercie de tout mon cœur, lui dit *Jones*. Tout indigne que je me croye

d'oser à l'avenir lever les yeux sur cette incomparable fille, rien ne peut soulager mes maux comme la certitude de la félicité.

Le reste de cette conversation n'étant pas assez importante pour être rapporté, nous ferons mieux d'apprendre au Lecteur par quel miracle imprévu le cœur de Mr. *Western* s'étoit rechauffé de nouveau pour sa fille.

Madame *Western*, en lui ramenant *Sophie*, avoit commencé par étaler tous les honneurs & les avantages de l'alliance refusée par sa Niece avec le Lord *Fellamar*. Mr. *Western*, dont la haine pour Messieurs les Lords est déjà suffisamment connue, avoit pris le parti de sa fille; & cet affront avoit tellement irrité l'ambitieuse Tante, que, perdant de vue toute sa politique, elle avoit insulté son frere au point de s'en faire insulter elle-même. Dans la chaleur de cette altercation, digne des régions de *Billingsgate*,* Madame *Western*, un peu trop vivement poussée pour soutenir long-temps la partie, avoit oublié, ou n'avoit pas eu le temps avant son départ, d'instruire son frere de la Lettre que *Sophie* avoit reçue de *Jones*; ce qui eût sûrement produit un très-mauvais effet pour notre Héroïne.

Dès qu'elle fut partie, *Sophie*, qui, autant par nécessité que par inclination, avoit jusques-

* Des Halles.

là gardé le silence, remercia son Pere de l'avoir défendue contre sa Tante. Cette démarche enchantait le bon-homme. C'étoit pour la premiere fois, disoit-il, que *Sophie* se déclaroit en sa faveur contre Madame *Western*: son amour-propre n'avoit jamais été flatté plus à-propos. Il se rappelloit d'ailleurs les promesses qu'il avoit faites à Mr. *Alworthy*, de ne plus violenter sa fille. Et tout ceci, joint à l'espérance qu'il avoit conçue d'être dans peu de jours défait de *Jones*, ne lui laissoit plus douter que *Sophie* ne dût enfin se laisser bientôt gagner par la douceur.

Il n'est, par conséquent, plus étonnant que Mr. *Western*, pendant le souper qui succéda à cette scene, se fût livré tout entier à la tendresse naturelle qu'il avoit pour sa *Sophie*: tendresse à laquelle notre Héroïne fut si sensible, qu'elle promit de nouveau à son Pere d'employer toute sa vie à lui en marquer sa reconnoissance; & sur-tout, de ne jamais songer à faire choix d'un époux sans son consentement.



C H A P I T R E II.

Visite de Mr. ALWORTHY au vieux Monsieur NIGHTINGALE. Etrange Découverte.

LE lendemain de tout ceci, Mr. *Alworthy*, conformément à la promesse qu'il avoit faite à Madame *Miller*, fut rendre visite au Pere de Mr. *Nightingale*, sur l'esprit duquel il avoit conservé tant d'empire, qu'après une conversation de deux heures, le vieux *Crésus* avoit enfin consenti de revoir son fils.

Cette visite occasionna un événement bien singulier; un de ces hazards, dont les honnêtes gens sont en droit de conclure que la Providence intervient souvent dans la découverte des forfaits les mieux voilés, comme pour avertir les hommes de ne pas s'écarter des sentiers de la vertu, dussent-ils être sûrs de marcher toujours avec circonspection dans les obscurs sentiers du vice.

Mr. *Alworthy*, en entrant chez Monsieur *Nightingale*, avoit entrevu dans la cour *George*, le Garde-chasse. Il n'y avoit pas fait grande attention, & *George* ne croyoit pas même en avoir été reconnu.

Cependant, les deux Vieillards étant d'accord sur l'objet principal de la visite de Mr. *Alworthy*, ce dernier demanda à Monsieur *Nightingale*, par quel hazard il connoissoit *George Séagrim*, & quelles bonnes affaires pouvoient attirer un tel homme chez lui ?

Quelles bonnes affaires ? répondit le vieux richard ; les siennes ne sont ma foi pas mauvaises. Croiriez-vous que ce drôle-là est parvenu, en cultivant une petite Ferme de trente livres sterlings par an, à faire un magot de cinq cents guinées, dont il m'a fait dépositaire ?

Qu'entends-je ! s'écria Mr. *Alworthy* ; se peut-il qu'il vous ait fait cette mauvaise histoire ?

Doucement, mon ami, lui dit le vieux *Nightingale* : l'histoire peut être mauvaise ; mais je suis bien sûr d'avoir à lui la somme dont je vous parle, en cinq bons Billets de Banque, que j'ai promis de lui placer par une bonne hypothèque, ou par quelque acquisition dans le Nord d'*Angleterre*.

Les Billets, à la réquisition de Mr. *Alworthy*, ne furent pas plutôt produits, qu'il en marqua le plus extrême étonnement. Il les reconnut exactement pour ceux qu'il avoit donnés autrefois à Mr. *Jones*, & en raconta toute l'histoire au vieux *Nightingale*.

Les Larrons, les Joueurs infideles, les Banqueroutiers, les Usuriers, & autres Suppôts de cette Confrairie, ont toujours la probité à la bouche : la mauvaise foi dans les affaires de la vie n'eut jamais contr'elle d'Orateurs plus véhéments. Le vieux *Nightingale* devint furieux, en apprenant la trahison du Garde-chasse; & Mr. *Alworthy* eut besoin de toute son éloquence pour le calmer.

Il fut enfin convenu entre eux que Monsieur *Nightingale* garderoit à la fois & l'argent & le secret, jusqu'à ce que Mr. *Alworthy* le vint revoir; sauf à amuser *George* sous quelque prétexte, au cas qu'il revînt dans l'interval, soit pour employer ou pour retirer ses Billets.

A son retour chez Madame *Miller*, Monsieur *Alworthy* la trouva extrêmement affligée des mauvaises nouvelles qu'elle avoit apprises de son ami *Jones*. Mr. *Alworthy* lui fit part du succès de sa visite au vieux *Nightingale*, la flatta d'une réconciliation prochaine entre le Pere & le fils, & par conséquent du prochain bonheur de *Nancy*. Il instruisit aussi l'Hôtesse d'un autre accident arrivé dans la même famille, c'est-à-dire, de la fuite de Mademoiselle *Nightingale*, cousine de son gendre, avec un jeune Ministre : événement dont le vieux *Nightingale* paroïssoit être touché à cause de son frere, &

qui étoit encore ignoré dans la famille de Madame *Miller*.

Le Lecteur ne sauroit douter que cette bonne femme n'écoutât tout ceci avec autant de plaisir que de reconnoissance. Mais la peine que lui causoit le malheur de notre Héros, empoisonnoit toute sa joye.... Ma fille, ma famille entiere, est sur le point d'être heureuse, (répétoit à chaque instant son bon cœur) & le déplorable Auteur de notre félicité touchoit au comble de l'infortune.

Mr. *Alworthy*, après lui avoir laissé le temps de savourer ces premières nouvelles, lui dit en rentrant qu'il avoit encore quelque chose d'agréable à lui apprendre. J'ai découvert, ajouta-t-il, certain trésor assez considérable, appartenant à votre jeune ami. Je crains pourtant qu'il ne soit en situation de ne pouvoir en faire usage.

Ah, Monsieur! j'ose encore espérer le contraire, s'écria Madame *Miller*, sûre qu'il s'agissoit de son ami *Jones*.

Je l'espère de même, & de tout mon cœur, lui dit Mr. *Alworthy*: mon Neveu m'a pourtant dit ce matin que cette affaire prenoit un mauvais tour.... Ah, grand Dieu! s'écria Madame *Miller*.... Allons, Monsieur, je me tairai. Jugez pourtant de mon supplice.... Madame, lui dit Mr. *Alworthy*, vous pouvez parler, vous me connoissez trop pour me

croire capable d'injustice ou de haine envers qui que ce soit. Quant à ce jeune-homme, je serois charmé qu'il se justifiât totalement, surtout de cette malheureuse affaire. Vous avez vu, dès long-temps, ma tendresse pour lui. Le monde, vous le savez, m'en a même blâmé; & si je m'en suis enfin détaché, ce ne fut en vérité pas sans cause.... Croyez-moi, Madame *Miller*, je serois charmé de m'être trompé.

Madame *Miller* alloit repliquer avec toute la chaleur qu'inspirent dans les cœurs bien formés le zele & la reconnoissance, lorsqu'un domestique vint l'avertir qu'un Gentilhomme l'attendoit en-bas pour affaire.

Mr. *Alworthy* ayant alors fait appeller son Neveu, on lui dit qu'il avoit été quelque temps dans sa chambre avec la personne qui lui tenoit souvent compagnie; & Mr. *Alworthy*, augurant que ce ne pouvoit être que Mr. *Dowling*, ordonna qu'on le fît venir.

Dès que ce Procureur fut arrivé, Mr. *Alworthy*, sans nommer personne, lui proposa le cas des Billets volés, & lui demanda son avis sur la façon dont le coupable pouvoit être puni. *Dowling* répondit qu'il le croyoit dans le cas d'être attaqué au criminel; mais qu'attendu la délicatesse de la matiere, il la trouvoit digne d'être consultée. Il ajouta, qu'étant sur le point de sortir pour une consulta-

tion qui s'alloit faire chez Mr. *Western* au sujet d'une affaire assez importante, il pourroit, avec la permission de Mr. *Alworthy*, proposer la question aux Avocats.

Cette proposition étoit à peine agréée, que Madame *Miller* entr'ouvrant la porte de la chambre, & appercevant du monde, voulut se retirer. Mr. *Alworthy* la rappella, congédia le Procureur, & reçut, avec l'Hôtesse, la visite & les remerciements du jeune Mr. *Nightingale*. Mais à peine le Gendre avoit-il commencé à exprimer sa reconnoissance, que la Belle-mère l'interrompant tout-à-coup : ah, Monsieur ! s'écria-t-elle, Monsieur *Nightingale* a de bonnes nouvelles concernant le pauvre Mr. *Jones*. Il a été voir le blessé, qui non-seulement est hors de tout danger, mais qui déclare que c'est lui-même qui a attaqué & battu le prisonnier.... Auroit-on voulu qu'il eût été lâche ? Mr. *Alworthy* l'auroit-il voulu lui-même?... Parlez, parlez mon cher Mr. *Nightingale* : apprenez tout à Mr. *Alworthy*.

Le Gendre, en confirmant ce qu'avoit dit sa Belle-mère, raconta tout ce qu'il savoit, & conclut par l'éloge de notre Héros, qui étoit, disoit-il, l'un des meilleurs cœurs & des plus pacifiques du monde.

Ajoutez, Monsieur, ajoutez, s'écria Madame *Miller*, avec quelle tendresse, avec
quels

quels épanchements de cœur il nous a toujours parlé de Mr. *Alworthy*, la reconnoissance qu'il conserve de ses bienfaits, & le regret mortel que ce pauvre garçon témoigne à chaque instant d'avoir été assez malheureux pour déplaire à l'homme du monde qu'il chérit & respecte le plus.

Mr. *Nightingale*, que l'amitié & la vérité inspiroient à la fois, fit alors un tableau si touchant des sentiments de *Jones*, que Monsieur *Alworthy*, qui d'abord avoit paru l'écouter par pure complaisance, en parut enfin ému. Pardon, Monsieur, s'écria, en s'interrompant, *Nightingale*, (qui s'appercevoit du trouble de ce bon Gentilhomme) pardon si j'ose trop présumer de moi-même, en osant toucher une matiere dont je connois toute la délicatesse.... Pourquoi cela, mon cher Gendre? s'écria Madame *Miller*, en l'interrompant à son tour; faut-il craindre, faut-il jamais rougir de rendre justice à la vérité?

Elle a raison, Monsieur, lui dit Mr. *Alworthy*, & j'applaudis de tout mon cœur à la générosité du vôtre: plût au Ciel que vous me crussiez digne d'avoir un jour de pareils sentiments pour moi! Je vous dirai bien plus; ce que je viens d'entendre sur le compte de cet infortuné jeune-homme, me touche & me plaît plus que vous ne pensez: personne sur la terre ne seroit plus ravi que moi de le

retrouver innocent. Votre Belle-mere, que dis-je? tous ceux qui me connoissent, sont témoins que jamais un fils n'eût pu m'être plus cher. Oui, Monsieur, c'étoit un fils que je voyois en lui, c'étoit un fils dont chaque jour je rendois grace à la fortune. Je me rappelle encore avec plaisir le moment où je le trouvais dans mon lit. Pauvre petite créature! Quelle étoit sa situation! Je crois encore sentir ses innocentes mains pressant & caressant les miennes!... Je l'aimois, Monsieur; oui, je l'aimois tendrement....

A ces mots, les sanglots couperent la voix à Mr. *Alworthy*, & ses yeux se couvrirent de larmes.

Mais comme la réponse de Madame *Miller* peut faire naître du *nouveau*, nous n'irons pas plus loin maintenant, pour rendre raison du changement visible qui semble s'être fait tout-à-coup dans l'ame de Mr. *Alworthy* en faveur de notre Héros. Ces sortes de révolutions, qui sont véritablement assez communes dans les Romans & dans nos Pièces de Théâtre, n'ont souvent d'autres causes que la nécessité de finir ou l'Histoire ou la Pièce, & sont même justifiées par des autorités très-respectables. Cependant, quoique notre propre autorité puisse peut-être en valoir d'autres, nous n'usurons de notre pouvoir qu'avec modération, & jamais que lorsque la né-

essité pourra nous y contraindre : ce que nous ne prévoyons pourtant pas encore devoir arriver dans le cours de cet Ouvrage.

Les dispositions actuelles de Mr. *Alworthy* n'étoient donc occasionnées que par une Lettre qu'il avoit reçue immédiatement avant que de rentrer chez son Hôtesse, & que le Lecteur curieux peut voir au commencement du Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Contenant deux Lettres de différent style.

LETTRE DE MR. SQUARRE
À MR. ALWORTHY.

MON DIGNE AMI,

JE vous mandai, par ma dernière, que les eaux ne m'étant pas du tout favorables, on me les avoit absolument défendues. Je vous apprends maintenant une nouvelle qui touchera peut-être plus mes vrais amis, qu'elle ne m'a touché moi-même. Les Docteurs Harrington & Brewster m'ont notifié que je dois me disposer à la mort.

J'ai lu, je ne sais où, que le véritable

usage de la Philosophie étoit d'apprendre à mourir. Je ne démentirai donc pas la mienne au point de marquer la moindre surprise à l'aspect d'une leçon que je suis censé avoir étudiée si long-temps. J'avouerai cependant, sans rougir, qu'un seul Chapitre des Livres Saints l'enseigne beaucoup mieux que tous les Volumes de Philosophie, tant ancienne que moderne. L'assurance qu'ils nous donnent d'une autre vie, est bien d'un autre poids aux yeux de la raison, que toutes les consolations tirées du cours invariable de la nature, du vuide ou de la satiété des plaisirs d'ici-bas, ou de tous les autres lieux communs des Déclamateurs : remèdes vraiment topiques, quelquefois capables d'armer notre ame contre la douleur & contre la mort, même mais toujours insuffisants pour élever notre courage jusqu'à mépriser l'approche du moment fatal, encore moins pour nous le faire envisager comme un bien aussi réel que desirable. Mon intention n'est pas d'insinuer que tout ce qu'on appelle du nom de Philosophes, ait nié l'existence d'un Etre Suprême, ou l'immortalité de l'Ame. Plusieurs d'entr'eux ont entrevu, par les seules lumières de la raison, quelque espoir d'un autre avenir. Mais, pour parler sans prévention, cette

leur étoit si foible, si incertaine, & leurs espérances, par conséquent, si peu fondées, qu'on peut, sans injustice, les regarder au moins comme douteuses. Platon, dans son Phédon, finit par déclarer que ses arguments les plus forts rendent au plus son opinion probable; & Cicéron lui-même paroît moins convaincu de l'immortalité de l'Ame, qu'il ne semble avoir envie de la croire. Quant à moi, pour vous parler avec franchise, je ne la crus jamais fermement que depuis que je suis redevenu vraiment Chrétien.

Cette dernière expression vous surprendra sans doute; mais j'ose vous assurer maintenant qu'il n'y a pas long-temps que j'ai acquis quelque droit de me qualifier ainsi. L'orgueil philosophique avoit enivré ma raison, & la sagesse la plus sublime n'étoit à mes yeux (aussi fascinés que jadis ceux des Grecs) qu'une chimère méprisable.

Le Ciel enfin a daigné m'éclairer; tandis qu'il en est temps encore, j'ai connu mes erreurs. Sa divine lumière, en me montrant la vérité, m'a fait voir les bords de l'abyme où j'allois me plonger.... Mais je sens que je m'affoiblis, je me hâte d'en venir au principal objet de cette Lettre.

En parcourant des yeux ma vie passée,

rien n'excite plus mes remords que l'injustice dont je me suis rendu coupable envers ce pauvre infortuné que vous aviez adopté ci-devant pour votre fils. J'ai non-seulement contribué aux infames projets d'autrui, mais j'ai moi-même agi contre lui avec la plus grande injustice. Croyez-moi, cher Ami, croyez-en la déclaration d'un mourant, il a été indignement & lâchement trahi; quant aux faits principaux pour lesquels vous l'avez banni de votre présence, je vous jure solennellement qu'il n'étoit point coupable. Lorsque l'on vous croyoit mourant, c'est le seul de tous ceux qui habitoient votre maison, & qui vivoient de vos bienfaits, dont la douleur & les inquiétudes ayent été véritablement sincères : la joye seule qu'il témoigna de votre convalescence, a fourni l'occasion de l'accuser auprès de vous, à une personne dont l'ame basse étoit seule capable d'imaginer un complot aussi noir.... Mais j'oublie que mon but n'est autre que de justifier l'innocent, & non pas d'accuser le coupable. Croyez-moi encore un coup, mon Ami, ce Jeune-homme a le caractère le plus excellent, l'ame grande & généreuse, & possède au plus haut degré toutes les vertus capables d'illustrer l'humanité. Il a quelques défauts sans doute; mais

loin d'être ingrat, loin d'avoir été ou d'être jamais capable de manquer à son Bienfaiteur, je serois volontiers garant, lorsque vous le chassâtes, que son cœur saigna pour vous beaucoup plus que pour lui-même.

Des motifs purement humains m'ont rendu assez foible, assez criminel, pour vous avoir si long-temps caché ce secret honteux. Nul motif ne me guide aujourd'hui que le desir de rendre hommage à la vérité, de justifier l'innocent, & de réparer, autant qu'en moi est, tous les maux que je lui ai causés. Je me flatte donc que cette déclaration, non suspecte par tant d'endroits, produira tout l'effet que je souhaite, & rendra à l'innocent toute la faveur dont il est digne. C'est la seule consolation que puisse encore espérer dans ce monde, si tant est qu'il vive assez pour la recevoir.

MONSIEUR,

*Votre très-obligé, très-
obéissant, & très-
humble Serviteur,
THOMAS SQUARE.*

Après cette lecture, la révolution subite des sentiments de Mr. Alworthby en faveur

152 L' ENFANT TROUVÉ,
de notre Héros, paroîtra sans doute moins
surprenante. Il avoit pourtant reçu par le
même Courier une autre Lettre , d'un style
différent, & dont nous croyons devoir faire
part au Lecteur avec d'autant plus de raison,
que c'est, selon toute apparence, la dernière
fois que nous aurons à parler du personnage
qui l'avoit écrite.

*Lettre de Monsieur TUAKUM à Mon-
sieur ALWORTHY.*

MONSIEUR,

*Ce que me mander votre digne Neveu,
des nouvelles infamies du Pupille d'un
Athée tel que Mr. Square, ne me surprend
en aucune façon. Un meurtre, quel qu'il
soit, ne m'étonnera jamais de la part d'un
Jeune-homme infecté d'une doctrine aussi
pernicieuse; & je prie ardemment le Ciel
que votre propre sang n'attire pas enfin
sur ce malheureux l'arrêt d'une répro-
bation finale. Quelque vif que soit votre
repentir, en vous rappelant vos faiblesses
en faveur d'un Sujet aussi indigne de vos
bontés; quels que soient vos regrets, d'a-
voir nourri & protégé un pareil monstre
au préjudice de votre Famille & de la di-
gnité de votre caractère, je croirois en-*

encore manquer à ce qu'exige mon devoir, si je balançois à vous remettre sous les yeux l'effrayant tableau de vos erreurs. Souffrez donc que je vous supplie de réfléchir aujourd'hui sur le supplice prêt à tomber sur la tête d'un scélérat, qui ne l'a que trop mérité. Et puisse cet exemple terrible vous tenir désormais en garde contre le mépris que vous eûtes jadis, & que vous pourriez encore avoir pour les avis d'un homme dont les vœux les plus ardents n'eurent jamais d'autre objet que votre félicité présente & future !

Si ma main, prête à infliger une correction légitime, n'eût pas cent fois été arrêtée par un esprit d'indulgence mal entendu, j'eusse extirpé peut-être ces semences infernales que j'ai vu germer dès l'enfance dans l'ame de cet objet infortuné du courroux céleste. Mais de si tristes vérités ne peuvent aujourd'hui guérir le mal.

Je suis fâché que vous ayiez si promptement disposé de la Cure de Westerton : je me flattois d'être du moins averti de vos desseins.... Vos réflexions, sur la pluralité des Bénéfices, sont extrêmement judicieuses : cependant, si la pratique en étoit criminelle, mille personnes respectables se garderoient sans doute de l'approuver

154 L'ENFANT TROUVÉ,
*publiquement par leur conduite. Si le Vic-
caire d'Adergrove mourait aussi-tôt qu'on
le pense, je me flatte, si vous êtes bien con-
vaincu de mon sincere attachement pour
vous, que vous daignerez enfin songer à
moi. Je suis, Monsieur,*

Votre fidele & humble Serviteur,
ROGER TUAKUM.

C'étoit pour la premiere fois que Mr. *Tuakum* avoit osé écrire sur ce ton d'autorité à Mr. *Alworthy*; aussi eut-il lieu de s'en repentir dans la suite. C'est ce qui arrive tous les jours à ceux qui, comme lui, ont assez peu de discernement pour imputer à un excès de foiblesse méprisable, ce qui n'est en effet qu'un excès de bonté trop estimable pour pouvoir être senti & apprécié par certaines ames.

Il est vrai que Mr. *Alworthy* n'avoit jamais aimé Mr. *Tuakum*. Il lui connoissoit le cœur aussi mauvais que vain; il savoit que la piété même du personnage avoit presque toujours la teinte de l'âpreté de son caractère. Mais c'étoit en même-temps un excellent Homme de Lettres, & d'un zele infatigable pour l'éducation des deux jeunes gens : ajoutons à ceci l'extrême austérité de sa vie & de ses mœurs, une probité intacte, & l'attache-

ment le plus vif pour tout ce qui concernoit la Religion. De façon que, le tout bien pensé, quoique Mr. *Alworthy* n'aimât ni n'estimât cet homme, il n'avoit pourtant pu se résoudre à renvoyer un Précepteur dont le savoir & la vigilance ne pouvoient qu'être extrêmement utiles aux deux Disciples : élevés dans sa maison & sous ses yeux, il s'étoit en un mot cru capable de corriger dans ces jeunes cœurs ce que les préceptes de Mr. *Tuakum* pourroient y jeter de principes défectueux.

C H A P I T R E IV.

Continuation de l'Histoire.

Monsieur *Alworthy*, dans son dernier discours, s'étoit rappelé quelques idées tendres concernant *Jones*, qui lui avoient tiré des larmes. Madame *Miller*, qui s'en étoit apperçue, ne perdit pas l'occasion de servir son ami *Jones*. Ne cachez point votre attendrissement, Monsieur, s'écria-t-elle avec transport; vos sentiments & vos bontés pour cet infortuné Jeune-homme, sont trop connus pour les dérober à nos yeux. Tout ce qu'on a dit contre lui est faux; ces prétendus

témoins de la querelle pour laquelle il est prisonnier, sont des infames gagnés sans doute par un rival. Mr. *Nightingale* a tout découvert ; & ce rival est même un Lord , qui prétendoit, dit-on , faire enlever Mr. *Jones* pour l'embarquer par force sur la Flotte. Celui qui commandoit ces malheureux , l'Officier même, que l'on dit être un galant-homme , a tout révélé à mon Gendre , & n'eût jamais prêté son ministère pour un complot aussi noir , si on ne l'avoit assuré que Mr. *Jones* étoit un vagabond abandonné par ses parents.

Mr. *Alworthy* , étonné de ce discours, protesta que tout cela étoit nouveau pour lui.... Je le crois bien, Monsieur, s'écria la bonne femme : cette histoire ne ressemble en rien à celle que ces indignes faux témoins ont faite à votre Procureur.

Quel Procureur ? Madame, répondit avec vivacité Mr. *Alworthy*. A quoi tend ce discours, où je ne comprends en vérité rien ?

Ah, Monsieur ! lui dit l'Hôtesse , que je vous reconnois bien à ceci ! Mr. *Alworthy* croit toujours devoir cacher ses bontés.... Mais Mr. *Nightingale* , ici présent , a vu votre homme.

Quel homme , encore un coup , Madame ? Je ne vous entends pas , répondit-il.

Eh, votre Procureur apparemment , Mon-

seigneur, que vous avez envoyé pour prendre connoissance de l'affaire.

Vous me plongez dans de nouvelles ténèbres, lui dit Mr. *Alworthy*, & je ne conçois rien à tout ceci.

En ce cas parlez donc, mon cher *Nightingale*, s'écria Madame *Miller*; dites lui tout ce que vous savez.

Oui, Monsieur, lui dit ce Jeune-homme, il est très-vrai que j'ai vu ce même Procureur, qui sort d'ici, dans un cabaret à *Aldersgate*, avec deux des Soldats gagés par Mylord *Fellamar* pour faire enlever Mr. *Jones*, & qui tous deux ont été témoins du fatal combat où Mr. *Fitz-Patrick* a été blessé.

J'avoue, Monsieur, interrompit Madame *Miller*, qu'en voyant ici ce Procureur, il y a quelques instants, j'avoue, dis-je, de l'avoir cru chargé par vous de s'informer de cette affaire. J'ai même fait part de mes soupçons à Mr. *Nightingale*.

Mr. *Alworthy*, frappé de plus en plus de la singularité de tout ceci, resta quelque temps aussi muet qu'immobile.... Ce que vous m'apprenez, Monsieur, dit-il enfin à Mr. *Nightingale*, est pour moi la chose du monde la plus surprenante. Etes-vous bien certain de ne vous être pas trompé? Est-ce bien le même homme que vous venez de voir ici?

Oui, Monsieur, j'en suis sûr, répondit *Nightingale*.

A *Aldersgate*! s'écria Mr. *Alworthy*; quoi ce même Procureur avec deux des prétendus témoins? Oui, Monsieur, lui dit l'autre; j'ai même été environ trois quarts-d'heure avec eux.

Et peut-on vous demander, continua Monsieur *Alworthy*, quels furent les propos du Procureur? Savez-vous ce qui s'est passé entre lui & ces gens-là?

Non, Monsieur, répondit *Nightingale*, ils étoient ensemble long-temps avant mon arrivée.... Le Procureur à peu parlé en ma présence. Je vous dirai même bien plus; après avoir interrogé nombre de fois ces deux hommes, qui me faisoient une histoire absolument contraire à celle que je tenois de Monsieur *Jones*, & de Mr. *Fitz Patrick* même, & m'appercevant clairement que ces témoins étoient gagnés par quelque partie secrète, j'ai vu avec étonnement ce Procureur parler en faveur de Mr. *Jones*, & exhorter ces deux misérables à ne rien soutenir en Justice que la simple & pure vérité. C'est ce qui m'a fait croire, sur-tout en voyant ici ce même Procureur avec vous, que c'étoit par vos ordres qu'il s'étoit transporté à *Aldersgate*.

Quoi! dit Madame *Miller* à Mr. *Alwor-*

thy, n'est-ce pas en effet vous-même qui l'avez envoyé là ?

Je vous jure que non , répondit Mr. *Alworthy* ; vous m'en apprenez la nouvelle....

En ce cas mes yeux s'ouvrent , s'écria l'Hôteſſe ; ſur mon ame je ſuis au fait !... Je ne m'étonne plus de les avoir vus , depuis peu , ſi ſoigneuſement enfermés enſemble.... O mon cher *Nightingale* ! courez , je vous en ſupplie , allez chercher ces malheureux témoins.... S'ils ſont encore ſûr la ſurface de la terre , faites en ſorte de les trouver. Mais non , j'y vais , j'y cours moi-même....

Madame , calmez-vous de grace , lui dit tendrement Mr. *Alworthy* : faites ſeulement appeller Mr. *Dowling* , ſ'il eſt encore en haut ; ſinon , que mon Neveu deſcende.

Madame *Miller* vola , & revint dire que le Procureur étoit ſorti , mais que Mr. *Blifil* alloit paroître.

Mr. *Alworthy* étoit moins enflammé que Madame *Miller* , dont tous les eſprits étoient en mouvement pour l'intérêt de ſon ami. Il n'étoit pourtant pas exempt de quelques ſoupons aſſez ſemblables à ceux de la bonne Hôteſſe.

A l'arrivée de *Blifil* , Mr. *Alworthy* , d'un ton très-ſérieux , accompagné d'un regard tel qu'il n'en avoit peut-être jamais lancé : avez-vous , lui dit-il , quelque connoiſſance que

Mr. *Dowling* ait vu quelques-uns des témoins du duel de *Tom Jones* avec Mr. *Fitz-Patrick*?

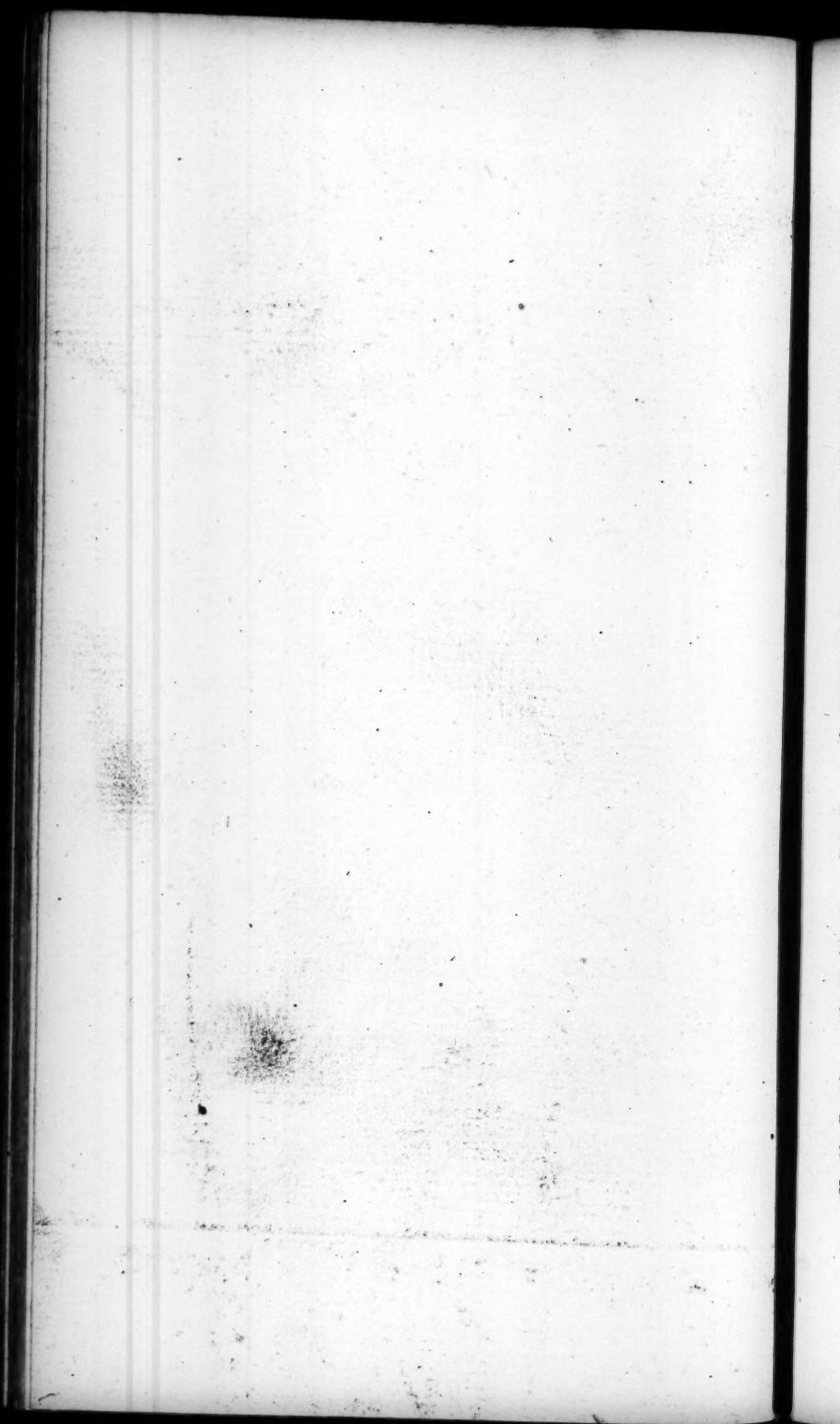
Rien n'est si dangereux qu'une interrogation imprévue pour un homme dont l'intérêt le plus sensible est de cacher la vérité. Le mouvement soudain & violent du sang, occasionné par la surprise, cause presque toujours un dérangement dans la physionomie qui force le coupable à s'accuser tacitement lui-même.

Ce dérangement fut si visible dans *Bliss*, que nous n'oserions presque blâmer la vivacité de Madame *Miller*, qui s'écria tout-à-coup, il est coupable, Monsieur! sur mon honneur, il est coupable!

Deux mots de Mr. *Alworthy* firent sentir à la bonne femme, que ce zèle impétueux n'étoit pas de son goût. Puis, se retournant vers *Bliss*, qui paroissoit anéanti : pour-quoi hésitez-vous, Monsieur, lui dit-il séchement, pourquoi ne répondez-vous pas? C'est par vos ordres apparemment que tout ceci s'est fait, je m'imagine du moins que cet homme n'eût pas été assez hardi pour agir de son chef, sur-tout sans m'avoir consulté.

Monsieur, répondit enfin le tremblant *Bliss*, oserai-je, en m'avouant coupable, espérer mon pardon?... Votre pardon! s'écria Mr. *Alworthy* en colere.





Oui, Monsieur, répondit *Blifil*, j'avois prévu votre courroux. Mais mon cher Oncle pardonnera sans doute les effets de la plus aimable des foiblesses humaines. La pitié mal placée est un crime, je le fais, j'en conviens; cependant, c'est un crime dont vous-même n'êtes pas tout-à-fait innocent. J'avoue que j'y suis retombé plus d'une fois, pour la même cause qui me rend, en ce moment, si coupable à vos yeux. Je ne vous cacherai donc point que j'ai chargé Mr. *Dowling*, non pas d'une recherche vaine & infructueuse, mais de découvrir les témoins d'un forfait dont je gémis, & d'adoucir, s'il étoit possible, la rigueur de leurs dépositions. Voilà la vérité, Monsieur, que je comptois pouvoir tenir secrète, mais que je n'ose vous nier.

J'avoue, dit Mr. *Nightingale*, que le Procureur m'a paru parler aux témoins à peu près conformément à ce que dit Mr. *Blifil*.

Eh bien, après ceci, Madame, dit Mr. *Alworthy*, j'espère que vous conviendrez une fois en votre vie d'avoir conçu légèrement de très-mauvais soupçons, & que mon Neveu ne sera plus si noir dans votre esprit.

Madame *Miller* étoit confondue & muette. Quoiqu'elle ne pût regarder sitôt de bon œil un homme qu'elle croyoit toujours l'auteur des malheurs de *Jones*, Mr. *Blifil* étoit alors pourtant parvenu à lui en imposer aussi

fortement qu'aux autres, tant le d. . . avoit servi son ami à propos. Le vieux proverbe dit, *qu'il ne les élève que pour les faire tomber de plus haut*. Mr. *Blifil* nous prouve le contraire. Son Protecteur trahit peut-être quelquefois de petits Messieurs qu'il regarde comme simples *connoissances*, ou qui ne lui sont attachés qu'à demi; mais il tient toujours ferme du côté de ceux qui lui sont entièrement dévoués, & vient même avec zèle à leur secours dans les plus grandes extrémités, jusqu'à l'expiration de leur marché.

Si une conjuration découverte & punie affermit le gouvernement, si une maladie connue & bien traitée assure du moins pour quelque temps la santé prochaine du malade; il en est de même de la colere, qui, au moment qu'elle est calmée, donne souvent une nouvelle vie à l'affectation. C'est précisément le cas où se trouva Mr. *Alworthy*, après la scene que nous venons de raconter. *Blifil* ayant trouvé le secret de dissiper le plus grand soupçon, celui qui naissoit de la Lettre de Mr. *Square*, glissa sur l'ame de son Oncle, & fut bientôt dissipé.

Mr. *Tuakum*, dont les expressions peu mesurées n'avoient pas plu, porta seul toute l'endosse des réflexions de Mr. *Square* au sujet des ennemis secrets du pauvre *Jones*.

Quant au ressentiment de Mr. *Alworthy*

contre notre Héros, il diminuoit à chaque instant d'une façon sensible. Je vous pardonne, dit-il, en s'adressant à Mr. *Blifil*, non-seulement cet effort peu commun d'un bon naturel, mais je prétends vous donner le plaisir de me voir suivre votre exemple.... Qu'en dites-vous, Madame *Miller*? ferions-nous si mal de prendre un carrosse, & d'aller tous ensemble rendre visite à votre Ami?

Nous pensons assez bien de nos Lecteurs, pour croire que chacun d'eux eût répondu comme cette digne femme; mais il faut, avec un cœur comme le sien, avoir connu l'amitié comme elle, pour sentir tout ce qu'elle sentit alors. Il en est peu, au contraire, nous l'espérons du moins, capables de bien juger de ce qui se passa au même instant dans l'ame de Mr. *Blifil*: mais s'il en est, ils conviendront peut-être qu'il ne pouvoit guères trouver d'objection vraisemblable contre cette visite. Cependant, la fortune, ou le *Monsieur* dont nous parlions tout-à-l'heure, vint au secours de son Ami, & lui sauva une mortification si piquante; car au moment que l'on envoyoit chercher le carrosse, *Partridge*, qui revenoit de la prison, ayant fait appeller Madame *Miller*, lui apprit l'affreux événement qui venoit d'arriver à *Jones*, en conséquence de la visite de Madame *Waters*.

O Ciel! s'écria l'Hôtesse, que dira Mr. *Al-*

worthy?... hélas! nous allons tous partir avec lui pour voir ton déplorable Maître... Ah, Madame, lui dit *Partridge*, il faut rompre, il faut remettre ce voyage, il faut cacher cette étrange découverte à Mr. *Alworthy*! S'il arrivoit maintenant à la prison, il y verroit *Jones* avec sa mere, qui y entroit au moment de mon départ. Tous deux gémissent sans doute en cet instant du crime horrible dont leur ignorance mutuelle les a rendu coupables.

La pauvre *Miller*, saisie d'horreur au récit de *Partridge*, n'avoit jamais été moins capable de rien imaginer, pour arrêter Monsieur *Alworthy*, que dans le moment présent. Cependant, comme une femme en pareil cas est toujours moins embarrassée qu'un homme, elle crut enfin avoir trouvé une excuse; & rentrant aussi-tôt dans la chambre.... Vous vous étonnerez sans doute, dit-elle à Mr. *Alworthy*, que ce soit moi qui s'oppose à ce que vous alliez voir aujourd'hui Mr. *Jones*; mais j'ai réfléchi, Monsieur, & voici mes raisons. Les différents assauts & les malheurs multipliés que ce pauvre Jeune-homme a eus à soutenir depuis quelques jours, l'ont sans doute jetté dans le plus grand accablement. Si nous allons à l'improviste frapper tous ensemble chez lui, la surprise, la joye dont je le vois déjà pénétré à la vue de son cher Bienfaicteur, lui seront sûrement funes-

tes; & ce malheur est d'autant plus à craindre, que son Domestique, qui vient de rentrer dans l'instant, m'assure qu'il s'en faut de beaucoup que son Maître soit en santé.

Son Domestique est ici! s'écria Mr. *Alworthy*: qu'il vienne, qu'il entre, je veux le voir, & l'interroger moi-même sur la situation de son Maître.

Partridge fut d'abord effrayé d'avoir à paroître devant Mr. *Alworthy*. Il se laissa enfin persuader, après que Madame *Miller*, à qui il avoit déjà raconté toute son histoire, lui eut promis de l'introduire. Mr. *Alworthy* reconnut *Partridge* dans le moment. Etes-vous, lui dit-il, Domestique de Monsieur *Jones*?

Je ne sais, Monsieur, répondit *Partridge* en tremblant, si je suis véritablement son domestique; mais je vis avec lui maintenant:... hélas! *non sum qualis eram*, votre Grandeur le sait.

Mr. *Alworthy* lui fit alors nombre d'autres questions, sur-tout concernant la santé de notre Héros, auxquelles le Pédagogue répondit toujours conformément, sinon à la vérité, du moins aux intérêts de Mr. *Jones*.

Pendant ce dialogue, Mr. *Nightingale* prit congé, & fut bientôt suivi de Madame *Miller*, au moment qu'elle s'aperçut que Mr. *Alworthy* congédioit *Blifil*.

Dès que Mr. *Alworthy* fut seul avec *Partridge*, il lui parla comme on va le voir dans le Chapitre suivant.

C H A P I T R E V.

Continuation de l'Histoire.

IL faut, certainement, que vous soyiez un homme bien étrange : non-seulement vous vous êtes perdu de gayeté de cœur en soutenant obstinément un mensonge , mais vous poussez la chose au point de passer publiquement pour le domestique de votre propre fils. Quel intérêt peut donc vous faire agir ? Et quels sont vos motifs ?

Je vois , Monsieur , dit *Partridge*, en tombant à genoux , que, toujours prévenu contre moi, vous êtes déterminé à ne me jamais croire. A quoi serviroient donc mes nouvelles protestations ? Le Ciel fait cependant que je ne suis pas le Pere de Monsieur *Jones*.

Quoi ! s'écria Mr. *Alworthy* , pouvez-vous nier encore une vérité dont vous fûtes autrefois convaincu sur l'évidence la plus manifeste ? Et que faut-il de plus pour confirmer un fait avéré depuis vingt ans, que de vous retrouver aujourd'hui attaché à ce même en-

fant dont vous osez nier d'être le Pere ? Je vous croyois hors du Pays ; que dis-je ? je vous croyois mort depuis long-temps. Par quel hazard êtes-vous avec ce Jeune-homme ? où vous êtes-vous rencontrés ? comment l'avez-vous connu ? quelle espece de correspondance avez-vous donc toujours entretenue ensemble ? Ne me déguisez rien , votre fils ne peut qu'y gagner beaucoup. Ce sentiment d'amour filial pour un homme tel que vous, le soin qu'il a eu de soutenir secrètement son Pere pendant tant d'années, ne peuvent qu'ajouter infiniment à l'estime que j'ai déjà conçue pour lui.

Si vous daignez être assez patient pour m'entendre, répondit *Partridge*, je vous dirai la vérité.... Parlez, lui dit Mr. *Alworthby*, je vous écoute ; mais sur-tout tenez votre promesse.

Le malheur de vous avoir déplu, Monsieur, s'écria en sanglottant le bon *Partridge*, entraîna bientôt ma ruine. Je perdis d'abord ma petite Ecole ; & le Ministre de la Paroisse, jaloux sans doute de vous faire sa cour, me destitua quelques jours après de l'office de Clerc. Il ne me resta par conséquent pour vivre que ma boutique de Barbier, qui, dans un Village tel que le nôtre, est d'un très-mince revenu.

Tant que ma femme vécut, une pension

annuelle de douze livres *sterlings*, qui nous venoit d'une main inconnue, (que je crois pourtant bien connoître) nous fut exactement payée. Mais dès qu'elle fut morte, Votre Grandeur ayant jugé à propos de la supprimer, je tombai tellement dans la misère, qu'ayant un beau jour fait un paquet du peu qui me restoit, je partis dès la nuit suivante pour aller chercher fortune ailleurs.

Le Pédagogue, qui dans cette première partie de son histoire avoit été supportable, ne le fut pas dans la seconde, dont la longueur ennuyeroit sans doute le Lecteur le plus débonnaire autant qu'elle ennuya Monsieur *Alworthy*; qui, après s'être impatienté plus d'une fois, lui ordonna enfin, d'un ton si imposant, d'en venir au moment de sa rencontre avec *Jones*, que le prolix Historien se crut obligé d'obéir, & lui raconta tout ce que nous savons déjà.

Voilà la vérité, Monsieur, ajouta-t-il en finissant : Mr. *Jones* n'est ni ne fut jamais mon fils; je vous le jure sur tout ce que je connois de plus sacré; & puisse le Ciel me punir à vos yeux, si je vous en impose d'un seul mot!

Que dois-je donc penser? que puis-je donc conclure de tout ce que j'entends? s'écria Mr. *Alworthy*. . . . car, enfin, à quel propos défavoueriez-vous si fortement un fait, qui
pro-

probablement ne pourroit aujourd'hui qu'être avantageux à vos intérêts?... Quoi, Monsieur, vous doutez encore? s'écria *Partridge*, dont la langue pétilloit de parler.... Eh bien, puisque je ne suis point croyable, il faut enfin vous donner d'autres preuves.... Plaise au Ciel, cependant, que vous n'ayiez pas mieux connu la Mere de ce Jeune-homme, que vous n'en connoissiez le Pere!... Que veut encore dire ceci? s'écria Mr. *Alworthy*. Pourquoi cette pâleur soudaine & ces frémissements?

Partridge lui raconta alors toute l'histoire de *Jones* avec Madame *Waters*.

Juste Ciel! dit Mr. *Alworthy*, ému jusqu'aux larmes, dans quel abyme de maux l'imprudence & le vice entraînent les foibles humains!...

A peine avoit-il prononcé ces mots, que Madame *Waters* entra précipitamment dans la chambre.

Partridge ne l'eut pas plutôt reconnue, qu'il s'écria de toute sa force : la voilà, Monsieur, la voilà elle-même, voilà la malheureuse Mere de Mr. *Jones*! c'est à elle à me justifier devant Votre Grandeur!... Ah, Madame! daignez.... Madame *Waters*, sans faire aucune attention à ce que disoit *Partridge*, & s'approchant de Mr. *Alworthy* : Je crains, Monsieur, dit-elle, après une si longue absence, que mes traits ne vous soient plus connus....

170 L'ENFANT TROUVÉ,

Vous êtes si changée à tous égards, répondit-il d'un air aussi sérieux qu'embarrassé, que sans cet homme, qui m'apprend qui vous êtes, je vous aurois peut-être méconnue.... Auriez-vous quelques affaires particulières à me communiquer?

Oui, Monsieur, dit-elle en soupirant, j'en ai d'un genre qui vous étonnera sans doute: hélas! j'en ai d'un genre que je ne puis confier qu'à vous seul. Daignez, de grace, m'entendre sans témoins.

Partridge alors eut ordre de sortir, & ne quitta la chambre qu'après avoir très instamment supplié cette Dame de lui rendre justice, en faisant éclater son innocence aux yeux de Mr. *Alworthy*.

Tranquillisez-vous, lui dit-elle; je ferai tout ce que je dois, tant envers Monsieur qu'envers vous.

CHAPITRE VI.

Suite de l'Histoire.

MAdame *Waters*, étant restée seule avec Mr. *Alworthy*, & ayant gardé quelque temps le silence: Je suis fâché, Madame, lui dit-il, sur-tout après ce que je viens d'entendre, du mauvais usage.... Monsieur

s'écria-t-elle en l'interrompant, je ne connois que trop ma faute, mais ne m'accusez point d'ingratitude. Je n'oubliai, ni n'oublierai jamais tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Epargnez-moi maintenant les reproches; j'ai des secrets trop importants à vous dévoiler concernant le jeune homme à qui vous donâtes autrefois le nom de *Jones*, que je portois alors....

Ah, Madame! interrompit Mr. *Alworthy*, hâtez-vous de grace de me répondre. Ai-je puni, par ignorance, un innocent dans la personne que vous venez de voir ici? n'étoit-il pas le Pere de l'enfant?

Non, Monsieur, lui dit Madame *Waters*, non, Monsieur, il ne l'étoit pas.... Daignez vous rappeler mes discours; je vous promis, vous le savez, que ce secret vous seroit un jour dévoilé; je vous promis de vous nommer un jour le Pere du petit orphelin, & je gémirai long-temps de la fatale négligence qui m'a empêché de remplir plutôt ce devoir.... hélas! je savois peu combien il étoit important....

Achevez, Madame, lui dit Mr. *Alworthy* d'une voix altérée, achevez;... je brûle & je crains également de vous entendre.

Vous souvient-il, Monsieur, lui dit-elle, d'un jeune homme nommé *Summer*?

Je m'en souviens fort bien, répondit Mon-

sieur *Alworthy*; c'étoit le fils d'un homme aussi vertueux que savant, & le plus cher de mes amis.

Vous l'avez bien prouvé, Monsieur : c'est vous, je crois, qui avez élevé son fils, qui l'avez entretenu à l'Université, & qui l'avez retiré chez vous après ses études finies. Je crois le voir encore, il étoit digne d'être aimé....

Pauvre jeune homme ! dit Mr. *Alworthy*; il me fut enlevé dans son printemps :... hélas ! j'étois bien éloigné de le croire coupable de ce dont je vois qu'on l'accuse ; car c'est lui, sans doute, que vous allez enfin nommer pour Pere de votre enfant.

Lui, Monsieur ! répondit-elle ; il ne le fut jamais.

Que prétendez-vous donc, lui dit Mr. *Alworthy* ? à quoi tend tout ce préambule ?

A vous mettre au fait d'un événement, dit-elle, dont je suis au désespoir d'être forcée de vous instruire.... O, Monsieur ! préparez-vous à entendre un récit qui va vous affliger & vous surprendre.

Parlez, s'écria Mr. *Alworthy*; qu'aurois-je à craindre ? mon cœur ne me reproche rien.

Eh bien, Monsieur, reprit-elle, ce même Mr. *Summer*, ce fils de votre ami, cet enfant nourri dans votre sein, qui, après un an

de séjour dans votre Château, au retour de ses études, vous fut ravi par une mort prématurée, que vous pleurâtes si amèrement, que vous regretâtes comme un fils; ce même *Summer*, enfin, étoit le Pere de *Tom Jones*.... Qu'entends-je ! dit *Alworthy*.... Mais non : vous vous contredisez, Madame.

Vous le croyez, répondit la *Waters* : il n'en est pourtant rien ; il fut pere de cet enfant, & je n'en fus jamais la mere.

Prenez garde, Madame, lui dit Mr. *Alworthy*, craignez d'ajouter l'imposture au crime. Songez qu'il est un Dieu vengeur, dont l'œil perçant lit jusques dans votre ame, & qu'il punit tôt ou tard les forfaits.

Je vous le répète, Monsieur, dit-elle, je ne suis point sa mere, ni ne voudrois l'être maintenant pour l'Univers entier !

J'entrevois enfin vos raisons, Madame, & je desire autant que vous d'être dans le cas de ne pouvoir le croire. Vous vous souvenez cependant de m'avoir tenu autrefois un tout autre langage.... Pouvez-vous oublier que vous m'avez tout avoué ?

Non, Monsieur, répondit Madame *Waters* ; mais ce langage, mais cet aveu, quel qu'il soit, me fut expressément dicté : je fus fidelle à ma promesse, malgré ma répugnance & mes regrets ; je me suis exposée à l'opprobre, & j'en fus bien récompensée.

Quelle pouvoit donc être cette femme? lui dit Mr. *Alworthy*.

Je tremble, Monsieur, répondit Madame *Waters*,... & je n'ose vous la nommer.

Tout cet embarras, s'écria-t-il, m'annonce que cette femme étoit de mes parentes....

Et des plus proches, en vérité, s'écria Madame *Waters*.... Vous eûtes une sœur, Monsieur?

Une sœur, répéta-t-il en frémissant;... qu'a de commun ma sœur avec ce malheureux enfant?... Elle en étoit la Mere, lui dit Madame *Waters*.

O Ciel! est-il possible? s'écria douloureusement *Alworthy*.

Calméz vos sens, mon cher Monsieur, dit Madame *Waters*, je n'ai plus rien à vous cacher. Immédiatement après votre départ pour *Londres*, Miss *Brigitte* vint un jour voir ma mere. Elle étoit charmée, disoit-elle, de tout ce qu'elle avoit oui dire de la singularité de mon caractère, de ma science, & de ma gentillesse. Après m'avoir autant caressée que louée, elle m'invita à la suivre au Château. J'y consentis. Je l'amusai par des lectures qui paroissoient lui plaire; en peu de temps j'acquis son amitié & sa confiance, & je me vis bientôt comblée de ses présents. Après m'avoir plus d'une fois sondée sur le chapitre de la discrétion, s'être crue bien af-

surée par mes réponses que j'étois capable de garder un secret, *Miss Brigitte* me fit entrer un jour, & m'enferma avec elle dans son cabinet. Chere *Jenny*, me dit-elle en répandant des larmes, je vais vous prouver combien je vous estime; vous allez savoir un secret d'où dépend mon honneur, & par conséquent ma vie. ... Croyez-vous, ajouta-t-elle à travers mille sanglots, que je puisse le confier à votre Mere avec sûreté?

Je garantis sa discrétion, lui répondis-je, au péril de ma vie.

Miss Brigitte m'apprit alors tout le secret de ses amours avec feu Mr. *Summer*, qu'elle avoit compté épouser si le Ciel l'avoit laissé vivre, & l'embarras cruel où les suites de cette inclination la plongeient alors.

Il fut arrêté entre nous que ma mere seule & moi la servirions en cette occasion; & que Madame *Débora* seroit écartée sous prétexte de s'aller informer, dans le fond du Comté de *Dorset*, des mœurs d'une femme-de-chambre que *Miss Brigitte* vouloit prendre. On avoit déjà mis l'autre dehors depuis trois mois, & l'on m'avoit prise à l'essai dans sa place, afin de pouvoir dire, en me renvoyant dans la suite, qu'on ne m'avoit pas trouvée assez adroite pour bien remplir ce poste.

Toutes ces précautions, & plusieurs au-

tres encore, furent prises, pour prévenir les soupçons de *Débora*, lorsque je m'avouerois la mere de l'enfant en question.

Je m'exposai donc à tout, Monsieur, ajouta Madame *Waters*, pour sauver la réputation de votre sœur; & j'en fus réellement très-bien récompensée. Les terreurs de Miss *Brigitte* n'avoient pour principal objet que *Débora*, qu'elle croyoit incapable de garder un secret, sur-tout vis-à-vis de vous. On la retint éloignée du Château, on retarda son retour de semaine en semaine sous différents prétextes, jusqu'au moment de la délivrance de Madame votre Sœur. Ma mere alors emporta l'enfant, & le garda chez elle. Ce ne fut que le soir même de votre arrivée de *Londres*, & après le retour de *Débora* au Château, que Miss *Brigitte* (qui ne pouvoit se résoudre à perdre son fils de vue) me chargea de le porter dans votre lit. Sa conduite à l'égard de l'enfant, qu'elle feignoit de ne voir jamais de bon œil que par complaisance pour vous, écarta l'ombre même des soupçons qui eussent pu tomber sur elle; & la pauvre *Fenny Jones* porta seule volontairement tout le fardeau de l'aventure.

Madame *Waters*, en finissant son histoire, en attesta la vérité par les serments les plus terribles & les protestations les plus solennelles.

Ainsi , Monsieur , ajouta-t-elle , connoissez maintenant votre Neveu ; car je ne doute pas , après ceci , que vous ne le regardiez comme tel ; & je doute encore moins qu'il n'en soit effectivement digne , tant par sa figure , que par la noblesse de ses sentiments.

Il est inutile , Madame , dit Mr. *Alworthy* , que je vous peigne l'excès de ma surprise ; vous n'eussiez pas voulu , vous n'eussiez pu même inventer & accumuler toutes les circonstances qui rendent ce fait aussi vraisemblable qu'évident à mes yeux. Je me rappelle , je l'avoue , certaines particularités touchant Mr. *Summer* , qui , dans le temps , me firent soupçonner qu'il avoit pu plaire à ma Sœur : j'en parlai même à Miss *Brigitte* ; car j'aimois assez ce Jeune-homme , tant à cause de lui-même , qu'à cause de son Pere , pour consentir à ce mariage. Mais ma Sœur me parut si choquée d'une proposition , qu'elle croyoit sans doute hasardée de ma part pour l'éprouver , que je n'en osai jamais reparler. Juste Ciel ! c'est toi qui conduis tout.... Je ne puis pourtant pardonner à ma Sœur d'avoir emporté ce secret avec elle.

Je vous assure , lui dit Madame *Waters* , que ce ne fut jamais son intention ; elle m'a répété cent fois que son dessein étoit de vous le déclarer un jour. La pauvre femme étoit si charmée de la réussite de son complot , &

de voir l'inclination naturelle que vous aviez pour cet enfant, qu'elle ne croyoit peut-être pas nécessaire de précipiter une confidence qui ne pouvoit manquer de lui coûter infiniment. Ah! Monsieur, si le Ciel eût permis qu'elle eût assez vécu pour voir ce pauvre garçon chassé de chez vous comme le dernier des misérables; que dis-je! si elle eût vu Mr. *Alworthy* lui-même gager un Procureur pour lui faire imputer un homicide dont il est innocent.... Pardon, Monsieur, si tant d'inhumanité me révolte.... On vous a sans doute trompé: ce trait ne quadre pas avec votre caractère, & Mr. *Jones* ne mérita jamais....

Arrêtez, Madame, s'écria Mr. *Alworthy*; quiconque vous a fait ce rapport, m'insulte, & vous trompe vous-même.

Ah, Monsieur! dit Madame *Waters*, c'est le plus cher de mes souhaits.... Je n'osois, je l'avoue, croire Mr. *Alworthy* si cruel. Que vouliez-vous pourtant que je pensasse? Un homme qui me croit l'épouse de Mr. *Fitz-Patrick*, arrive chez moi. Si Mr. *Jones* a assassiné votre époux, me dit-il, poursuivez hardiment le meurtrier; un digne & riche Gentilhomme, qui connoît à fond l'infame auteur du crime, vous soutiendra de toute sa puissance, & fera tous les fraix de votre poursuite.

C'est par cet homme même, continua Madame *Waters*, que j'ai su qui étoit Mr. *Jones* : il se nomme *Dowling*, & Mr. *Jones* m'apprend qu'il est votre Intendant. Cet homme avoit toujours refusé de me dire son nom; mais *Partridge*, qui l'a rencontré chez moi à sa seconde visite, m'a dit l'avoir fort connu autrefois à *Salisbury*....

Et ce Mr. *Dowling*, interrompit Mr. *Alworthy*, pénétré de surprise & d'horreur, a-t-il osé vous dire que c'étoit moi qui prétendois vous aider à poursuivre *Jones*?... Non, Monsieur, répondit-elle, je ne le chargerai point injustement. Il m'a dit que je serois puissamment secourue, mais il ne vous a pas nommé.... Mais, attendu les circonstances, sur quel autre pouvois-je vraisemblablement jeter les yeux? .

Attendu les circonstances.... Ah, Madame, s'écria Mr. *Alworthy*, je ne le fais que trop!... Grand Dieu! par quels moyens, aussi foibles qu'admirables, tu fais dévoiler enfin les plus cachés & les plus noirs des crimes!... Oserois-je vous prier, Madame, de rester ici jusqu'à ce que l'homme dont vous venez de me parler soit arrivé? Je l'attends à chaque instant, peut-être même est-il déjà dans la maison.

Mr. *Alworthy* fit alors quelques pas vers la porte pour appeller un Domestique, & ren-

180 L'ENFANT TROUVÉ,
tra aussi-tôt, non pas avec Mr. *Dowling*,
mais avec le Gentilhomme qui va paroître
dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Nouveaux progrès de l'Histoire.

LE nouvel arrivé n'étoit autre que Monsieur *Western*, qui, à la vue de Mr. *Alworthy*, & sans faire attention à Madame *Waters*.... Ah, la belle besogne, (dit-il en déployant sa voix) la belle découverte que j'ai faite!... Stupides Peres, souhaitez encore après ce trait d'avoir des filles!...

De quoi s'agit-il donc, mon cher voisin? lui dit doucement Mr. *Alworthy*.

Des plus belles affaires du monde, répondit *Western*: tandis que je la croyois prête à m'obéir, comme elle me l'avoit presque promis; tandis que je croyois enfin, pour terminer cette grande aventure, n'avoir besoin que d'un Notaire, devinez où nous en sommes. La petite c.... me jouoit. Elle étoit en correspondance avec Monsieur votre bâtard. Ma sœur *Western*, avec qui je m'étois brouillé, à cause d'elle, m'en fit avertir dès hier. J'ai fait visiter les poches de Mademoiselle pendant son sommeil; on a trouvé la prose de

Monfieur. Ah quelle énorme Lettre ! je n'en ai pas lu la moitié : jamais l'éternel *Supple* ne fut fi long dans fes Sermons. Mais j'en ai affez vu pour être sûr qu'il eft encore queftion d'amour, & je ne fuis pas homme à m'y tromper.... Mais je vous l'ai de nouveau claquemurée dans fa chambre ; & je la renvoye demain au Village, à moins qu'elle ne consente d'époufer fur le champ votre Neveu.... Si elle oſe encore me réfifter, nous verrons beau jeu ; & vous ſaurez, ou la peſte m'étouffe, fi l'on m'offenſe impunément....

Vous ſavez, Mr. *Western*, répondit *Alworthy*, que les moyens violents ne furent jamais de mon goût ; vous aviez même conſenti de n'y plus recourir.

A la bonne-heure, s'écria *Western*, mais c'étoit à condition que l'on m'obéiroit. Quoi, morbleu ! je ne ſerai pas maître de ma fille, ſur-tout quand je ne la punis que pour ſon bien ?

Calmez-vous de grace, lui répondit Monſieur *Alworthy* : ſi vous le permettez, je la verrai, je tenterai de l'amener à la raifon.

Ah ! en ce cas j'eſpere encore, dit *Western*, en baiffant le ton : voilà ce qu'on appelle parler, & en bon voifin ; vous ferez peut-être plus avec elle en deux mots que moi en mille, car je ſais qu'elle vous eſtime beaucoup, ... & que l'eſtime.... Eh bien, dit

182 L'ENFANT TROUVÉ,

Mr. *Alworthy*, si vous voulez retourner chez vous, & la remettre en liberté, vous m'y verrez avant qu'il soit une heure....

Mais supposons, interrompit le Pere de *Sophie*, qu'elle décampe pendant ce temps-là? Car le Procureur *Dowling* m'assure qu'il n'y a plus d'espérance de voir notre gredin pendu: l'homme qu'il avoit assassiné, ne veut pas mourir, dit-on; & *Dowling* croit que *Jones* est peut-être dès à présent hors de prison.... Quoi! interrompit Mr. *Alworthy*, auriez-vous chargé ce Procureur de se mêler de cette affaire?

Non pas que je sache, répondit *Western*: c'est de lui-même qu'il vient de me bavarder ceci tout-à-l'heure.

Quoi! tout-à-l'heure! s'écria Mr. *Alworthy*. Eh, de grace, où l'avez-vous vu? j'ai absolument besoin de lui parler.

Il est chez moi, répondit l'autre, ou il va y être, avec deux couples d'Avocats qui s'y assemblent ce matin, pour une consultation au sujet d'une hypothèque.... Jarni! j'ai peur d'en être pour deux ou trois mille livres sterlings avec cet honnête Mr. *Nightingale*.

Eh bien, je vous y suivrai dans moins d'une heure, lui dit *Alworthy*.

Souvenez vous sur-tout, s'écria *Western*, de parler ferme à la drôlesse; sans quoi comptez que vous ne tenez rien.... Epouvantez-la

hardiment, je vous transmets tout mon pouvoir. Apprenez-lui à craindre enfin son Pere, & cachez-lui sur-tout que je l'aime encore plus que je ne veux.... Mais je vois que vous êtes en affaire avec Madame; ainsi je m'en vais, ainsi je vous attends, ainsi.... je suis votre Serviteur.

Dès que Mr. *Western* fut sorti: J'apperçois, dit Madame *Waters* à Mr. *Alworthy*, qu'il ne m'a pas du tout reconnue. Je suis en effet bien changée depuis le jour que vous daignâtes me donner des conseils, que j'aurois bien mieux fait d'avoir suivis.... Je vous avoue, Madame, lui dit-il, que je fus très-affligé lorsque j'appris....

Ah, Monsieur! interrompit-elle, je fus victime du plus infame des complots. Je n'entreprendrai point de me justifier absolument à vos yeux, vous n'avez pas le loisir de m'entendre; mais si vous saviez mes malheurs, peut-être me trouveriez-vous moins coupable, peut-être auriez-vous pitié de mon sort. Apprenez seulement que je fus trompée, que je fus trahie par un perfide, sous la foi d'une promesse de mariage en forme, & solennellement jurée....

Madame *Waters* qui (comme on le sait fort bien, si l'on se ressouvient de *Jenny Jones*) avoit de l'esprit, & même du savoir, tenta de démontrer que le mariage consistoit

uniquement dans le consentement mutuel des Parties.... Je suis fâché, Madame, dit en l'interrompant Mr. *Alworthy*, de vous voir discuter des matieres si délicates : avec moins de science peut-être eussiez-vous été moins coupable. Plaise au Ciel cependant que vous n'ayiez à vous reprocher que ce premier égarement !

Je ne m'en reproche point d'autre, s'écria-t-elle, pendant les douze années qu'a duré ce premier engagement, que je croyois sacré. Mais daignez considérer, Monsieur, ce que peut une femme à qui l'on a ravi l'honneur, & qui n'a plus d'appui dans l'Univers. Semblable à une brebis égarée, tout semble conspirer contre elle. Un seul faux pas dans le sentier étroit de la vertu, jette une femme, & presque toujours pour jamais, dans le vaste chemin du vice. J'avois ouvert les yeux, Monsieur ; j'eusse été vertueuse : mais la nécessité m'a jettée dans les bras du Capitaine *Waters*. J'ai vécu long-temps avec lui sous le nom de son épouse : ce n'est qu'au moment de sa marche contre les Rebelles que nous nous séparâmes à *Worcester*, & c'est alors que je rencontrai Mr. *Jones*, qui me sauva des mains d'un scélérat.

Madame *Waters* termina son récit par l'éloge de notre Héros, qui n'avoit, disoit-elle, que des foiblesses passageres & momenta-

nées, mais dont les vertus solides & permanentes le rendroient toujours estimable aux yeux de tous les hommes assez heureux pour le connoître.

Mr. *Alworthy*, touché du récit de Madame *Waters*, lui promit son assistance, au cas qu'elle prouvât par sa conduite la sincérité de son repentir. Elle tomba à ses genoux, & commençoit à exprimer l'excès de sa reconnaissance, lorsque l'on entendit entrer quelqu'un. C'étoit Mr. *Dowling*.

Sa surprise & sa confusion éclaterent à la vue de Madame *Waters*. Il se remit pourtant; & affectant de n'avoir point de temps à perdre pour se rendre à la consultation des Avocats assemblés chez Mr. *Western*, il se dispoisoit déjà à sortir, après avoir dit quelques mots concernant l'affaire des Billets de Banque retrouvés chez Mr. *Nightingale*, le Pere, lorsque Mr. *Alworthy* se leva, & pour toute réponse ferma la porte de la chambre.

Quelque pressé que vous soyez, Monsieur, lui dit Mr. *Alworthy*, en le regardant d'un œil sévère, commencez auparavant par me répondre.... Connoissez-vous cette Dame?

Cette Dame, Monsieur?... répondit en hésitant le Procureur interdit.

Oui cette Dame, répéta l'autre en élevant la voix.... Prenez garde, Mr. *Dowling*; si vous faites quelque cas de ma faveur, si vous

voulez rester à mon service, n'allez pas me chercher des détours, & répondez aux questions que je vais vous faire.... Connoissez-vous cette Dame? dis-je.... Oui, Monsieur, répondit *Dowling*; je me souviens de l'avoir vue.... Où l'avez-vous vue? Chez elle, Monsieur.... Quelles affaires vous conduisoient chez elle, qui vous y envoyoit? J'y fus, Monsieur, pour m'informer de l'affaire de Mr. *Jones*.... Et qui vous avoit chargé de cette commission? Mr. *Blifil*, Monsieur.... Comment vous expliquâtes-vous sur ce sujet avec cette Dame? parlez précisément. Monsieur, dit en bégayant *Dowling*, il ne m'est pas possible de me rappeler mes véritables expressions.... Vous plairoit-il, Madame, dit Mr. *Alworthby* à Madame *Waters*, d'aider un peu la mémoire de Monsieur?

Il m'a dit expressément, répondit-elle, que si Mr. *Jones* avoit assassiné mon mari, je serois abondamment pourvue de tout l'argent nécessaire pour la poursuite du coupable, par un très-digne Gentilhomme, qui connoissoit à fond l'infame auteur du crime, & qui en feroit tous les frais.... Telles furent mot à mot les expressions de Mr. *Dowling*, & je l'affirme par serment.

Cela est-il juste, Monsieur? s'écria *Alworthby* en s'adressant à *Dowling*; sont-ce là vos paroles?

Ma mémoire n'est pas assez sûre pour me les rappeler exactement, répondit *Dowling*; mais je crois avoir dit à peu près cela.... Et c'est Mr. *Blifil* qui vous avoit donné cet ordre? reprit *Alworthy*.

Soyez certain, Monsieur, lui dit le Procureur, que je n'eusse pas osé agir de mon chef, ni rien hasarder de moi-même dans une affaire de ce genre. Si j'ai parlé, comme le dit Madame, je dois avoir suivi mes instructions.

Ecoutez, Mr. *Dowling*, reprit Mr. *Alworthy*; je vous promets, devant Madame, d'oublier tout ce que vous avez fait en conséquence des ordres de mon Neveu, pourvu que vous me disiez exactement la vérité.... C'est donc Mr. *Blifil* qui vous a aussi chargé d'aller à *Aldersgate*?

Oui, Monsieur, répondit *Dowling*.

Fort bien, dit Mr. *Alworthy*. Et quelles étoient vos instructions? rappelez bien votre mémoire, & rendez-moi, autant qu'il vous sera possible, ses propres expressions.

Il m'envoya, Monsieur, pour tâcher de trouver les témoins oculaires du combat, dans la crainte, me disoit-il, qu'ils ne fussent gagnés par Mr. *Jones*, ou par quelqu'un de ses amis. Le sang, me disoit-il, exige du sang; & tous ceux qui favorisent un assassin, soit en cachant, soit en déguisant quelques circonstances du

crime aux yeux de la Justice, sont censés ses complices.

Vous-même, m'assuroit-il, desiriez fort de voir le coupable puni; mais la décence seule vous retenoit, & ne vous permettoit pas de le poursuivre ouvertement.

Il vous a dit cela ? interrompit Mr. *Alworthy*, avec autant de vivacité que d'indignation.

Oui, Monsieur, s'écria *Dowling*; & je me serois bien gardé de pousser les choses plus loin, si je n'eusse cru fermement remplir vos intentions.

Plus loin, lui dit Mr. *Alworthy*; & jusqu'où les pousâtes-vous donc ?

Monsieur, s'écria le Praticien, n'allez pas me croire coupable de parjure, encore moins de subornation.... Mais il y a deux façons de mettre les choses en évidence. J'ai donc recommandé aux témoins de refuser toutes les offres qui pourroient leur être faites en faveur de l'accusé, en les assurant qu'ils seroient bien recompensés par l'honnête personne qui leur enjoignoit de ne dire que la vérité.

Nous étions bien certains, leur dis-je, par les rapports qui nous avoient été faits, que Mr. *Jones* avoit été le premier assaillant; & que si cela étoit vrai, il falloit qu'ils le déclarassent. J'ajoutai même qu'il le falloit ab-

folument, & que j'étois moralement certain qu'ils s'en trouveroient bien....

J'apperçois maintenant, interrompit Monsieur *Alworthy*, jusqu'où vous avez poussé les choses.

Ah, Monsieur! répondit le Procureur, ne croyez pas du moins que j'aye prétendu les engager à soutenir un mensonge. Croyez même que je n'eusse jamais osé aller si loin, si l'espoir de vous obliger ne m'avoit pas conduit.

Cet espoir, lui dit *Alworthy*, ne vous eût pas guidé sans doute, si vous eussiez su que Mr. *Jones* étoit mon Neveu?

Je ne me ferois jamais avisé, répondit *Dowling*, de vouloir paroître avoir su des secrets qu'il vous avoit plu de tenir cachés.

Qu'entends-je! s'écria Mr. *Alworthy*; quoi! ce secret étoit connu de vous?...

Monsieur, lui dit *Dowling*, si vous m'ordonnez de parler, je vous dirai franchement la vérité.... Oui, Monsieur, je savois depuis long-temps que Mr. *Jones* étoit votre Neveu. C'est de Madame votre Sœur que je le tiens; ce sont presque les derniers mots qu'elle me dit en expirant: j'étois seul avec elle, à côté de son lit de mort, lorsqu'elle me chargea de la Lettre que j'eus l'honneur de vous porter de sa part.... De quoi me parlez-vous maintenant, lui dit *Alworthy*, & quelle est cette Lettre?

Je parle, Monsieur, répondit *Dowling*, de celle que j'apportai chez vous de *Salisbury*, & que je remis alors entre les mains de Mr. *Blifil*.... O Ciel! s'écria Mr. *Alworthy* : Eh bien, quel en étoit le contenu, & que vous avoit dit ma Sœur?

Elle étoit mourante lorsqu'elle m'en chargea, dit le Procureur.... Hâtez-vous d'apprendre à mon frere, dit-elle en soupirant, que Mr. *Jones* est son Neveu,... qu'il est mon fils;... & que je fais des vœux au Ciel pour tous les deux. Je crus, après ce peu de mots, qu'elle alloit expirer. J'appellai du monde, elle ne parla plus, & mourut quelques moments après.

Mr. *Alworthy*, les yeux au Ciel, & le corps immobile, sembloit avoir perdu tout sentiment. Il revint enfin à lui-même, & s'adressant au Procureur;... qui vous empêcha donc, lui dit-il, de m'instruire de votre message?

Rappelez-vous, Monsieur, lui dit *Dowling*, que vous-même étiez très-malade alors. Je remis ma Lettre à Mr. *Blifil*, qui depuis m'a plus d'une fois assuré qu'il s'étoit acquitté auprès de vous de mon message; mais en me recommandant toujours de n'en jamais ouvrir la bouche, attendu que la réputation de Madame votre Sœur vous forçoit d'ensevelir cette aventure dans un éternel oubli. Ne soyez donc plus surpris de mon silence; je l'aurois gardé

toute ma vie, si vous-même à l'instant ne m'eussiez forcé de parler.

Nous avons déjà observé quelque part, que l'on peut couvrir un mensonge, même en disant la vérité : c'est ce qui arrivoit ici. *Blifil* avoit effectivement dit à *Dowling* ce que ce dernier rapportoit à Mr. *Alworthy*; mais il ne lui en avoit pas imposé, & ne s'en étoit même pas cru capable. Dans la réalité, les promesses que *Blifil* avoit faites à *Dowling*, étoient les seuls motifs qui eussent induit le Procureur à garder scrupuleusement ce secret. Mais l'air menaçant de Mr. *Alworthy*, la promesse du pardon, & la façon imprévue dont il venoit d'être interrogé, tout avoit concouru à arracher de la bouche de Mr. *Dowling* le développement d'un mystère qu'il sentoit bien ne pouvoir plus cacher.

Mr. *Alworthy*, très-satisfait de cette découverte, congédia Mr. *Dowling*, & le reconduisit même jusqu'à la porte, de crainte qu'il ne s'abouchât avec *Blifil*, qui étoit remonté dans son appartement, où il s'applaudissoit d'avoir encore une fois trompé son Oncle.

Au moment que Mr. *Alworthy* revenoit chez lui, il rencontra sur l'escalier Madame *Miller*, qui, pâle & pénétrée d'horreur, lui dit : Ah, Monsieur ! j'ai vu passer cette coupable femme que vous venez de quitter : vous

savez tout sans doute ; mais daignez pourtant ne pas abandonner ce pauvre & malheureux jeune homme ; considérez , Monsieur , qu'il ignoroit que cette femme fût sa Mere ; & que cette découverte seule , si vous y joignez votre ressentiment , va le faire périr.

Madame , lui dit Mr. *Alworthy* , je suis tellement ému de tout ce que je viens d'entendre , que je ne me sens point en état de vous répondre ; ... mais vous pouvez me suivre chez moi : j'ai fait d'étranges découvertes... Venez , je vous en ferai part.

La pauvre femme le suivit en tremblant. Mr. *Alworthy* , courant alors à Madame *Waters* , & la prenant par la main , se retourna vers Madame *Miller*.... Quelle récompense , s'écria-t-il avec transport , puis-je offrir à cette Dame pour le service important qu'elle vient de me rendre?... O , Madame *Miller* ! vous m'avez entendu mille fois appeller *Jones* du tendre nom de fils : hélas ! je ne pensois guères qu'il appartînt à ma famille.... Votre ami , Madame , votre ami *Jones* , est mon Neveu !... il est le frere de ce serpent que j'ai si long-temps rechauffé dans mon sein !... Madame *Waters* vous en racontera l'histoire , elle vous apprendra par quel prodigieux concours de circonstances étonnantes elle fut si long-temps crue sa Mere. Ah ! je suis maintenant trop convaincu d'avoir été indigne-

ment

ment trompé par celui que vous soupçonniez avec tant de raison.... C'est le plus lâche, le plus infame, & le plus détestable des hommes.

La joye de Madame *Miller* la mit hors d'état de parler, & lui eût peut-être été funeste, si un torrent de larmes secourables n'étoit pas venu à propos soulager son cœur.... Quoi, Monsieur, s'écria-t-elle, mon cher Mr. *Jones* est en effet votre Neveu! il n'est donc pas le fils de cette Dame, & votre cœur enfin s'ouvre pour lui?... O Ciel! j'ai donc assez vécu pour le voir aussi heureux que je le desirois!

Oui, Madame, lui dit tendrement Monsieur *Alworthy*, oui, Madame, il est véritablement mon Neveu. Vous m'en voyez aussi convaincu que charmé; & plaise au Ciel que le reste de vos vœux en sa faveur soient bientôt accomplis!...

Et c'est à Madame, s'écria la bonne Hôtesse, c'est à cette chere Dame que nous devons une si précieuse découverte!...

Oui, ma chere *Miller*, repartit en s'esuyant les yeux Mr. *Alworthy*, oui, c'est à elle-même que nous devons ce bonheur!

Eh bien, s'écria Madame *Miller*, c'est donc à genoux que je supplie le Ciel de répandre sur elle ses dons les plus précieux.... Puisse-t-il, en faveur de cette digne action,

lui pardonner toutes ses fautes, quelque nombreuses qu'elles soient !

Madame *Waters* leur apprit qu'elle avoit tout lieu de croire que la prison de notre Héros ne seroit pas longue, attendu que le Chirurgien de Mr. *Fitz-Patrick*, accompagné d'un homme de grande condition, étoit allé chez le *Juge de Paix* qui l'avoit mis en œuvre, pour lui certifier que le malade étoit hors de danger.

Mr. *Alworthy* dit qu'il seroit charmé à son retour de trouver son Neveu à la maison, mais qu'il étoit absolument obligé de sortir pour affaire importante. Il ordonna alors à un domestique d'appeler des Porteurs, & laissa les deux Dames ensemble.

Mr. *Blifil* ayant entendu arriver la chaise, se hâta de descendre, pour accompagner son cher Oncle : il oublioit rarement ces sortes de devoirs. Mr. *Alworthy*, à qui il adressa plus d'une fois la parole, ne lui répondit qu'au moment qu'il entra dans la chaise. Alors, jettant sur lui un regard propre à terrasser le plus intrépide des fourbes.... Ayez soin, Monsieur, lui dit-il, de tenir prête pour mon retour la Lettre que votre Mere m'écrivit en mourant.

Mr. *Alworthy* disparut à ces mots, & laissa *Blifil* dans une situation qui ne pouvoit guères être enviée que par un homme qui va au dernier supplice.

CHAPITRE VIII.

Nouveaux progrès de l'Histoire.

Monsieur *Alworthy*, chemin faisant, lut la Lettre de *Jones* à *Sophie*, que Mr. *Western* lui avoit laissée; & il y trouva plus d'une expression relative à lui-même, qui fit couler des larmes de ses yeux. Il arriva enfin chez Mr. *Western*, & fut introduit dans l'appartement de *Sophie*.

Après les premières politesses, & quelques instants de silence de part & d'autre, durant lesquels notre Héroïne, qui avoit été prévenue par son Pere, s'amusoit avec son éventail, tandis que tout en elle déceloit son trouble & sa confusion. *Alworthy*, qui n'étoit pas trop affermi lui-même, rompit pourtant enfin la glace. J'ai lieu de craindre, Madame, lui dit-il, que ma famille ne vous ait occasionné bien des peines; & je crains encore plus, quoiqu'innocent à cet égard, d'en être regardé par vous-même comme l'unique auteur. Soyez pourtant bien convaincue, Madame, que si j'eusse été informé de votre éloignement pour l'alliance proposée, vous seriez dès long temps affranchie des persécutions que vous avez souffertes. J'ose donc me

flatter que le but de ma visite ne vous sera point suspect, puisqu'il ne tend en effet qu'à vous en délivrer entièrement.

Monsieur, lui répondit notre Héroïne avec un air modeste, une conduite aussi généreuse est telle que je devois l'attendre de la part de Mr. *Alworthy*. Mais puisque vous daignez me rappeler des peines auxquelles je vous vois compatir, souffrez que je vous dise à quel point elles m'ont été sensibles; je n'ai besoin que d'un seul mot pour vous les exprimer. J'aimois mon Pere autant que j'en étois aimée, vos fatales propositions m'ont ôté toute sa tendresse. Je suis trop persuadée, Monsieur, de la bonté, de l'équité de votre caractère, pour vous soupçonner de conserver quelque ressentiment de mes refus. Nos inclinations sont indépendantes de notre volonté; & quel que soit le mérite de Mr. votre Neveu, je ne puis forcer mon cœur à s'attendrir pour lui.

Ne craignez rien, trop aimable *Sophie*, lui dit Mr. *Alworthy*: *Bliss* dûť-il être mon fils, dussé-je l'estimer, mon cœur est incapable d'un ressentiment de ce genre; je suis trop convaincu que la Raison ne maîtrisa jamais l'Amour.

Ah, Monsieur! répondit *Sophie*, toutes vos expressions prouvent la dignité de ce sublime caractère, que tout le monde connoît

& respecte en vous. Daignez croire du moins que la certitude de mon malheur futur a pu seule m'inspirer le courage de résister aux volontés d'un Pere....

Je le crois, Madame, repliqua Mr. *Alworthy*, & je vous félicite même de cette généreuse résistance. Que de maux vous aviez prévus! & que j'admire en vous un discernement rare!... Cet Amant, que vous avez si constamment refusé, cet unique auteur de tant de larmes qu'ont versé vos beaux yeux, cet Epoux enfin que vouloit vous donner votre Pere, n'étoit qu'un fourbe, aussi digne de vos mépris qu'il l'est maintenant de ma haine.

Quoi, Monsieur, s'écria *Sophie*.... O Ciel, que vous me surprenez!...

Ma surprise a égalé la vôtre, Madame, répondit *Alworthy*.... Mais ce que je vous dis n'est pas moins vrai. Ah, Monsieur! continua *Sophie*, le Ciel me garde d'en douter! La vérité seule habita toujours sur vos levres.... Cependant.... Par quel hazard?... Par quel événement imprévu avez-vous découvert?...

Vous apprendrez assez tôt cette horrible histoire, lui dit en frémissant Mr. *Alworthy*. J'ai maintenant d'autres propositions plus sérieuses à vous faire....

O Miss *Western*! je connois tout ce que

vous valez, & je ne puis me départir de l'idée de vous voir unie à ma famille.... J'ai un proche Parent, Madame, un Jeune-homme dont le caractère, j'en suis bien convaincu, est le parfait contraste de celui de *Bliss*, & dont j'égalerais la fortune à celle que je destinois au monstre qui nous trompa tous si long-temps.... Puis-je espérer, Madame, que vous daignerez recevoir une visite de sa part?

Sophie, après une minute de silence, lui répondit : je ne dois ni ne puis agir que sincèrement avec Mr. *Alworthy*, son caractère & ses bienfaits l'exigent.... J'ai résolu, Monsieur, du moins quant à présent, de n'écouter, de quelque part que ce puisse être, aucune proposition de cette espece. Mon seul desir est de regagner l'affection de mon Pere, & de me revoir à la tête de sa maison. Tels sont mes vœux, Monsieur; & c'est de vous-même que j'ose en espérer la réussite. Souffrez que je vous supplie, permettez que je vous conjure, au nom de cette bonté même que tant de gens ont éprouvée, & que j'éprouve avec tant de reconnoissance, de ne point, en brisant mes fers, me replonger dans un autre esclavage encore plus douloureux!

Ah, Madame! repliqua *Alworthy*, me croyez-vous capable d'avoir eu de pareils dessein? Si telle est votre résolution, quoi qu'il

doive en souffrir , je serai votre défenseur : son amour doit se taire.

Je renais donc ! s'écria l'aimable *Sophie*, en prenant un visage riant : les souffrances d'un inconnu n'auront pas droit de troubler mon repos.

Pardonnez-moi, Madame, s'écria *Alworthy*, cet homme vous est fort connu ; trop même, hélas ! pour son bonheur. Une passion aussi longue, aussi vive, aussi sincère, ne peut qu'être fatale à mon infortuné Neveu.

A votre Neveu ! s'écria en tremblant *Sophie*.... O Ciel ! en auriez-vous un autre ?... Je n'en entendis jamais parler.

Oui, Madame, lui dit en soupirant Monsieur *Alworthy*, j'en ai un autre ; je l'ignore ainsi que vous.... Ce n'est que d'aujourd'hui que je le fais.... Ce Mr. *Jones*, qui depuis si long-temps brûle pour vous.... Lui-même, lui-même est mon Neveu !...

Mr. *Jones* ! s'écria *Sophie*.... Lui, votre Neveu !... Ah, juste Ciel, qu'entends-je !...

Il est, Madame, ... il est fils de ma Sœur : je le reconnois, je le reconnoîtrai toujours pour tel, & je n'en rougirai jamais. Je rougis uniquement de mon injustice envers ce malheureux Jeune-homme ; mais son mérite & ses vertus ne m'étoient pas aussi cachés que sa naissance.... Ah, Madame ! je fus trop

cruel à son égard..... Que de reproches à me faire!.. (Ici le bon homme s'essuya les yeux, & continua ainsi.) Je me sens dans l'impossibilité de jamais m'acquitter envers lui, si vous me refusez votre secours.... Daignez me croire, adorable *Sophie*; il faut que je l'estime, puisque j'ose vous l'offrir aujourd'hui. Je sais qu'il fut coupable de quelques erreurs, mais il a le cœur d'un Héros.... Je le connois.... J'en réponds, Madame, il se rendra digne de vous.

Mr. *Alworthy* s'arrêta, en attendant une réponse, qu'il ne reçut de *Sophie* qu'après qu'elle se fut un peu remise de l'agitation qu'avoit causé en elle une nouvelle aussi étrange qu'imprévue.

Je partage de grand cœur votre joye, Monsieur, lui dit-elle, & je ne doute pas de sa durée. Votre Neveu a des vertus, je ne puis le nier; & il n'est pas possible qu'il vous donne jamais lieu de vous repentir des bontés que vous avez pour lui.

J'espère aussi, Madame, repartit l'Oncle, qu'il a toutes les qualités qui peuvent rendre un époux véritablement estimable.... Il seroit sans doute le plus abandonné des hommes, si une épouse telle que vous.... Pardonnez encore un coup, interrompit *Sophie*, si je suis sourde sur ce point. Mr. *Jones* est très-estimable, mais il ne sera jamais mon

époux.... Non, Monsieur, c'est un parti mûrement pris, c'est moi qui vous le jure.

Madame, répondit Mr. *Alworthy*, un peu interdit, je ne m'attendois point absolument à cet arrêt, sur-tout après ce que Monsieur *Western* m'a dit tantôt;... & si ce jeune infortuné mérita jamais de vous plaire, je ne sache pas qu'il ait rien fait pour se rendre indigne des sentiments que vous aviez conçus pour lui.... Peut-être l'a-t-on injustement noirci dans votre esprit, comme on l'avoit noirci dans le mien : la calomnie, une fois en fureur, n'épargne guères son objet.... Il n'est du moins pas assassin, comme on me l'avoit dit, Madame; il avoit été attaqué, il a dû se défendre, il est donc innocent : c'est un fait que je vous atteste.]

Monsieur, lui dit *Sophie*, je vous ai fait part de mes résolutions, n'en parlons plus. Ce que mon Pere a pu vous dire, n'a rien d'étonnant pour moi : mais quelles qu'ayent été ses craintes, il ne m'a point rendu justice; je ne les occasionnai jamais, puisque j'ai & aurai toujours pour principe, de ne prendre un époux que de sa main. Tel est, je crois, le devoir d'un enfant envers son Pere, & rien ne m'en eût fait départir. Je ne croyois pas, il est vrai, que l'autorité paternelle pût s'étendre jusqu'à nous forcer de passer dans les bras d'un objet odieux. Pour éviter une pa-

reille violence, que je n'avois malheureusement que trop à craindre, j'ai osé me sauver de chez lui, & chercher de l'appui ailleurs. Voilà la vérité de mon histoire; & si mon Pere, ou le monde, me prête d'autres intentions, le témoignage de mon cœur me justifiera toujours à mes propres yeux.

Je vous écoute, Miss *Western*, s'écria *Alworthy*, je vous entends avec admiration, j'admire la justesse de vos idées & la noblesse de vos sentiments; mais sûrement vous ne dites pas tout. Je vais vous offenser peut-être.... Mais puis-je regarder comme un songe ce que je fais, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu? Et se peut-il que vous ayiez si long-temps souffert des cruautés d'un Pere pour un homme qui vous eût été absolument indifférent?

Je vous supplie, Monsieur, répondit *Sophie*, de vouloir bien ne pas insister plus long-temps sur les motifs de mes refus.... Oui, Monsieur, je l'avoue.... J'ai souffert : ce n'est pas à Mr. *Alworthy* que je dois le cacher.... J'avois, j'en conviens, la plus grande opinion de Mr. *Jones*.... Mon Pere & ma Tante le savent. Mais tous ces maux sont passés.... Je ne demande plus que le repos, & ma résolution est prise.... Votre Neveu a des vertus, Monsieur, ... il en a beaucoup; ... & sans doute, en vous faisant honneur dans le monde, il ne peut qu'ajouter à votre félicité....

Vous seule pouvez faire la sienne, Madame, s'écria Mr. *Alworthby*; & c'est ce motif seul qui m'engage à vous solliciter si fortement en sa faveur.... On vous trompe, Monsieur, lui répondit *Sophie*.... Ce n'est pourtant pas lui que j'en accuse.... C'est bien assez qu'il m'ait trompée moi-même. Monsieur, encore un coup, ne me parlez plus de Mr. *Jones*.... Je serois fâchée.... C'est par rapport à vous, enfin, que je l'épargne ici. Je lui souhaite tous les bonheurs ensemble; je vous répète même encore, quelque raison que j'aye de m'en plaindre, qu'il a de grandes qualités. Je ne désavoue pas mes premiers sentiments, mais rien ne sauroit me les rendre;... & Mr. *Blifil* même n'est peut-être pas maintenant à mes yeux plus indifférent que lui.

Mr. *Western*, impatient du succès de cette conférence, venoit d'arriver à la porte, d'où ayant entendu les dernières paroles de sa fille.... Cela est faux, s'écria-t-il en entrant, c'est un mensonge atroce; elle aime ce coquin de *Jones*, & se sauveroit encore avec lui, si je voulois la laisser faire.... Vous ne me tenez point parole, lui dit Mr. *Alworthby*, en le regardant d'un air fâché; à quoi servent ces violences? Vous ne connoissez point encore votre fille, Monsieur, sans quoi vous l'estimeriez davantage. Pardon pourtant de ma franchise; mais je compte que nous

sommes amis; & si nous l'étions moins, vous me verriez peut-être envier son sort, après ce que je viens d'entendre d'elle.

Il est bon là! s'écria *Western*, enflammé de colere.... C'est donc ainsi qu'on vous attrape?... Sortez, sortez, entêtée que vous êtes! remontez vite à votre appartement, & préparez-vous à m'obéir, ou nous verrons beau jeu!

Dès que *Sophie* fut retirée.... Tenez, Monsieur, dit le fougueux *Western*, en montrant une Lettre, voyez ce que m'écrit Lady *Bellaſton*! Le bâtard est sorti de prison, & l'on m'avertit de trembler pour ma fille.... Morbleu! voisin, vous n'êtes pas au fait; vous ne connoissez pas les ruses de tout ce gibier là....

Mr. *Western*, fort content de lui-même, termina son discours en s'applaudissant de sa propre sagacité. Mr. *Alworthy*, après l'avoir laissé dire, l'informa de l'histoire de sa découverte concernant *Jones*, de son juste ressentiment contre *Blifil*, & de toutes les particularités dont nous avons rendu compte au Lecteur dans les Chapitres précédents.

Les hommes les plus violents sont ceux qui se calment le plutôt. *Western*, instruit de l'infamie de son cher *Blifil*, aperçut à peine que Mr. *Alworthy* adoptoit *Jones* pour son héritier, qu'il fit chorus avec l'On-

cle pour chanter les louanges du nouveau Neveu; & marqua autant d'ardeur pour le mariage de *Sophie* avec notre Héros, qu'il en avoit marqué précédemment pour l'unir à *Blifil*.

Mr. *Alworthy* lui fit alors le détail de la conversation qu'il venoit d'avoir avec *Sophie*, & en marqua tout son étonnement.

Western, qui ne savoit plus où il en étoit, se mit en tête que sa Sœur étoit parvenue à disposer *Sophie* en faveur de Lord *Fellamar*. Il n'en fallut pas davantage pour irriter de nouveau la bile du bon-homme, qui détestoit cordialement tous les Lords d'*Angleterre*.

L'Oncle de *Jones* obtint pourtant enfin de lui une nouvelle promesse, de n'employer aucun moyen violent contre sa fille. Il le quitta ensuite pour retourner chez Madame *Miller*, mais non pas sans avoir promis à Mr. *Western* de lui amener *Jones* dès l'après-dînée même, attendu, disoit le Pere de *Sophie*, qu'il ne pouvoit trop tôt se racommoder avec son ancien ami.



CHAPITRE IX.

Où l'Histoire commence à tendre vers la conclusion.

JOnes venoit d'arriver chez Madame Miller, au moment que Mr. Alworthby y rentra.

Il n'est pas possible d'imaginer une scène plus pathétique & plus tendre que cette première entrevue de l'Oncle & du Neveu, (car Madame Waters, comme le Lecteur le conçoit aisément, n'avoit pas manqué, dans sa dernière visite, de découvrir à notre Héros tout le secret de sa naissance.) Les premiers transports de leur joye mutuelle seroient affoiblis par mes expressions; les cœurs sensibles se les peindront assez : nous n'écrivons pas pour les autres.

Après que Mr. Alworthby eut relevé Jones, qui s'étoit prosterné à ses pieds, & qu'il l'eut reçu dans ses bras : ô mon enfant, s'écria-t-il, que je suis condamnable ! que d'injustices n'ai-je pas à me reprocher !... Hélas ! comment pourrai-je réparer tous les maux que je t'ai fait souffrir ?

J'en suis trop bien payé ! s'écria Jones ; eussé-je souffert mille fois davantage, cet inf-

tant fortuné acquitte, efface tout.... O mon cher Oncle ! tant de bonté, tant de tendresse, me ravit, me transporte, & m'accable.... Quoi ! je suis à vos pieds ! vous daignez m'aimer encore ! Je me sens pressé dans les bras de mon tendre, de mon illustre, & de mon généreux bienfaiteur !...

O mon cher *Jones* ! dit en soupirant Monsieur *Alworthy*, je fus trop cruel envers toi....

Il lui dévoila alors toutes les ruses & les noirs complots de *Blifil* ; il s'accusa cent fois lui-même, en gémissant, d'avoir été trop crédule, & d'avoir poussé trop loin son ressentiment contre un innocent opprimé.... Ah ! Monsieur, arrêtez, lui dit *Jones*, n'aviez-vous pas tout fait pour moi ? Le plus sage, le plus prudent des hommes eût été trompé comme vous ; &, séduit par les mêmes prestiges, il eût sans doute été plus rigoureux encore. A travers toute votre colere, j'ai vu percer les rayons de votre bonté ; je lui dois tout ce que je suis. Dans des moments si doux ne réveillez pas mes remords, ne me forcez point à m'accuser moi-même. Hélas ! je ne fus pas plus puni que je ne l'ai mérité ; & mon unique affaire à l'avenir sera de me rendre digne du bonheur dont vous me comblez maintenant. Croyez-moi, mes souffrances n'ont pas été infructueuses ; quoique souvent coupable,

mon cœur ne s'est point endurci ; & je rends grace au Ciel d'un châtimement qui m'a ouvert les yeux sur mes erreurs. J'en ai vu, j'en ai ressenti vivement toutes les conséquences.... O mon cher Oncle ! elles m'ont entraîné par degrés jusqu'aux bords de l'abyme , je me suis vu prêt d'y tomber !...

Je suis charmé, mon cher enfant, lui dit Mr. *Alworthy*, d'entendre vos regrets ; car bien convaincu que l'hypocrisie (juste Ciel, à quel point ne m'en avoit-elle pas imposé !) ne fut jamais comptée parmi vos défauts, je crois, & très-sincèrement, tout ce que vous me dites.

Vous voyez maintenant, mon cher *Tom* ; dans quels dangers l'imprudence peut plonger la vertu. O mon Ami ! la prudence est le premier de nos devoirs envers nous-mêmes : si nous nous aimons assez peu pour le négliger, ne soyons point surpris que le monde ne nous en rende aucuns. Lorsqu'un homme jette les fondements de sa propre ruine, il travaille ordinairement pour l'édifice d'autrui.... Vous avez donc reconnu vos erreurs, & vous me l'assurez : je vous en crois, mon cher enfant ; & par conséquent, à compter de ce moment, je ne vous les rappellerai jamais. Ne vous les rappelez vous-même que pour les éviter à l'avenir. Souvenez-vous pourtant, pour votre propre consolation, que la diffé-

rence est grande entre les fautes que trop de candeur fait dégénérer en imprudences, & celles qui procedent uniquement d'un cœur faux & gâté. Les premières, peut-être, sont souvent plus capables de conduire un homme à sa perte; mais, s'il rentre en lui-même, son caractère se changera totalement en bien : le monde, non pas d'abord, mais insensiblement, lui rendra son estime; & il est toujours doux de réfléchir sur les dangers auxquels nous sommes échappés. Mais pour un fourbe, mais pour un lâche, mais pour un infame, il n'est plus de retour; les taches qui l'avilissent sont éternelles, le temps ne peut jamais les effacer. La juste censure du Genre-humain poursuit le coupable, le mépris public l'écrase; & si la honte le force enfin de s'enterrer dans la retraite, les regrets, les remords, les craintes l'y poursuivent. Plus foible qu'un enfant timide, qui est seul dans son lit au milieu de la nuit, le sommeil fuit loin de ses yeux, le moindre bruit ajoute à ses allarmes : sûr d'être haï de tous, il se défie de tout, il déteste tout, il craint tout, & n'espère rien. L'instant même qui doit mettre fin à son supplice, ce dernier instant après lequel un homme au comble du malheur aspire, n'offre à ses yeux que des suites horribles, & lui rend l'avenir encore plus redoutable que le présent. Consolez-vous,

mon cher *Tom*, cette affreuse situation n'est pas la vôtre; & bénissez l'Etre Suprême qui vous a deffillé les yeux, pour vous montrer le précipice où vos égarements alloient vous conduire à grands pas. Vous avez quitté, vous détestez cette route fatale, pour rentrer dans celle de la vertu; & le bonheur qui vous attend, ne dépend plus maintenant que de vous.

A ces mots, notre Héros laissant échapper un soupir douloureux: ah, Monsieur! s'écria-t-il, je n'ai point de secrets pour vous, il n'est plus de bonheur pour moi.... Celle de qui je l'attendois, a droit de me croire coupable.... J'ai perdu son estime, & je ne puis la condamner!... O mon cher Oncle, quel trésor j'ai perdu!...

Je vous entends, lui dit Mr. *Alworthy*: n'espérez pas que je vous flatte sur ce point; j'ai vu celle que vous aimez, & nous avons parlé de vous. Si vous voulez que je vous croye sincère, j'exige un gage de votre obéissance: promettez-moi, soit qu'elle vous reçoive en grace, ou qu'elle persiste dans ses résolutions, de vous en rapporter entièrement à sa volonté. Elle n'a déjà que trop souffert par rapport à ma famille.... J'en frémis, mon cher *Tom*!... Qu'elle soit libre, n'en parlons plus. Son Pere, je le connois, sera sans doute aussi prompt à la tourmenter aujourd'hui

en votre faveur, qu'il le fut ci-devant en faveur d'un autre; mais je n'y saurois consentir. *Sophie* fut trop persécutée, je veux qu'elle soit libre dans son choix.

O mon cher Bienfaïcteur ! répondit *Jones*, imaginez des ordres qui puissent m'acquérir quelque mérite en les exécutant. . . . Croyez, croyez, Monsieur, que si j'étois capable de vous désobéir, ce seroit pour épargner à ma *Sophie* un seul instant de peine. Non, Monsieur, si je suis assez malheureux pour lui déplaire, la seule idée d'être encore cause de son malheur suffiroit pour me faire étouffer jusqu'aux apparences mêmes de mon amour. Le bonheur d'obtenir *Sophie*, est le plus grand que le Ciel puisse maintenant m'accorder; mais ce n'est que d'elle seule que je veux le tenir.

Je vous l'ai dit, mon enfant, repliqua *Alworthy*, je ne puis vous flatter; je crains que tout espoir ne soit perdu. Je ne vis jamais de résolution plus ferme que la sienne, & vous savez peut-être mieux que moi quel en est le motif. . . . Hélas ! je ne le fais que trop, répondit *Jones*; je fais combien je suis coupable, & sa colere est juste. . . .

Un domestique, qui entra alors, vint annoncer que Mr. *Western* étoit sur l'escalier; l'empressement de voir *Jones* ne lui avoit pas permis d'attendre sa visite. Sur quoi no-

tre Héros, dont les yeux étoient mouillés de pleurs, pria son Oncle de descendre, en attendant qu'il fût en état de paroître devant le Pere de *Sophie*. Mr. *Alworthy*, qui y consentit, donna ordre que l'on introduisit Mr. *Western* dans une chambre basse, où il alla le recevoir.

Madame *Miller* n'eut pas plutôt appris que Mr. *Jones*, qu'elle n'avoit pas encore vu depuis sa sortie de la prison, étoit seul, qu'elle accourut pour l'embrasser. Après les premiers transports de sa joye, dont le détail seroit un peu trop long, la bonne Hôteesse fit tomber la conversation sur *Sophie*. Elle rendit compte à notre Héros d'une nouvelle visite qu'elle avoit faite à son Amante, mais dont le succès n'avoit pas été plus heureux que ci-devant.... Elle doit pourtant être bien éclaircie sur la Lettre qui fait votre crime à ses yeux, s'écria Madame *Miller*; car je lui ai dit que Mr. *Nightingale* en étoit l'auteur, & qu'il étoit prêt de l'affirmer devant elle. Je lui ai dit que les motifs qui l'avoient fait écrire, devoient vous rendre encore plus estimable à ses yeux mêmes, puisque c'étoit pour vous rendre plus entièrement à elle, en mettant fin à une intrigue qui ne vous avoit jamais plu; & que depuis son arrivée en Ville, ou du moins depuis que vous l'y avez vue, vous ne vous êtes rendu coupable d'aucune infidé-

lité. Je crains ici de m'être un peu trop avancée, ajouta Madame *Miller*; le Ciel me le pardonnera sans doute : votre conduite à l'avenir (je l'espère du moins) sera ma justification. J'ai enfin dit, j'ai enfin fait tout ce que j'ai pu, mais sans rien obtenir. Elle est inflexible, Monsieur : elle en a, dit-elle, déjà beaucoup pardonné à votre jeunesse; & son horreur pour tout ce qui sent la débauche, est si grande, qu'elle m'a mise hors d'état de lui repliquer. J'ai pourtant souvent tenté de vous excuser, mais la justice de ses plaintes me fermoit aussi-tôt la bouche. Sur mon honneur, c'est une adorable femme, & l'une des plus douces & des plus sensées que je connoisse ! je l'eusse volontiers embrassée pour une de ses expressions, que je n'oublierai jamais : c'est une sentence digne d'un *Cicéron*, ou d'un Evêque. “ Je crus autrefois, me dit-elle, avoir découvert un bon cœur dans Mr. *Jones*; c'est par-là qu'il m'a plu, c'est par-là que je l'ai sincèrement estimé. Mais un penchant entièrement décidé pour le libertinage, corrompt toujours le meilleur cœur; & tout ce qu'un débauché de cette espece peut attendre de nous, c'est de nous voir mêler quelques sentiments de pitié au mépris que nous avons pour lui. O Madame *Miller* ! répondit *Jones*, puis-je supporter la pensée de l'avoir perdue !...

Perdue ! ô que non , s'écria-t-elle , je vois encore de l'espérance. Changez , mon cher Ami , changez de vie , perdez vos habitudes , & vous retrouverez l'espoir. Si *Sophie* demeure inflexible , je connois une jeune Dame , très-aimable & très-riche , qui meurt d'amour pour vous. Je ne le fais que de ce matin , & j'en ai fait part à Miss *Western* ; j'ai même été un peu au-delà de la vérité , car je lui ai dit que vous l'aviez refusée : mais j'étois sûre que vous le feriez , cela revient au même.... Ce que cette nouvelle a produit , vous consolera peut-être un peu. Lorsque je lui ai nommé la jeune Dame , qui n'est autre que l'aimable *Mistriss Hunt* , j'ai cru la voir pâlir ; mais quand j'ai dit que vous l'aviez refusée , son teint , je vous le jure , est devenu tout-à-coup aussi vermeil que de l'écarlate ; & telles ont été ses paroles : “ Je ne „ puis disconvenir qu'il ne m'ait paru avoir „ quelqu'affection pour moi.

Cette conversation fut ici interrompue par l'arrivée de Mr. *Western* , que l'autorité de Mr. *Alworthy* même , quoique très-puissante sur lui , n'avoit pu retenir plus long-temps.

Il se précipita sur notre Héros , en criant à plein gosier : Ah , mon ancien ami *Tom* ! ah ! que je suis charmé de te revoir ? Qu'il ne soit plus question du passé , je t'en prie. Mon intention ne pouvoit être de t'insulter ,

Alworthy le fait, & tu le fais toi-même, puisque je te prenois pour un autre. Tout bon Chrétien doit pardonner, ainsi redevenons amis.

J'espere, Monsieur, répondit *Jones*, ne jamais oublier les bienfaits que j'ai reçus de vous, & je ne me rappelle pas que vous ayiez jamais pu m'offenser....

Donne-moi donc la main, lui dit *Mr. Western*. Tu es en vérité, ajouta-t-il, (en lui serrant la main & en la lui secouant de toutes ses forces) l'un des meilleurs & des plus honnêtes mâles du Royaume.... Viens tout-à-l'heure avec moi, je veux te présenter dans le moment à ta Maîtresse.

Mr. Alworthy interposa ici son autorité; & *Western*, après avoir encore jâsé & insisté long-temps, ne voyant point d'espoir de rien gagner ni sur l'Oncle ni sur le Neveu, se vit obligé de consentir, en retournant chez lui, à remettre la visite de *Jones* à *Sophie* pour l'après-dinée.



CHAPITRE X.

Où l'Histoire continue de tendre à grands pas vers la conclusion.

Lorsque Mr. *Western* fut sorti, *Jones* apprit à Mr. *Alworthy* & à Madame *Miller*, que sa liberté lui avoit été procurée par deux nobles Lords, qui, suivis de deux Chirurgiens, & d'un Ami de Mr. *Nightingale*, avoient été chez le Magistrat, par les ordres duquel il avoit été arrêté; & qui, sur le rapport que ces mêmes Chirurgiens firent de l'état du malade, avoit ordonné son élargissement.

L'un des deux Lords, ajouta *Jones*, lui étoit connu de vue : mais sa surprise avoit été extrême, en voyant l'autre lui demander pardon pour une offense dont il s'avoit coupable envers le prisonnier; offense, disoit-il, qu'il n'avoit commise que par pure ignorance, & faute d'avoir mieux connu Mr. *Jones*.

Développons dès à présent cette aventure, dont notre Héros ne fut bien éclairci que dans la suite.

Le Lieutenant, que Lord *Fellamar*, à l'instigation de Lady *Bellaston*, avoit employé pour faire arrêter *Jones*, en rendant compte

compte à Mylord de son expédition, avoit fait un rapport très-avantageux tant du courage que de la conduite de notre Héros, & avoit fortement assuré ce Seigneur que Monsieur *Jones*, loin d'être un vagabond, comme on le lui avoit fait entendre, étoit certainement Homme de condition. Le Lieutenant en un mot s'étoit expliqué si affirmativement sur cet article, que Mylord *Fellamar*, dont le caractère étoit aussi noble que généreux, soupçonnant enfin quelque méprise, & craignant les suites d'une action qui ne pouvoit manquer d'être généralement condamnée, commença à ressentir de grandes inquiétudes sur la vérité des avis qu'on lui avoit donnés.

Le hazard le fit dîner le lendemain avec le Pair d'*Irlande*, dont nous avons parlé ci-devant, qui, à propos d'une conversation sur le duel, fit part à la compagnie du caractère de Mr. *Fitz-Patrick*, à qui il ne rendit pas absolument justice, sur-tout relativement à l'épouse de cet *Irlandois*. Il dit qu'elle étoit la plus innocente & la plus à plaindre de toutes les femmes, & que la pitié seule l'avoit engagé à entreprendre sa défense. Il déclara ensuite que son intention étoit d'aller le lendemain matin au logis de *Fitz-Patrick*, pour le forcer, s'il étoit possible, à consentir à se séparer volontairement d'avec une femme qui se croyoit en péril de la vie, si son

époux la contraignoit jamais de retourner avec lui.

Le Lord *Fellamar*, trouvant l'occasion très-propre pour achever de s'éclaircir sur ce qui touchoit *Jones*, dont l'aventure l'inquiétoit, proposa au Pair d'*Irlande* de l'accompagner ; & sa proposition fut d'autant plus volontiers acceptée, que l'*Irlandois* pensa que la présence d'un Lord de plus ne pourroit être que d'un très-grand poids aux yeux de Mr. *Fitz-Patrick*.

L'événement justifia qu'il pensoit juste ; car le pauvre mari ne vit pas plutôt sa femme protégée par deux Lords, qu'il consentit à tout ce qu'on voulut, & signa tout de bonne grace.

Il avoit même été si bien désabusé par Madame *Waters* des soupçons qu'il avoit eus contre *Jones* & contre sa femme à cause de l'aventure d'*Upton*, que, devenu totalement indifférent sur cette matiere, il parla hautement en faveur de notre Héros, fit son éloge à Mylord *Fellamar*, prit tout le blâme du combat sur lui-même, & déclara que *Jones* s'étoit comporté avec toute la bravoure & tout l'honneur imaginables.

Le pauvre *Fitz-Patrick*, interrogé plus amplement par le Lord *Fellamar* sur la personne & sur la famille de notre Héros, lui assura, conformément à ce qu'il avoit appris

de Madame *Waters*, (après l'entrevue de cette Dame avec *Dowling*) que Mr. *Jones* étoit Neveu d'un Seigneur campagnard, très-opulent, & très-consideré dans sa Province.

Tout ceci toucha le Lord au point qu'il crut ne pouvoir employer trop tôt tout son crédit pour rendre justice à un Gentilhomme qu'il avoit insulté si mal à propos; &, sans songer à la rivalité qui avoit subsisté entre eux, (car il avoit perdu tout espoir de jamais posséder *Sophie*) il se détermina à ne pas perdre un instant pour rendre la liberté à Monsieur *Jones*. C'étoit même partant de cette résolution qu'il avoit engagé le Pair d'*Irlande* à l'accompagner à la prison, où il s'étoit comporté avec notre Héros de la façon dont nous venons de vous l'apprendre.

Revenons maintenant à Mr. *Alworthy*, & à notre ami *Jones*, à qui son Oncle fit alors le détail de ce qu'il avoit appris de Madame *Waters* & de Mr. *Dowling*.

Notre Héros lui en marquoit toute sa surprise, lorsqu'un domestique envoyé par Monsieur *Blifil* vint demander de sa part si Monsieur *Alworthy* voudroit bien permettre qu'il vînt lui rendre ses devoirs. Le bon Gentilhomme, étonné du message, tressaillit & changea de couleur.... Dites à celui qui vous envoie, s'écria-t-il, que je ne le connois pas.

Ah, Monsieur! lui dit *Jones* d'une voix

tremblante, daignez considérer.... Tout est considéré, répondit l'Oncle, & c'est vous que je charge de ma réponse à ce malheureux;... personne n'est plus propre à lui porter l'arrêt de sa condamnation, que celui dont il avoit si lâchement comploté la perte.

Pardonnez-moi, mon cher Monsieur, s'écria *Jones*; un instant de réflexion, j'en suis certain, vous convaincra sûrement du contraire. Ce qui lui paroîtroit juste, en sortant de toute autre bouche, ne lui paroîtroit qu'une insulte en sortant de la mienne. Et, d'ailleurs, qui prétendez-vous que j'opprime?... mon propre Frere! votre Neveu!... il ne fut pas si cruel à mon égard;... c'est même, suivant moi, ce qu'il eût pu faire de moins excusable. L'amour de la fortune peut induire des caracteres non décidés à tenter quelques injustices: l'insulte réfléchie ne part jamais que d'un mauvais fond, & nulle tentation ne sauroit l'excuser.... Permettez que je vous supplie, Monsieur, de laisser calmer votre colere avant que de rien prononcer contre lui.... Et songez, mon cher Oncle, que je fus condamné moi-même sans être entendu.

Mr. *Alworthy* resta muet pendant quelques moments.... Ah, mon cher *Tom*, s'écria-t-il en l'embrassant, & les yeux baignés de larmes, que tu redoubles mes regrets!...

Ciel! quel étoit mon aveuglement, lorsque je t'ai persécuté!

Madame *Miller*, qui entra dans ce moment, trouva *Jones* dans les bras de son Oncle. Rien ne put contenir les transports de cette bonne femme, qui, tombant tout-à-coup à genoux, remercia le Ciel d'un événement qui rendoit, disoit-elle, tant de gens heureux.... Courant ensuite à Mr. *Jones*, & l'embrassant de tout son cœur, elle l'accabla de toutes les félicitations que lui dicta l'amitié la plus vive. Mr. *Alworthy* même, comme on le peut juger, en eut aussi sa bonne part, & lui témoigna à son tour combien il étoit enchanté d'avoir retrouvé dans *Jones* un ami & un parent si digne de toute sa tendresse. Madame *Miller* les supplia alors de descendre pour dîner dans sa salle à manger, où ils verroient une assemblée de gens aussi satisfaits qu'eux; c'étoit Mr. *Nightingale* avec sa jeune Epouse, & sa Cousine *Henriette* avec son nouvel Epoux.

Mr. *Alworthy* la pria de l'excuser sur ce qu'il avoit résolu de dîner dans son appartement avec son Neveu, attendu quelques affaires particulières qu'il avoit, disoit-il, à terminer avec lui; mais il promit, & pour lui-même & pour Mr. *Jones*, que l'un & l'autre augmenteroient le soir cette aimable Société.

Madame *Miller* demanda alors ce que Mr. *Alworthy* prétendoit faire de *Bliss*. Pour moi, dit-elle avec chaleur, je ne suis pas tranquille avec ce méchant homme dans ma maison.

Madame, lui répondit *Alworthy*, cet homme m'inquiète autant que vous....

Oh bien, s'écria-t-elle, s'il en est ainsi, laissez-moi le soin de vous en défaire ; il verra bientôt le devant de ma porte, je vous en réponds ; j'ai là-bas deux ou trois grands gaillards....

La violence est inutile, interrompit l'Oncle. Si vous voulez vous charger pour lui d'un petit message de ma part, je suis persuadé qu'il sortira à l'amiable.

Si je le veux ! dit Madame *Miller* ; je n'aurai peut-être de ma vie rien fait de meilleur cœur !

Notre Héros intervint ici. J'y ai pensé plus mûrement, dit-il ; & si mon Oncle le permet, je me chargerai de ses ordres. Je crois, Monsieur, ajouta-t-il, connoître assez vos intentions ; accordez-moi la grace de les lui apprendre moi-même.... Le pauvre garçon est assez malheureux, sans accroître encore un désespoir qui pourroit lui devenir funeste. Vous êtes trop bon, vous êtes trop bon, Mr. *Jones*, s'écria Madame *Miller* en quittant la chambre ; vous n'étiez pas fait pour vivre dans ce monde.

Mon enfant , dit l'Oncle attendri par ce dernier trait d'humanité, j'admire à la fois votre bon cœur & votre jugement. Me préserve le Ciel de souhaiter que ce misérable n'ait pas le temps de se repentir de ses crimes!... Allez-y donc vous-même , & parlez-lui comme vous l'entendrez. Ne le flattez pourtant pas, ou je vous désavoue, d'aucun espoir de pardon de ma part : je ne puis pardonner le crime qu'autant que ma Religion me l'ordonne , & cela ne s'étend pas jusqu'à m'obliger de vivre ni de converser jamais avec lui.

Jones monta alors à l'appartement de *Blifil*, qu'il trouva dans une situation digne de sa pitié. Il étoit en travers sur le lit, immobile de désespoir, & noyé dans les larmes: non pas de ces larmes que fait couler le repentir, & qui effacent les crimes de quiconque ne les commit que par séduction ou par surprise; les larmes de *Blifil* étoient celles que verse un scélérat que ses forfaits conduisent au supplice; de ces larmes, en un mot, que la nature arrache aux monstres même les plus farouches au moment de leur destruction.

Il ne seroit pas agréable de peindre cette scène dans toute son étendue. Qu'il suffise de savoir que *Jones* poussa la bonté à l'excès, & qu'il n'oublia rien de tout ce que son ima-

gination put lui inspirer pour ranimer le courage abattu de *Blifil*, avant que de lui faire part des ordres de l'Oncle, qui lui enjoignoit de quitter la maison dès le soir même. *Jones* lui offrit tout l'argent dont il pouvoit avoir besoin, lui pardonna sincèrement tout ce qu'il avoit fait contre lui, l'assura qu'il le regarderoit toujours comme son frere, & qu'il ne négligeroit rien pour le réconcilier bientôt avec Mr. *Alworthy*.

Blifil avoit d'abord gardé un air sombre & silencieux, balançant dans son ame s'il nieroit encore tout. Mais l'évidence étoit trop forte, son œil même en étoit accablé, son courage l'abandonna. Il se jeta aux genoux de son frere, lui demanda pardon, lui baïsa les pieds; il fut, en un mot, aussi extrême dans sa foiblesse, qu'il l'avoit été ci-devant dans son coupable orgueil.

Jones, étonné de la lâcheté de son frere, s'efforça vainement de cacher tout le mépris qu'il en conçut. Il se hâta de le relever, le pria de se souvenir qu'il étoit homme, l'exhorta à supporter mieux ses malheurs; & après lui avoir réitéré sa promesse de tout employer pour les adoucir, il le quitta, & revint chez son Oncle.

Mr. *Alworthy*, en dînant avec son Neveu, lui fit part de la découverte qu'il avoit faite, chez Mr. *Nightingale* Pere, des 500 li-

vres sterlings en Billets de Banque. J'ai, dit-il, déjà consulté un Avocat, qui m'a dit, à mon grand étonnement, que les Loix n'ordonnent point de peines pour une fraude de ce genre. Mais quand je réfléchis sur la noire ingratitude de cet homme envers vous, je crois un voleur de grand chemin moins coupable que lui.

Juste Ciel ! s'écria *Jones*, se peut-il que *George* ait commis ce forfait ?... Cette horreur me confond ! J'avois d'autres idées de sa vertu.... La somme étoit trop grande, & la tentation trop forte pour lui ; je l'ai vu plus fidele dans de moindres occasions. Ah, mon cher Oncle ! ce fut plutôt foiblesse en lui qu'ingratitude. *George* m'aimoit, j'en suis convaincu, j'en ai eu des preuves que je ne saurois oublier ; il s'est sûrement repenti de son crime. Il n'y a pas deux jours, mes affaires étant dans la situation la plus déplorable, il n'y a pas deux jours, dis-je, qu'il est venu me voir, & m'offrir tout ce qu'il possédoit. Considérez, Monsieur, ce que peut sur un malheureux la tentation de s'approprier une somme assez considérable pour le mettre à l'avenir, ainsi que sa pauvre famille, au-dessus des besoins.

Mon enfant, s'écria Mr. *Alworthy*, vous poussez trop loin l'indulgence : de pareilles foiblesses tiennent de trop près à l'injustice,

& sont d'autant plus pernicieuses à la société, qu'elles encouragent le vice. J'eusse pu pardonner la cupidité à votre homme, mais jamais l'ingratitude. Apprenez, mon Neveu, lorsque nous nous laissons toucher par un sentiment de pitié pour les foiblesses d'autrui, que notre probité n'en subsiste pas moins dans toute sa pureté : je l'ai éprouvé plus d'une fois dans les *grandes Sessions* ; j'ai même compati souvent au sort d'un voleur de grand chemin, lorsque certaines circonstances paroissoient l'avoir entraîné dans le crime, & mitigeoient l'atrocité de son forfait. Mais quand le crime est accompagné de circonstances odieuses, telles que la cruauté, le meurtre, ou l'ingratitude, la compassion devient un vice, qui déshonore celui qui cede à ses impressions. Cet homme a le cœur mauvais, j'en suis convaincu, je veux qu'il soit puni.

Cette sentence fut prononcée d'un ton si ferme & si absolu, que *Jones* ne crut pas qu'il lui convînt de répliquer. D'ailleurs, le moment assigné pour sa visite chez Mr. *Western*, étoit si prochain, qu'il avoit à peine le temps nécessaire pour s'habiller. Il se hâta de passer dans une autre chambre, où *Partridge*, suivant ses ordres, l'attendoit pour lui servir de valet-de-chambre.

Partridge avoit à peine vu son Maître depuis le changement de sa fortune ; le pau-

vre homme manquoit de termes pour exprimer tout son ravissement ; sa tête étoit trop foible pour son cœur : il entassa méprise sur méprise en habillant *Jones* ; on l'eût pris pour un extravagant.

Sa mémoire cependant ne le trahit pas tout-à-fait. Il rappella mille présages, & autant de pressentiments de ce qui venoit d'arriver : il n'oublia pas sur-tout le rêve qu'il avoit fait la veille de sa première rencontre avec notre Héros, & termina cette récapitulation en s'écriant... Je vous l'ai toujours dit, Monseigneur, je vous ai toujours dit que mon cœur m'assuroit qu'un jour ou l'autre vous feriez ma fortune !

Jones l'assura, à son tour, que ces présages seroient vérifiés pour *Partridge* comme ils venoient de l'être pour lui-même : ce qui n'ajouta pas peu aux transports qui agitoient le pauvre Pédagogue en faveur de son cher Maître.

CHAPITRE XI.

Où l'Histoire touche à la conclusion.

Notre Héros étant habillé, accompagna son Oncle chez Mr. *Western*. Il étoit sous les armes, très-bien mis, & d'une

figure à tourner la tête à la plus saine partie du genre féminin.

Sophie, quoiqu'irritée, avoit moins que jamais dédaigné le soin de sa propre parure : nous laissons aux Lecteurs féminelles à en pénétrer la raison ; mais elle parut si belle aux yeux du sage *Alworthy* même, qu'il ne put s'empêcher de dire tout bas à son Neveu, que jamais femme n'avoit eu tant de charmes. Tant mieux pour l'ami *Jones*, s'écria *Western*, qui l'avoit entendu ; tant mieux, voisin, pour tous les deux !...

Ceci fut dit un peu plus cruellement, & n'étonnera pas, si l'on connoît Mr. *Western*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la pauvre *Sophie* en rougit de la tête aux pieds, tandis que Mr. *Jones*, pâle, tremblant, & ne sachant que faire de ses yeux, se soutenoit à peine, quoiqu'assis dans un bon fauteuil. La table à thé ne fut pas plutôt renvoyée, que l'ardent *Western*, sous prétexte d'affaires, entraîna Monsieur *Alworthy* dans une chambre voisine.

Voilà donc nos deux Amants seuls.... Après tant de contrainte, après tant de traverses, avec tant d'amour de part & d'autre, qu'ils ont de choses à se dire !... Ils se taisent pourtant, tous deux sont immobiles, tous deux ont les yeux fixés en terre, tous deux enfin ont un air si gêné, qu'un spectateur médio-

crement éclairé n'eût jamais soupçonné d'amour entre eux.

Notre Héros, durant cet intervalle, tenta deux ou trois fois d'ouvrir la bouche; mais incapable de rien articuler, il bégayoit, ou plutôt soupiroit quelques mots entrecoupés, lorsque *Sophie* enfin, peut-être par pitié, peut-être pour détourner le sujet de la conversation qu'elle craignoit qu'il n'entamât, lui dit.... En vérité, Monsieur, après ce que Mr. *Alworthy* m'a raconté, je vous regarde comme le plus heureux des hommes!... Pouvez-vous me croire tel, Madame, dit *Jones* en soupirant, tandis que j'ai le malheur de vous avoir déplu?

Monsieur, dit-elle, vous savez si je suis injuste à cet égard.

Je ne m'excuserai point, Madame,.... mes torts vous sont connus.... Madame *Miller* vous a pourtant dit la vérité.... O ma *Sophie*! dois-je toujours désespérer de mon pardon?

Je crois Mr. *Jones* assez équitable, répondit *Sophie*, s'il se rappelle sa conduite, pour prononcer lui-même sa sentence....

Ah, Madame, repliqua notre Héros, ce n'est pas votre justice, c'est votre pitié que j'implore! Tout me condamne, je le fais.... Ce n'est pourtant point la Lettre à Lady *Bellafton* qui me rend criminel, je vous

jure qu'on vous a dit la vérité sur ce point.

Mr. *Jones* expliqua alors plus clairement à *Sophie* tout le mystère de la Lettre écrite par le conseil de *Nightingale*, uniquement pour rompre avec Lady *Bellafton*. Il s'avoua pourtant coupable de la plus grande imprudence, pour avoir laissé une pareille Lettre dans les mains de cette Dame.... Hélas! s'écria-t-il, que j'ai bien payé cette faute, par tout ce que j'en souffre encore.... Ah, Madame! ah, ma *Sophie*! me croyez-vous un imposteur?... Non, Monsieur, lui dit-elle, je ne veux ni ne puis croire sur cette Lettre que ce que vous voulez; & ma conduite, je le crois du moins, vous prouve que ce sujet m'intéresse très-faiblement.... Mais Mr. *Jones* me niera-t-il que mon courroux n'ait pas d'autres motifs? Après l'aventure d'*Upton* pardonnée, recommencer sitôt une nouvelle intrigue avec une autre femme, tandis que je vous crois fidele, tandis que vous feignez que votre cœur gémit & n'est occupé que de moi!... voilà, Monsieur, d'étranges procédés. Après de pareils traits, puis-je vous croire encore sincere? ou, si je suis assez aveugle pour le croire, de quel bonheur puis-je encore me flatter avec un homme aussi sujet à l'inconstance?

O ma *Sophie*! s'écria douloureusement

Jones, je suis perdu, si vous soupçonnez la passion la plus pure dont le plus tendre des Amants brûla jamais. Songez plutôt, Madame, à la situation désespérée où se trouvoit alors le malheureux *Jones*.... Pouvois-je, chere *Sophie*, me flatter qu'il me seroit jamais permis de tomber à vos pieds, comme je le fais maintenant? Si j'eusse pu fonder un tel espoir, quelle autre femme eût été digne d'occuper un instant mes regards? Moi inconstant! moi infidele à ma *Sophie*! Ah! si votre extrême clémence daignoit fermer les yeux sur le passé, ne craignez pas, unique & cher objet de ma flamme, d'avoir jamais de ces affreux reproches à me faire; ... jamais remords ne furent plus sinceres.... Ah! puissent-ils toucher ce cœur qui peut seul faire ma félicité!

Un repentir sincere, Mr. *Jones*, répondit-elle, peut espérer sa grace d'un Juge aux yeux de qui les cœurs voudroient en vain se déguiser. Mais on peut trop facilement en imposer aux nôtres. Attendez-vous donc, Monsieur, (si tant est que votre repentir me touche au point de vous pardonner vos erreurs) attendez-vous à me voir exiger les preuves les plus fortes d'une tendresse que le passé ne m'a rendu que trop suspecte.

Ah, parlez, Madame, s'écria vivement *Jones*, prescrivez-moi les preuves que vous

exigez; je me soumets à tout ! Qui pourra vous convaincre de la fidélité que je vous jure?...

Le temps, repliqua *Sophie* : le temps seul pourra me convaincre que vous avez abjuré des erreurs qui vous rendroient méprisable à mes yeux , si je vous croyois capable d'y retomber encore.... Ah , ne le croyez pas , s'écria notre Héros , & daignez m'accorder plus de confiance ! c'est à vos pieds que je vous la demande , le reste de ma vie est destiné à la mieux mériter.

Commencez donc , lui dit *Sophie* , par me prouver que c'est votre dessein. Je crois en avoir dit assez , en vous assurant que vous aurez toute ma confiance dès que je pourrai vous en présumer digne. Après ce qui s'est passé , Monsieur , pouvez-vous vous imaginer qu'une simple promesse me suffise ?

Ne m'en croyez donc pas , Madame , repliqua *Jones* : j'ai un meilleur garant de ma constance ; il est irréprochable , & tous les cœurs seront de mon avis.... Quel est-il , Monsieur ? lui dit *Sophie* , un peu surprise.... Le voici , Madame , dit-il , en prenant la main de *Sophie* , qu'il entraîna vis-à-vis une glace. Regardez bien ces yeux charmants , cette taille adorable , & cette ame céleste qui perce à travers vos regards. Le possesseur de tant de charmes aura-t-il le pouvoir d'être inconstant ?

Rocheſter * même, en les voyant, eût ceſſé pour jamais d'être volage. Vous n'en doute-riez pas, chere *Sophie*, ſi vous pouviez vous voir par d'autres yeux que les vôtres.

Sophie, en rougiſſant, ne put ſ'empêcher de ſourire; mais forçant tout-à-coup ſon viſage à reprendre un air ſévère.... Si le paſſé, dit-elle, doit me ſervir de regle pour l'avenir, mon image, lorſque vous ne me verrez point, ne ſubiſtera pas plus long-temps dans votre cœur, qu'elle ne ſubiſtera dans cette glace quand j'aurai quitté mon appartement.

Par le Ciel même, lui dit *Jones*, par tout ce que je connois de plus ſacré, elle ne ſortit jamais un instant du mien! L'extrême délicateſſe de votre ſexe ne conçoit pas toute la groſſièreté du nôtre, ni combien certaine eſpece de galanterie prend peu ſur notre cœur.... Je n'épouſerai jamais, repliqua gravement *Sophie*, un homme aſſez peu délicat pour n'être pas auſſi incapable que moi d'entrer dans de pareilles diſtinctions.... Je l'apprendrai de vous, je le ſais déjà, lui dit *Jones*: le premier instant où j'ai oſé entrevoir que ma *Sophie* pouvoit enfin devenir mon épouſe, m'a tout appris. Le reſte de ſon ſexe entier, à

* Le Lord *Rocheſter* fut auſſi fameux ſous le regne de Charles II. par ſes galanteries, que par ſes vers.

compter de cet heureux moment, n'inspira plus rien à mon cœur.... Eh bien, lui dit *Sophie*, le temps nous prouvera la vérité de tout ceci. Votre situation, Mr. *Jones*, est bien différente de ce qu'elle étoit ci-devant, & je vous jure que j'en suis charmée; vous ne manquerez pas maintenant d'occasions de me voir, & de me convaincre que votre façon de penser a aussi éprouvé quelque changement....

O digne objet de toute ma tendresse! s'écria *Jones*, en cédant aux transports de son ravissement. Quelles seront les expressions de ma reconnoissance? Se peut-il que vous soyez assez généreuse pour être sensible à ma profpérité?... Croyez-moi, Madame, mon cœur n'en est flatté qu'autant qu'il conçoit la chere espérance.... O ma *Sophie*! daignez ne pas la rejeter trop loin.... Vos ordres, vos souhaits seront toujours des loix pour votre Amant. Je n'ose vous presser qu'autant que mon impatience pourra ne vous point chagriner: cependant, permettez que je vous supplie d'abrégér une épreuve que mes remords & mon amour rendent peu nécessaire. Laissez-moi du moins savoir quand je pourrai vous croire convaincue d'une vérité que mon cœur, si vous le connoissez, n'oseroit affirmer, s'il n'en étoit vivement pénétré?

Comme j'ai bien voulu, dit-elle, aller vo-

lontainement jusques-là , Mr. *Jones* devoit sentir que mon intention n'est pas d'être pressée au-delà de.... Ah , ma *Sophie* , s'écria notre Héros , détournez , adoucissez ce funeste regard ! Je ne vous presse point , hélas ! je n'ose vous presser.... Permettez cependant que j'ose vous supplier de fixer un terme à mon supplice , & daignez compatir aux vives impatiences de l'amour le plus tendre....

Eh bien , dit *Sophie* , nous verrons dans un an.... Un an ! s'écria notre Héros ; ah , cruelle ! vous parlez d'une éternité.

Peut-être sera-ce plutôt , dit-elle d'un air à enchanter tout autre même qu'un Amant , mais je ne veux point être pressée. Si vos sentiments sont tels que je les souhaite , je ne compatis plus à vos peines....

Ah ! je suis trop heureux , s'écria *Jones* , je vois un terme à mes malheurs.... Ma *Sophie* n'est point inexorable.... Espoir délicieux ! je puis donc me flatter , je puis donc compter que je verrai ce jour où je pourrai goûter le plaisir ravissant de rendre ma *Sophie* aussi heureuse que mon cœur le desire !... Cette promesse me transporte.... Ah , charmante *Sophie* ! ô ma seule Divinité ! Ces lèvres adorables , qui ont prononcé l'arrêt de mon bonheur futur , ont droit dès à présent à toute ma reconnoissance....

Il la prit alors dans ses bras , & l'embrassa

pour la première fois avec une ardeur dont il n'avoit pas encore osé se croire en droit de lui exprimer tous les sentiments.

A ce moment, Mr. *Western*, qui depuis quelque temps écoutoit à la porte, entra brusquement dans la chambre.... Courage, Enfant! s'écria-t-il en vrai chasseur; à elle! à elle! C'est cela, mon ami!... Eh bien, est-on d'accord? A-t-elle pris jour? Sera-ce pour demain, ou pour le jour suivant? je n'attendrai pas une minute de plus, je vous en avertis.

Permettez, Monsieur, lui dit *Jones*.... Permettez que je vous baise, s'écria *Western*: je vous croyois moins sot, Monsieur mon Gendre.... Est-on dupe à votre âge de toutes ces petites ruses de fille? Va, va, cher *Tom*, sois sûr que sa bouche dément son cœur. N'est-il pas vrai, *Sophie*? Allons, sois bonne fille, avoue la dette, sois une fois sincère. Quoi! tu te tais? Quoi! je ne saurai donc jamais ce que tu penses?...

Qu'ai-je à vous dire, Monsieur, répondit *Sophie*, puisque vous croyez si bien le savoir?...

Oh! c'est parler cela, s'écria *Western*; tu as donc enfin consenti?... Non pas, Monsieur, en vérité, repliqua *Sophie*.

Comment! dit *Western* irrité, eh qui t'en empêche donc? est-ce le plaisir de me faire



e
re

V
M

p
n

tr
co

va
m

el
lu

di
qu

re
ro

ve

tu

ta
de

le

p
da

jo
co

enrager , de défobéir à ton Pere , & de le rendre malheureux ?

Eh de grace , Monsieur , lui dit *Jones*.... Vous êtes un nigaud , vous dis-je , s'écria *Western* , outré du prétendu refus de *Sophie*. Lorsque je vous étois contraire , ce n'étoient que soupirs , pleurs , langueurs , Lettres & messages secrets : maintenant que je consens à tout , elle ne veut rien faire. Mauvais esprit , contradiction toute pure ! Madame dédaigne d'être gouvernée par son Pere , elle méprise ses conseils , elle en fait plus que lui ; voilà la vérité du fait.

Que voulez-vous donc que je fasse ? lui dit *Sophie* , en soupirant.... Ce que je veux que tu fasses ? donne-lui la main tout à l'heure.... Eh bien , Monsieur , lui dit notre Héroïne , vous ferez obéi.... Mr. *Jones* , recevez ma main.

Bon cela , s'écria *Western* ; mais consentez-tu de l'épouser demain matin ?... Voyons si ta tête te permettra de m'obliger deux fois de suite.... Eh bien ?

Je vois , Monsieur , répondit-elle en baissant les yeux , qu'il faut absolument vous obéir....

Jones , à ces mots , tomba aux pieds de *Sophie* ; *Western* , après avoir étouffé sa fille dans ses embrassements , courut en sautant de joye chercher Mr. *Alworthy* , qui étoit en conversation avec *Dowling* , & laissa fort à

propos quelques moments délicieux à nos jeunes Amants.

Il ne tarda pourtant guères à revenir avec Mr. *Alworthy*, qui n'osoit encore se flatter que *Sophie* eût sitôt cédé à son Pere, sans quelque espece de contrainte. Bien rassuré sur ce sujet, l'Oncle de *Jones* embrassa tendrement les futurs Epoux, & combla *Sophie* de caresses. *Western*, qui ne se possédoit plus, ne vouloit pas permettre que l'Oncle & le Neveu soupassent ailleurs que chez lui.... Vous me pardonnerez mon cher voisin, lui dit Mr. *Alworthy*, je suis solennellement engagé, & vous savez que ma promesse.... Engagé! & avec qui? répondit *Western*; est-il quelqu'autre occasion plus importante que celle-ci?

Mr. *Alworthy* l'informa alors de son engagement avec Madame *Miller*, & des aventures de la compagnie qui devoit s'y trouver.

Eh parbleu! s'écria *Western*, nous en ferons aussi : je ne vous quitte point ce soir, & nous ne pouvons sans cruauté séparer l'ami *Jones* d'avec sa Maîtresse.... Allons, allons, voilà tout arrangé.

Cette offre fut sur le champ acceptée par Mr. *Alworthy*; *Sophie* y consentit aussi, après avoir secrètement tiré parole de son Pere, qu'il ne toucheroit pas un mot du mariage arrêté pour le lendemain.

CHAPITRE DERNIER.

Conclusion générale.

LE jeune *Nightingale* avoit été l'après-midi même chez son Pere, de qui il avoit été beaucoup mieux reçu qu'il n'avoit osé l'espérer. Il y avoit aussi rencontré son Oncle, qui étoit revenu en Ville pour tâcher de déterrer sa fille & son gendre.

Ce mariage étoit l'incident le plus heureux & le plus favorable qui pût arriver au jeune *Nightingale* : car son Pere & son Oncle ayant toujours été en querelle sur le gouvernement de leurs enfants, tous deux critiquant de grand cœur la méthode l'un de l'autre, chacun d'eux essayoit alors de pallier de son mieux l'offense qu'il avoit reçue, pour aggraver d'autant plus celle que son frere avoit reçue.

Ce sentiment d'amour-propre, joint à la force des arguments qu'avoit employé Monsieur *Alworthy*, opéra si efficacement sur le vieux *Nightingale*, qu'il reçut son fils d'un air presque riant, & consentit d'aller souper le soir même chez Madame *Miller*.

A l'égard de l'autre frere, dont la tendresse pour sa fille étoit immodérée, il étoit

moins difficile de l'amener à une réconciliation avec elle.

Il ne fut pas plutôt informé par son Neveu que sa *Henriette* étoit avec son nouvel époux chez Madame *Miller*, qu'il déclara d'abord qu'il prétendoit y aller aussi. Sa foiblesse pour elle ne lui permit même point d'attendre que sa fille lui demandât pardon : il la prit dans ses bras, fondant en larmes, avec une tendresse qui toucha toute l'assemblée ; & en moins d'un quart-d'heure tout fut aussi paisible entre le Beau-Pere, le Gendre & la Fille, que si le mariage eût été fait dans la forme ordinaire.

Telle étoit la situation des choses, lorsque Mr. *Alworthy*, arrivant avec sa compagnie, mit le comble à la satisfaction de Madame *Miller*, qui, à la vue de *Sophie*, n'eut pas de peine à augurer que tout étoit réglé, & que son ami *Jones* alloit enfin être bientôt heureux. On n'en vit, je crois, jamais tant rassemblés que dans cette même compagnie.

Les deux jeunes épouses étoient très-aimables ; mais leurs charmes étoient tellement éclipsés par l'éclat de *Sophie*, que tous les yeux, jusqu'à ceux de leurs jeunes époux, étoient fixés sur elle. Elles en eussent même conçu quelque jalousie, si toutes deux n'eussent pas été les meilleures créatures de l'Univers.

Le

Le souper fut donc extrêmement joyeux : tous les cœurs étoient contents, & principalement ceux qui auparavant avoient eu moins lieu de l'être.

Cependant, comme la joye qui procede d'une révolution soudaine & peu attendue est ordinairement muette, & occupe plus le cœur que la langue, *Jones* & *Sophie* avoient l'air moins enjoué que le reste de la compagnie.

Western, qui s'en apperçut, & qui ne le trouvoit pas bon, crioit à chaque instant : qu'as-tu donc, mon ami ? pourquoi cet air rêveur ? Et toi, ma fille, as-tu perdu ta langue ? Buvez donc tous deux encore un coup à ma santé ; ou, parbleu ! craignez que je ne parle.

Quelques couplets, très-innocents & très-naturels selon lui, mais dont la pauvre *Sophie* rougissoit toujours jusqu'aux oreilles, suivoient ces petites exhortations, & déconcertèrent tellement notre Héroïne, que Monsieur *Alworthy*, qui jusques-là avoit été occupé par le vieux *Nightingale*, y fit attention, & pria très-sérieusement son cher voisin d'épargner sa fille. *Western* avoit bonne envie de soutenir les droits paternels, sur-tout celui de parler à sa fille comme il le trouvoit bon. Mais s'appercevant bientôt qu'il n'étoit fécondé par personne, il rentra par degrés dans l'ordre.

Tome IV.

L

Malgré cette petite contrainte, le bonhomme se trouva si content de la compagnie, qu'il invita tout le monde pour le jour suivant.

Le lendemain *Sophie* fit les honneurs de la table de son Pere, & s'en acquitta tout au mieux. Elle avoit été mariée dès le matin à son cher *Jones*, en présence de Mr. *Alworthy*, de Mr. *Western*, & de Madame *Miller* seulement. Notre Héroïne avoit obtenu de son Pere, que nulle autre personne de la compagnie ne seroit instruite de son mariage. Le même secret avoit été enjoint à Madame *Miller*, & *Jones* répondoit de Mr. *Alworthy*. Cette assurance mit *Sophie* un peu plus à son aise vis-à-vis tout ce monde.

Ce ne fut que vers la fin du souper que Mr. *Western*, échauffé par le vin, & incapable de retenir plus long-temps les transports de sa joye, s'arma d'un rouge bord, & porta hautement la santé de la nouvelle épouse. Cette santé, comme on le peut juger, fut célébrée solennellement par tous les convives, à la grande confusion de la pauvre *Sophie*, que l'ami *Jones*, toujours compatissant à ses moindres peines, essaya de consoler du moins par la tendresse de ses regards. A dire le vrai, cette nouvelle n'avoit rien appris à personne; car Madame *Miller* l'avoit dite à l'oreille à sa fille, sa fille à son

mari, le mari à sa cousine, & celle-ci à tous les autres.

Sophie saisit la première occasion de se retirer avec les femmes, tandis que son cher Pere, toujours ferme à table, fit face à tous les hommes, qui l'abandonnerent insensiblement l'un après l'autre, à la réserve de l'Oncle du jeune *Nightingale*, dont les talents bachiques égaloient ceux du redoutable *Western*. Ces deux Héros tinrent constamment la lice, & combattoient encore long-temps après l'instant fortuné où l'aimable *Sophie* s'étoit enfin vue forcée de livrer tous ses charmes aux vœux ardents de son heureux époux.

C'est ainsi, cher Lecteur, que nous voilà enfin parvenus à amener notre Histoire à une conclusion, qui, à notre grande satisfaction, quoique peut-être contraire à votre attente, rend, selon toute apparence, notre Héros le plus heureux des hommes : car si ce monde peut produire quelque félicité comparable à la possession d'une épouse telle que *Sophie*, j'ignore, encore, je l'avoue, en quoi cette félicité consiste.

Quant aux autres Personnages qui ont joué quelque rôle remarquable dans le cours de cette Histoire, comme quelques Lecteurs pourroient desirer d'être plus amplement instruits de leur destinée, nous allons tâcher de satisfaire en peu de mots leur curiosité.

Mr. *Alworthy* n'a jamais pu se déterminer à revoir *Blifil*; mais vaincu par les importunités de *Jones* & de *Sophie*, il a enfin consenti à lui faire une rente viagère de 200 livres sterling, que notre Héros a secrètement augmentée d'un tiers. Il vit avec ce revenu dans le fond du Nord de l'*Angleterre*, où il se trouve enfin, par ses épargnes, au point d'être en état d'acheter les voix de son village pour la députation au premier Parlement. On dit même qu'il s'est rendu depuis peu *Puritain*, dans l'intention d'épouser une très-riche veuve de cette secte, dont tous les biens sont situés dans le Canton où il demeure.

Square mourut quelques jours après sa dernière Lettre à Mr. *Alworthy*. Quant à *Tuakum*, il est toujours Vicaire de sa Paroisse. Il a fait vainement différentes tentatives pour regagner la confiance de Mr. *Alworthy*, & pour rentrer en grâce avec Monsieur *Jones*.

Madame *Fitz-Patrick*, toujours séparée d'avec son mari, a sauvé quelques débris de sa fortune, & vit en assez bonne odeur dans un quartier reculé de *Londres*. Elle est même devenue si économe, qu'elle mange, dit-on, trois fois le double de son revenu, sans pourtant contracter aucunes dettes. Elle est étroitement unie avec l'épouse du Pair d'*Irlande*, & toujours très-reconnoissante envers

Mylady des obligations qu'elle croit devoir à Mylord.

Ce Lieutenant, si bon ami de *Jones*, & sous lequel nous avons vu notre Héros faire son apprentissage militaire ; * cet honnête-homme, dis-je, après avoir fait des prodiges de valeur à la Bataille de *Culloden*, où presque tous ses Officiers supérieurs ont été tués, a enfin obtenu la Majorité de son Régiment, & s'est vu en même-temps enrichi par la dépouille d'un Lord *Ecoffois*, qui, ayant été blessé à mort, avoit été secouru soigneusement par ce généreux Officier jusqu'au dernier soupir. Pour comble de bonheur, il se trouve être frere de Madame *Miller*, qu'il n'avoit point vue depuis son enfance, étant entré jeune au service. Le hazard les a fait rencontrer depuis peu avec Mr. *Jones* chez cette bonne femme ; & le brave Major, maintenant veuf & sans enfants, en assurant sa succession à l'épouse de Mr. *Nightingale*, & à la petite *Betsy*, vient de combler de joye la pauvre Madame *Miller*.

Madame *Western* n'a pas tardé à se réconcilier avec l'aimable *Sophie*, & a même passé deux mois à la campagne avec les jeunes Epoux. Mylady *Bellaſton* n'a pas été des dernières à venir en cérémonie complimenter les mariés, & s'est comportée, vis-à-

* Tome I. Liv. VII, Chap. III

246 L'ENFANT TROUVÉ,

vis Mr. *Jones*, comme envers un Etranger qu'elle n'auroit jamais connu.

Le vieux *Nightingale* a acheté, pour son fils, une Terre dans le voisinage de *Jones*, où ce Jeune-homme, son épouse, Madame *Miller*, & la petite *Betsy*, sont allés depuis peu s'établir, & forment une société charmante pour *Jones* & pour *Sophie*.

Quant à nos Acteurs subalternes, Madame *Waters*, à qui Mr. *Alworthy* a fait une rente de 60 livres sterlings, vient d'épouser le Ministre *Supple*, à qui Mr. *Western*, à la sollicitation de sa fille, a enfin donné un très-bon Bénéfice.

George, le Garde-chasse, aux premiers mots de la découverte de son vol, a pris la fuite, & s'est retiré on ne sait où. Mr. *Jones* a distribué les 500 livres sterlings à sa famille; & *Moly*, comme de raison, en a eu double part. *Partridge*, avec 50 livres sterlings de rente créées par Mr. *Jones*, a levé une nouvelle Ecole, où il fait des merveilles. On parle même d'un mariage entre lui & *Moly Séagrim* : c'est *Sophie*, dit-on, qui s'en mêle, & tout fait croire que cette alliance aura lieu.

Revenons maintenant prendre congé de *Jones* & de *Sophie*, qui, deux jours après leur mariage, retournerent à la Campagne avec Messieurs *Alworthy* & *Western*. Ce

dernier a remis son Château & la meilleure partie de ses Domaines à son Gendre, & s'est retiré dans une Terre plus propre pour la Chasse. Il vient souvent voir Mr. *Jones*, qui, ainsi que sa charmante épouse, ne néglige rien pour lui plaire, & y réussissent si bien, que le bon Gentilhomme ne fut jamais, dit-il, plus satisfait, ni plus heureux. Il a un appartement très-bien meublé & très-commode, où il s'enivre tant qu'il veut; & sa fille est toujours aussi prête qu'autrefois à lui jouer tous ses airs favoris.

Notre chere *Sophie* est déjà mere de deux enfants aussi beaux qu'elle, & dont le vieux *Western* est si enchanté qu'il passe avec eux la moitié de sa vie.

Mr. *Alworthy* ne fut pas moins libéral envers notre Héros que Mr. *Western* : sa tendresse pour les deux époux est vraiment paternelle; & c'est en dire assez, puisque nous connoissons son caractère. Ce qui pouvoit rester de vicieux dans celui de *Jones* (car qui est parfait?) s'est corrigé par degrés dans son commerce habituel avec ce respectable Seigneur, & par son union avec son aimable & vertueuse épouse. Les réflexions qu'il a faites sur ses erreurs passées, lui ont même acquis un air de discrétion & de prudence, que les gens vifs n'acquierent ordinairement qu'avec l'âge.

Ces Epoux, en un mot, sont heureux au-delà de toute expression. Ils conservent l'un pour l'autre la tendresse la plus vive & la plus pure, & chaque jour l'augmente, ainsi que leur estime mutuelle. Tout se ressent enfin de leur bonheur; & parmi leurs voisins, leurs Fermiers, ou leurs Domestiques, il n'en est aucun qui ne bénisse l'heureux jour qui vit unir notre Héros à sa *Sophie*.

F I N.